NANTAS

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES DE E. ZOLA

L'ASSOMMOIR

Édition illustrée par

André Gill, G. Bellenger, Butin, Clairin, Feyen-Perrin, Frappa, Leloir, Régamey, Vierge, etc., etc.

1 beau volume grand in-8 jésus : 6 fr.

LE VENTRE DE PARIS

Edition illustrée par les principaux artistes de l'Assommoir

1 beau volume grand in-8 jésus : 6 fr.

NANA

Édition illustrée par Bertall, Gill, G. Bellenger, Clairin, Bigot, etc. 1 beau volume grand in-8 jésus : 6 fr.

THÉRÈSE RAQUIN

SUIVIE DU « CAPITAINE BURLE »

Édition illustrée par Castelli. 1 beau volume : 6 fr.

POT-BOUILLE

1 volume grand in-8 jésus, illustré par G. Bellenger, Kauffmann, etc. : 6 fr.

Souscription permanente aux ouvrages de Zola en livraisons à 10 c. ou en séries à 50 c.

Emile Colin. — Imprimerie de Lagny.

Z86ln

ÉMILE ZOLA

NANTAS

POUR UNE NUIT D'AMOUR
LA MORT D'OLIVIER BÉCAILLE
MADAME NEIGEON

67303
18/12/05

PARIS
C. MARPON & E. FLAMMARION, ÉDITEURS
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés

UNIVERSITY OF TORONTO

NANTAS

I

La chambre que Nantas habitait depuis son arrivée de Marseille se trouvait au dernier étage d'une maison de la rue de Lille, à côté de l'hôtel du baron Danvilliers, membre du conseil d'État. Cette maison appartenait au baron, qui l'avait fait construire sur d'anciens communs. Nantas, en se penchant, pouvait apercevoir un coin du jardin de l'hôtel, où des arbres superbes jetaient leur ombre. Au delà, pardessus les cimes vertes, une échappée s'ouvrait sur Paris, on voyait la trouée de la Seine, les Tuileries, le Louvre, l'enfilade des quais, toute une mer de toitures, jusqu'aux lointains perdus du Père-Lachaise.

C'était une étroite chambre mansardée, avec une fenêtre taillée dans les ardoises. Nantas l'avait simplement meublée d'un lit, d'une table

et d'une chaise. Il était descendu là, cherchant le bon marché, décidé à camper tant qu'il n'aurait pas trouvé une situation quelconque. Le papier sali, le plafond noir, la misère et la nudité de ce cabinet où il n'y avait pas de cheminée, ne le blessaient point. Depuis qu'il s'endormait en face du Louvre et des Tuileries, il se comparait à un général qui couche dans quelque misérable auberge, au bord d'une route, devant la ville riche et immense, qu'il doit prendre d'assaut le lendemain.

L'histoire de Nantas était courte. Fils d'un maçon de Marseille, il avait commencé ses études au lycée de cette ville, poussé par l'ambitieuse tendresse de sa mère, qui rêvait de faire de lui un monsieur. Les parents s'étaient saignés pour le mener jusqu'au baccalauréat. Puis la mère étant morte, Nantas dut accepter un petit emploi chez un négociant, où il traîna pendant douze années une vie dont la monotonie l'exaspérait. Il se serait enfui vingt fois, si son devoir de fils ne l'avait cloué à Marseille, près de son père tombé d'un échafaudage et devenu impotent. Maintenant, il devait suffire à tous les besoins. Mais un soir, en rentrant, il trouva le maçon mort, sa pipe encore

chaude à côté de lui. Trois jours plus tard, il vendait les quatre nippes du ménage, et partait pour Paris, avec deux cents francs dans sa poche.

Il y avait, chez Nantas, une ambition entêtée de fortune, qu'il tenait de sa mère. C'était un garçon de décision prompte, de volonté froide. Tout jeune, il disait être une force. On avait souvent ri de lui, lorsqu'il s'oubliait à faire des confidences et à répéter sa phrase favorite: « Je suis une force, » phrase qui devenait comique, quand on le voyait avec sa mince redingote noire, craquée aux épaules, et dont les manches lui remontaient au-dessus des poignets. Peu à peu, il s'était ainsi fait une religion de la force, ne voyant qu'elle dans le monde, convaincu que les forts sont quand même les victorieux. Selon lui, il suffisait de vouloir et de pouvoir. Le reste n'avait pas d'importance.

Le dimanche, lorsqu'il se promenait seul dans la banlieue brûlée de Marseille, il se sentait du génie; au fond de son être, il y avait comme une impulsion instinctive qui le jetait en avant; et il rentrait manger quelque platée de pommes de terre avec son père infirme, en se disant qu'un jour il saurait bien se tailler sa part, dans cette

société où il n'était rien encore à trente ans. Ce n'était point une envie basse, un appétit des jouissances vulgaires; c'était le sentiment très net d'une intelligence et d'une volonté qui, n'étant pas à leur place, entendaient monter tranquillement à cette place, par un besoin naturel de logique.

Dès qu'il toucha le pavé de Paris, Nantas crut qu'il lui suffirait d'allonger les mains, pour trouver une situation digne de lui. Le jour même, il se mit en campagne. On lui avait donné des lettres de recommandation, qu'il porta à leur adresse; en outre, il frappa chez quelques compatriotes, espérant leur appui. Mais, au bout d'un mois, il n'avait obtenu aucun résultat : le moment était mauvais, disait-on; ailleurs, on lui faisait des promesses qu'on ne tenait point. Cependant, sa petite bourse se vidait, il lui restait une vingtaine de francs, au plus. Et ce fut avec ces vingt francs qu'il dut vivre tout un mois encore, ne mangeant que du pain, battant Paris du matin au soir, et revenant se coucher sans lumière, brisé de fatigue, toujours les mains vides. Il ne se décourageait pas; seulement, une sourde colère montait en lui. La

destinée lui semblait illogique et injuste.

Un soir, Nantas rentra sans avoir mangé. La veille, il avait fini son dernier morceau de pain. Plus d'argent et pas un ami pour lui prêter vingt sous. La pluie était tombée toute la journée, une de ces pluies grises de Paris qui sont si froides. Un fleuve de boue coulait dans les rues. Nantas, trempé jusqu'aux os, était allé à Bercy, puis à Montmartre, où on lui avait indiqué des emplois; mais, à Bercy, la place était prise, et l'on n'avait pas trouvé son écriture assez belle à Montmartre. C'étaient ses deux dernières espérances. Il aurait accepté n'importe quoi avec la certitude qu'il taillerait sa fortune dans la première situation venue. Il ne demandait d'abord que du pain, de quoi vivre à Paris, un terrain quelconque pour bâtir ensuite pierre à pierre. De Montmartre à la rue de Lille il marcha lentement, le cœur noyé d'amertume. La pluie avait cessé, une foule affairée le bousculait sur les trottoirs. Il s'arrêta plusieurs minutes devant la boutique d'un changeur : cinq francs lui auraient peut-être suffi pour être un jour le maître de tout ce monde; avec cinq francs on peut vivre huit jours, et en huit jours on fait bien des choses. Comme il rê-

vait ainsi, une voiture l'éclaboussa, il dut s'essuyer le front qu'un jet de boue avait souffleté. Alors, il marcha plus vite, serrant les dents, pris d'une envie féroce de tomber à coups de poing sur la foule qui barrait les rues; cela l'aurait vengé de la bêtise du destin. Un omnibus faillit l'écraser, rue Richelieu. Au milieu de la place du Carrousel, il jeta aux Tuileries un regard jaloux. Sur le pont des Saints-Pères, une petite fille bien mise l'obligea à s'écarter de son droit chemin, qu'il suivait avec la rigueur d'un sanglier traqué par une meute; et ce détour lui parut une suprême humiliation : jusqu'aux enfants qui l'empêchaient de passer! Enfin, quand il se fut réfugié dans sa chambre, ainsi qu'une bête blessée revient mourir au gîte, il s'assit lourdement sur sa chaise, assommé, examinant son pantalon que la crotte avait raidi, et ses souliers éculés qui laissaient couler une mare sur le carreau.

Cette fois, c'était bien la fin. Nantas se demandait comment il se tuerait. Son orgueil restait debout, il jugeait que son suicide allait punir Paris. Être une force, sentir en soi une puissance, et ne pas trouver une personne qui vous devine,

qui vous donne le premier écu dont vous avez besoin ! Cela lui semblait d'une sottise monstrueuse, son être entier se soulevait de colère. Puis, c'était en lui un immense regret, lorsque ses regards tombaient sur ses bras inutiles. Aucune besogne pourtant ne lui fesait peur ; du bout de son petit doigt, il aurait soulevé un monde ; et il demeurait là, rejeté dans son coin, réduit à l'impuissance, se dévorant comme un lion en cage ; mais bientôt il se calmait, il trouvait la mort plus grande. On lui avait conté, quand il était petit, l'histoire d'un inventeur qui, ayant construit une merveilleuse machine, la cassa un jour à coups de marteau, devant l'indifférence de la foule. Eh bien ! il était cet homme, il apportait en lui une force nouvelle, un mécanisme rare d'intelligence et de volonté, et il allait détruire cette machine, en se brisant le crâne sur le pavé de la rue.

Le soleil se couchait derrière les grands arbres de l'hôtel Danvilliers, un soleil d'automne dont les rayons d'or allumaient les feuilles jaunies. Nantas se leva comme attiré par cet adieu de l'astre. Il allait mourir, il avait besoin de lumière. Un instant il se pencha. Souvent, entre les

masses des feuillages, au détour d'une allée, il avait aperçu une jeune fille blonde, très grande, marchant avec un orgueil princier. Il n'était point romanesque, il avait passé l'âge où les jeunes hommes rêvent, dans les mansardes, que des demoiselles du monde viennent leur apporter de grandes passions et de grandes fortunes. Pourtant, il arriva, à cette heure suprême du suicide, qu'il se rappela tout d'un coup cette belle fille blonde, si hautaine. Comment pouvait-elle se nommer ? Mais, au même instant, il serra les poings, car il ne se sentait que de la haine pour les gens de cet hôtel dont les fenêtres entr'ouvertes lui laissaient apercevoir des coins de luxe sévère, et il murmura dans un élan de rage :

— Oh ! je me vendrais, je me vendrais, si l'on me donnait les premiers cent sous de ma fortune future !

Cette idée de se vendre l'occupa un moment. S'il y avait eu quelque part un Mont-de-Piété où l'on prêtât sur la volonté et l'énergie, il serait allé s'y engager. Il imaginait des marchés, un homme politique venait l'acheter pour faire de lui un instrument, un banquier le prenait pour user à toute heure de son intelligence ; et il acceptait,

ayant le dédain de l'honneur, se disant qu'il suffisait d'être fort et de triompher un jour. Puis, il eut un sourire. Est-ce qu'on trouve à se vendre ? Les coquins qui guettent les occasions, crèvent de misère, sans mettre jamais la main sur un acheteur. Il craignit d'être lâche, il se dit qu'il inventait là des distractions. Et il s'assit de nouveau, en jurant qu'il se précipiterait de la fenêtre, lorsqu'il ferait nuit noire.

Cependant, sa fatigue était telle, qu'il s'endormit sur sa chaise. Brusquement, il fut réveillé par un bruit de voix. C'était sa concierge qui introduisait chez lui une dame.

— Monsieur, commença-t-elle, je me suis permis de faire monter...

Et, comme elle s'aperçut qu'il n'y avait pas de lumière dans la chambre, elle redescendit vivement chercher une bougie. Elle paraissait connaître la personne qu'elle amenait, à la fois complaisante et respectueuse.

— Voilà, reprit-elle en se retirant. Vous pouvez causer, personne ne vous dérangera.

Nantas, qui s'était éveillé en sursaut, regardait la dame avec surprise. Elle avait levé sa voilette. C'était une personne de quarante-cinq ans, pe-

tite, très grasse, d'une figure poupine et blanche de vieille dévote. Il ne l'avait jamais vue. Lorsqu'il lui offrit l'unique chaise, en l'interrogeant du regard, elle se nomma :

— Mademoiselle Chuin... Je viens, monsieur, pour vous entretenir d'une affaire importante.

Lui, avait dû s'asseoir sur le bord du lit. Le nom de M^lle^ Chuin ne lui apprenait rien. Il prit le parti d'attendre qu'elle voulût bien s'expliquer. Mais elle ne se pressait pas ; elle avait fait d'un coup d'œil le tour de l'étroite pièce, et semblait hésiter sur la façon dont elle entamerait l'entretien. Enfin, elle parla, d'une voix très douce, en appuyant d'un sourire les phrases délicates.

— Monsieur, je viens en amie... On m'a donné sur votre compte les renseignements les plus touchants. Certes, ne croyez pas à un espionnage. Il n'y a, dans tout ceci, que le vif désir de vous être utile. Je sais combien la vie vous a été rude jusqu'à présent, avec quel courage vous avez lutté pour trouver une situation, et quel est aujourd'hui le résultat fâcheux de tant d'efforts... Pardonnez-moi une fois encore, monsieur, de m'introduire ainsi dans votre existence. Je vous jure que la sympathie seule...

Nantas ne l'interrompait pas, pris de curiosité, pensant que sa concierge avait dû fournir tous ces détails. Mlle Chuin pouvait continuer, et pourtant elle cherchait de plus en plus des compliments, des façons caressantes de dire les choses.

— Vous êtes un garçon d'un grand avenir monsieur. Je me suis permis de suivre vos tentatives et j'ai été vivement frappée par votre louable fermeté dans le malheur. Enfin, il me semble que vous iriez loin, si quelqu'un vous tendait la main.

Elle s'arrêta encore. Elle attendait un mot. Le jeune homme crut que cette dame venait lui offrir une place. Il répondit qu'il accepterait tout. Mais elle, maintenant que la glace était rompue, lui demanda carrément :

— Éprouveriez-vous quelque répugnance à vous marier ?

— Me marier ! s'écria Nantas. Eh ! bon Dieu ! qui voudrait de moi, madame ?... Quelque pauvre fille que je ne pourrais seulement pas nourrir.

— Non, une jeune fille très belle, très riche, magnifiquement apparentée, qui vous mettra d'un coup dans la main les moyens d'arriver à la situation la plus haute.

Nantas ne riait plus.

— Alors, quel est le marché? demanda-t-il, en baissant instinctivement la voix.

— Cette jeune fille est enceinte, et il faut reconnaître l'enfant, dit nettement Mme Chuin, qui oubliait ses tournures onctueuses pour aller plus vite en affaire.

Le premier mouvement de Nantas fut de jeter l'entremetteuse à la porte.

— C'est une infamie que vous me proposez là, murmura-t-il.

— Oh! une infamie, s'écria Mme Chuin, retrouvant sa voix mielleuse, je n'accepte pas ce vilain mot... La vérité, monsieur, est que vous sauverez une famille du désespoir. Le père ignore tout, la grossesse n'est encore que peu avancée : et c'est moi qui ai conçu l'idée de marier le plus tôt possible la pauvre fille, en présentant le mari comme l'auteur de l'enfant. Je connais le père, il en mourrait. Ma combinaison amortira le coup, il croira à une réparation... Le malheur est que le véritable séducteur est marié. Ah! monsieur, il y a des hommes qui manquent vraiment de sens moral.

Elle aurait pu aller longtemps ainsi. Nantas ne

l'emotion plus. Pourquoi donc refuserait-il ? Ne demandait-il pas à se rendre tout à l'heure ? Et tout en venait l'acheter. Donnant, donnant. Il donnait son nom, on lui donnait une situation. C'était un contrat comme un autre. Il regarda son pantalon crotté par la boue de Paris, il sentit qu'il n'avait pas mangé depuis la veille, toute la colère de ses deux mois de resistances et d'humiliations lui revint au cœur. Enfin ! il allait donc mettre le pied sur ce monde qui le repoussait et se jetait au-devant !

— J'accepte, dit-il tranquille.

Puis, il exigea de Mlle Ulrich des explications claires. Que voulait-elle pour son argent ? Elle se tortilla, elle ne voulait rien. Pourtant, elle finit par demander vingt mille francs, sur lesquels elle constituerait au jeune homme. Et, comme il ne marchandait pas, elle se montra exigeante :

— Écoutez, n'est-ce pas ? qui m'assure que vous ne me ferez pas de tort, lorsque je vous aurai donné... Oh ! c'est une bonne affaire, vous me remercierez plus tard. J'aurais pu trouver un homme sûr, j'en connais un qui m'aurait baisé les mains. Mais j'ai préféré choisir un enfant de

monde de cette pauvre enfant. Cela paraîtra plus romanesque... Puis, vous me plaisez. Vous êtes gentil, vous avez la tête solide. Oh ! vous irez loin. Ne m'oubliez pas, je suis tout à vous.

Jusque-là, aucun nom n'avait été prononcé. Sur une interrogation de Nantas, la vieille fille se leva et dit en se présentant de nouveau :

— Mademoiselle Chuin... Je suis chez le baron Danvilliers, depuis la mort de la baronne, en qualité de gouvernante. C'est moi qui ai élevé mademoiselle Flavie, la fille de monsieur le baron... Mlle Flavie est la jeune personne en question.

Et elle se retira, après avoir discrètement déposé sur la table une enveloppe qui contenait un billet de cinq cents francs. C'était une avance faite par elle, pour subvenir aux premiers frais. Quand il fut seul, Nantas alla se mettre à la fenêtre. La nuit était très noire ; on ne distinguait plus que la masse des arbres, à l'épaississement de l'ombre ; une fenêtre luisait sur la façade sombre de l'hôtel. Ainsi, c'était cette grande fille blonde, qui marchait d'un pas de reine et qui ne daignait point l'apercevoir. Elle ou une autre, qu'importait, d'ailleurs ! La femme n'entrait pas

dans le marché. Alors, Nantas leva les yeux plus haut, sur Paris grondant dans les ténèbres, sur les quais, les rues, les carrefours de la rive gauche, éclairés des flammes dansantes du gaz ; et il tutoya Paris, il devint familier et supérieur.

— Maintenant, tu es à moi !

I

Le baron Danvilliers était dans le salon qui lui servait de cabinet, une haute pièce sévère, tendue de cuir, garnie de meubles antiques. Depuis l'avant-veille, il restait comme foudroyé par l'histoire que Mlle Chuin lui avait contée du déshonneur de Flavie. Elle avait eu beau amener les faits de loin, les adoucir, le vieillard était tombé sous le coup, et seule la pensée que le séducteur pouvait offrir une suprême réparation, le tenait encore. Ce matin-là, il attendait la visite de cet homme qu'il ne connaissait point et qui lui prenait ainsi sa fille. Il sonna.

— Joseph, il va venir un jeune homme que vous introduirez... Je n'y suis pour personne autre.

Et il songeait amèrement, seul au coin de son feu. Le fils d'un maçon, un meurt-de-faim qui n'avait aucune situation avouable ! Mlle Chuin le donnait bien comme un garçon d'avenir, mais

que de honte, dans une famille où il n'y avait pas eu une tâche jusque-là ! Flavie s'était accusée avec une sorte d'emportement, pour épargner à sa gouvernante le moindre reproche. Depuis cette explication pénible, elle gardait la chambre, le baron avait refusé de la revoir. Il voulait, avant de pardonner, régler lui-même cette abominable affaire. Toutes ses dispositions étaient prises. Mais ses cheveux avaient achevé de blanchir, un tremblement sénile agitait sa tête.

— Monsieur Nantas, annonça Joseph.

Le baron ne se leva pas. Il tourna seulement la tête et regarda fixement Nantas qui s'avançait. Celui-ci avait eu l'intelligence de ne pas céder au désir de s'habiller de neuf ; il avait acheté une redingote et un paletot noir encore propres, mais très râpés : et cela lui donnait l'apparence d'un étudiant pauvre et soigneux, ne sentant en rien l'aventurier. Il s'arrêta au milieu de la pièce, et attendit, debout, sans humilité pourtant.

— C'est donc vous, monsieur, bégaya le vieillard.

Mais il ne put continuer. L'émotion l'étranglait ; il craignait de céder à quelque violence. Après un silence, il dit simplement :

— Monsieur, vous avez commis une mauvaise action.

Et, comme Nantas allait s'excuser, il répéta avec plus de force :

— Une mauvaise action... Je ne veux rien savoir, je vous prie de ne pas chercher à m'expliquer les choses. Ma fille se serait jetée à votre cou, que votre crime resterait le même... Il n'y a que les voleurs qui s'introduisent ainsi violemment dans les familles.

Nantas avait de nouveau baissé la tête.

— C'est une dot gagnée aisément, c'est un guet-apens où vous étiez certain de prendre la fille et le père...

— Permettez. monsieur, interrompit le jeune homme qui se révoltait.

Mais le baron eut un geste terrible.

— Quoi ? que voulez-vous que je permette ?... Ce n'est pas à vous de parler ici. Je vous dis ce que je dois vous dire et ce que vous devez entendre, puisque vous venez à moi comme un coupable... Vous m'avez outragé. Voyez cette maison, notre famille y a vécu pendant plus de trois siècles sans une souillure ; n'y sentez-vous pas un honneur séculaire, une tradition de di-

gnité et de respect? Eh bien! monsieur, vous avez souffleté tout cela. J'ai failli en mourir, et aujourd'hui mes mains tremblent, comme si j'avais brusquement vieilli de dix ans... Taisez-vous et écoutez-moi.

Nantas était devenu très pâle. Il avait accepté là un rôle bien lourd. Pourtant, il voulut prétexter l'aveuglement de la passion.

— J'ai perdu la tête, murmura-t-il en tâchant d'inventer un roman. Je n'ai pu voir mademoiselle Flavie...

Au nom de sa fille, le baron se leva et cria d'une voix de tonnerre :

— Taisez-vous! Je vous ai dit que je ne voulais rien savoir. Que ma fille soit allée vous chercher, ou que ce soit vous qui soyez venu à elle, cela ne me regarde pas. Je ne lui ai rien demandé, je ne vous demande rien. Gardez tous les deux vos confessions, c'est une ordure où je n'entrerai pas.

Il se rassit, tremblant, épuisé. Nantas s'inclinait, troublé profondément, malgré l'empire qu'il avait sur lui-même. Au bout d'un silence, le vieillard reprit de la voix sèche d'un homme qui traite une affaire :

— Je vous demande pardon, monsieur. Je m'étais promis de garder mon sang-froid. Ce n'est pas vous qui m'appartenez, c'est moi qui vous appartiens, puisque je suis à votre discrétion. Vous êtes ici pour m'offrir une transaction devenue nécessaire. Transigeons, monsieur.

Et il affecta dès lors de parler comme un avoué qui arrange à l'amiable quelque procès honteux, où il ne met les mains qu'avec dégoût. Il disait posément :

— Mademoiselle Flavie Danvilliers a hérité, à la mort de sa mère, d'une somme de deux cent mille francs, qu'elle ne devait toucher que le jour de son mariage. Cette somme a déjà produit des intérêts. Voici, d'ailleurs, mes comptes de tutelle, que je veux vous communiquer.

Il avait ouvert un dossier, il lut des chiffres. Nantas tenta vainement de l'arrêter. Maintenant, une émotion le prenait, en face de ce vieillard, si droit et si simple, qui lui paraissait très grand, depuis qu'il était calme.

— Enfin, conclut celui-ci, je vous reconnais dans le contrat que mon notaire a dressé ce matin, un apport de deux cent mille francs. Je sais que vous n'avez rien. Vous toucherez les

deux cent mille francs chez mon banquier, le lendemain du mariage.

— Mais, monsieur, dit Nantas, je ne vous demande pas votre argent, je ne veux que votre fille...

Le baron lui coupa la parole.

— Vous n'avez pas le droit de refuser, et ma fille ne saurait épouser un homme moins riche qu'elle... Je vous donne la dot que je lui destinais, voilà tout. Peut-être aviez-vous compté trouver davantage, mais on me croit plus riche que je ne le suis réellement, monsieur.

Et, comme le jeune homme restait muet sous cette dernière cruauté, le baron termina l'entrevue, en sonnant le domestique.

— Joseph, dites à mademoiselle que je l'attends tout de suite dans mon cabinet.

Il s'était levé, il ne prononça plus un mot, marchant lentement. Nantas demeurait debout et immobile. Il trompait ce vieillard, il se sentait petit et sans force devant lui. Enfin, Flavie entra.

— Ma fille, dit le baron, voici cet homme. Le mariage aura lieu dans le délai légal.

Et il s'en alla, il les laissa seuls, comme si, pour lui, le mariage était conclu. Quand la porte

se fut refermée, un silence régna. Nantas et Flavie se regardaient. Ils ne s'étaient point vus encore. Elle lui parut très belle, avec son visage pâle et hautain, dont les grands yeux gris ne se baissaient pas. Peut-être avait-elle pleuré depuis trois jours qu'elle n'avait pas quitté sa chambre ; mais la froideur de ses joues devait avoir glacé ses larmes. Ce fut elle qui parla la première.

— Alors, monsieur, cette affaire est terminée?

— Oui, madame, répondit simplement Nantas.

Elle eut une moue involontaire, en l'enveloppant d'un long regard, qui semblait chercher en lui sa bassesse.

— Allons, tant mieux, reprit-elle. Je craignais de ne trouver personne pour un tel marché.

Nantas sentit, à sa voix, tout le mépris dont elle l'accablait. Mais il releva la tête. S'il avait tremblé devant le père, en sachant qu'il le trompait, il entendait être solide et carré en face de la fille, qui était sa complice.

— Pardon, madame, dit-il tranquillement, avec une grande politesse, je crois que vous vous méprenez sur la situation que nous fait à tous deux ce que vous venez d'appeler très jus-

tement un marché. J'entends que, dès aujourd'hui, nous nous mettions sur un pied d'égalité...

— Ah ! vraiment, interrompit Flavie, avec un sourire dédaigneux.

— Oui, sur un pied d'égalité complète... Vous avez besoin d'un nom pour cacher une faute que je ne me permets pas de juger, et je vous donne le mien. De mon côté, j'ai besoin d'une mise de fonds, d'une certaine position sociale, pour mener à bien de grandes entreprises, et vous m'apportez ces fonds. Nous sommes dès aujourd'hui deux associés dont les apports se balancent, nous avons seulement à nous remercier pour le service que nous nous rendons mutuellement.

Elle ne souriait plus. Un pli d'orgueil irrité lui barrait le front. Pourtant elle ne répondit pas. Au bout d'un silence, elle reprit :

— Vous connaissez mes conditions ?

— Non, madame, dit Nantas, qui conservait un calme parfait. Veuillez me les dicter, et je m'y soumets d'avance.

Alors, elle s'exprima nettement, sans une hésitation ni une rougeur.

— Vous ne serez jamais que mon mari de nom. Nos vies resteront complètement distinctes et

séparées. Vous abandonnerez tous vos droits sur moi, et je n'aurai aucun devoir envers vous.

A chaque phrase, Nantas acceptait d'un signe de tête. C'était bien là ce qu'il désirait. Il ajouta :

— Si je croyais devoir être galant, je vous dirais que des conditions si dures me désespèrent. Mais nous sommes au-dessus de compliments aussi fades. Je suis très heureux de vous voir le courage de nos situations respectives. Nous entrons dans la vie par un sentier où l'on ne cueille pas de fleurs... Je ne vous demande qu'une chose, madame, c'est de ne point user de la liberté que je vous laisse, de façon à rendre mon intervention nécessaire.

— Monsieur ! dit violemment Flavie, dont l'orgueil se révolta.

Mais il s'inclina respectueusement, en la suppliant de ne point se blesser. Leur position était délicate, ils devaient tous deux tolérer certaines allusions, sans quoi la bonne entente devenait impossible. Il évita d'insister davantage. M^lle^ Chuin, dans une seconde entrevue, lui avait conté la faute de Flavie. Son séducteur était un certain M. des Fondettes, le mari d'une de ses amies de couvent. Comme elle passait un mois chez eux, à la cam-

pagne, elle s'était trouvée un soir dans les bras de cet homme, sans savoir au juste comment cela avait pu se faire et jusqu'à quel point elle était consentante, Mlle Chuin parlait presque d'un viol.

Brusquement, Nantas eut un mouvement amical. Ainsi que tous les gens qui ont conscience de leur force, il aimait à être bonhomme.

— Tenez, madame, s'écria-t-il, nous ne nous connaissons pas : mais nous aurions vraiment tort de nous detester ainsi à première vue. Peut-être sommes-nous faits pour nous entendre... Je vois bien que vous me méprisez ; c'est que vous ignorez mon histoire,

Et il parla avec fièvre, se passionnant, disant sa vie dévorée d'ambition, à Marseille, expliquant la rage de ses deux mois de démarches inutiles dans Paris. Puis il montra son dédain de ce qu'il nommait les conventions sociales, où patauge le commun des hommes. Qu'importait le jugement de la foule, quand on posait le pied sur elle ! Il s'agissait d'être supérieur. La toute-puissance excusait tout. Et, à grands traits, il peignit la vie souveraine qu'il saurait se faire. Il ne craignait plus aucun obs-

tacle, rien ne prévalait contre la force, il serait fort, il serait heureux.

— Ne me croyez pas platement intéressé, ajouta-t-il. Je ne me vends pas pour votre fortune. Je ne prends votre argent que comme un moyen de monter très haut... Oh ! si vous saviez tout ce qui gronde en moi, si vous saviez les nuits ardentes que j'ai passées à refaire toujours le même rêve, sans cesse emporté par la réalité du lendemain, vous me comprendriez, vous seriez peut-être fière de vous appuyer à mon bras, en vous disant que vous me fournissez enfin les moyens d'être quelqu'un !

Elle l'écoutait toute droite, pas un trait de son visage ne remuait. Et lui se posait une question qu'il retournait depuis trois jours, sans pouvoir trouver la réponse : l'avait-elle remarqué à sa fenêtre, pour avoir accepté si vite le projet de Mlle Chuin, lorsque celle-ci l'avait nommé? Il lui vint la pensée singulière qu'elle se serait peut-être mise à l'aimer d'un amour romanesque, s'il avait refusé avec indignation le marché que la gouvernante était venue lui offrir.

Il se tut, et Flavie resta glacée. Puis comme

s'il ne lui avait pas fait sa confession, elle répéta sèchement :

— Ainsi, mon mari, de nom seulement, nos vies complètement distinctes, une liberté absolue.

Nantas reprit aussitôt son air cérémonieux, sa voix brève d'homme qui discute un traité.

— C'est signé, madame.

Et il se retira, mécontent de lui. Comment avait-il-il pu céder à l'envie bête de convaincre cette femme ? Elle était très belle, il valait mieux qu'il n'y eût rien de commun entre eux, car elle pouvait le gêner dans la vie

III

Dix années s'étaient écoulées. Un matin, Nantas se trouvait dans le cabinet où le baron Danvilliers l'avait autrefois si rudement accueilli, lors de leur première entrevue. Maintenant, ce cabinet était le sien ; le baron, après s'être réconcilié avec sa fille et son gendre, leur avait abandonné l'hôtel, en ne se réservant qu'un pavillon situé à l'autre bout du jardin, sur la rue de Beaune. En dix ans, Nantas venait de conquérir une des plus hautes situations financières et industrielles. Mêlé à toutes les grandes entreprises de chemins de fer, lancé dans toutes les spéculations sur les terrains qui signalèrent les premières années de l'Empire, il avait réalisé rapidement une fortune immense. Mais son ambition ne se bornait pas là, il voulait jouer un rôle politique, et il avait réussi à se faire nommer député, dans un département où il possé-

dait plusieurs fermes. Dès son arrivée au Corps législatif, il s'était posé en futur ministre des finances. Par ses connaissances spéciales et sa facilité de parole, il y prenait de jour en jour une place plus importante. Du reste, il montrait adroitement un dévouement absolu à l'Empire, tout en ayant en matière de finances des théories personnelles, qui faisaient grand bruit et qu'il savait beaucoup préoccuper l'empereur

Ce matin-là, Nantas était accablé d'affaires. Dans les vastes bureaux qu'il avait installés au rez-de-chaussée de l'hôtel, régnait une activité prodigieuse. C'était un monde d'employés, les uns immobiles derrière des guichets, les autres allant et venant sans cesse, faisant battre les portes ; c'était un bruit d'or continu, des sacs ouverts et coulant sur les tables, la musique toujours sonnante d'une caisse dont le flot semblait devoir noyer les rues. Puis dans l'antichambre, une cohue se pressait, des solliciteurs des hommes d'affaires, des hommes politiques, tout Paris à genoux devant la puissance. Souvent, de grands personnages attendaient là, patiemment pendant une heure. Et lui, assis à son bureau, en correspondance avec la province et

l'étranger, pouvant, de ses bras étendus, étreindre le monde, réalisait enfin son ancien rêve de force, se sentait le moteur intelligent d'une colossale machine qui remuait les royaumes et les empires.

Nantas sonna l'huissier qui gardait sa porte. Il paraissait soucieux.

— Germain, demanda-t-il, savez-vous si madame est rentrée ?

Et, comme l'huissier répondait qu'il l'ignorait, il lui commanda de faire descendre la femme de chambre de madame. Mais Germain ne se retirait pas

— Pardon, monsieur, murmura-t-il, il y a là M. le président du Corps législatif qui insiste pour entrer.

Alors, il eut un geste d'humeur, en disant :

— Eh bien ! introduisez-le, et faites ce que je vous ai ordonné.

La veille, sur une question capitale du budget, un discours de Nantas avait produit une impression telle, que l'article en discussion avait été renvoyé à la commission, pour être amendé dans le sens indiqué par lui. Après la séance, le bruit s'était répandu que le ministre des finances allait

se retirer, et l'on désignait déjà dans les groupes le jeune député comme son successeur. Lui haussait les épaules : rien n'était fait, il n'avait eu avec l'empereur qu'un entretien sur des points spéciaux. Pourtant, la visite du président du Corps législatif pouvait être grosse de signification. Il parut secouer la préoccupation qui l'assombrissait, il se leva et alla serrer les mains du président.

— Ah ! monsieur le duc, dit-il, je vous demande pardon. J'ignorais que vous fussiez là... Croyez que je suis bien touché de l'honneur que vous me faites.

Un instant, ils causèrent à bâtons rompus, sur un ton de cordialité. Puis, le président, sans rien lâcher de net, lui fit entendre qu'il était envoyé par l'empereur, pour le sonder. Accepterait-il le portefeuille des finances, et avec quel programme ? Alors, lui, superbe de sang-froid, posa ses conditions. Mais, sous l'impassibilité de son visage, un grondement de triomphe montait. Enfin, il gravissait le dernier échelon, il était au sommet. Encore un pas, il allait avoir toutes les têtes au-dessous de lui. Comme le président concluait en disant qu'il se rendait à l'instant même

chez l'empereur pour lui communiquer le programme débattu, une petite porte donnant sur les appartements s'ouvrit, et la femme de chambre de madame parut.

Nantas, tout d'un coup redevenu blême, n'acheva pas la phrase qu'il prononçait. Il courut à cette femme, en murmurant :

— Excusez-moi, monsieur le duc...

Et, tout bas, il l'interrogea. Madame était donc sortie de bonne heure ? Avait-elle dit où elle allait ? Quand devait-elle rentrer ? La femme de chambre répondait par des paroles vagues, en fille intelligente qui ne veut pas se compromettre. Ayant compris la naïveté de cet interrogatoire, il finit par dire simplement :

— Dès que madame rentrera, prévenez-la que je désire lui parler.

Le duc, surpris, s'était approché d'une fenêtre et regardait dans la cour. Nantas revint à lui, en s'excusant de nouveau. Mais il avait perdu son sang-froid, il balbutia, il l'étonna par des paroles peu adroites.

— Allons, j'ai gâté mon affaire, laissa-t il échapper tout haut, lorsque le président ne fut plus là. Voilà un portefeuille qui va m'échapper.

Et il resta dans un état de malaise, coupé d'accès de colère. Plusieurs personnes furent introduites. Un ingénieur avait à lui présenter un rapport qui annonçait des bénéfices énormes dans une exploitation de mine. Un diplomate l'entretint d'un emprunt qu'une puissance voisine voulait ouvrir à Paris. Des créatures défilèrent, lui rendirent des comptes sur vingt affaires considérables. Enfin, il reçut un grand nombre de ses collègues de la Chambre ; tous se répandaient en éloges outrés sur son discours de la veille. Lui, renversé au fond de son fauteuil, acceptait cet encens, sans un sourire. Le bruit de l'or continuait dans les bureaux voisins, une trépidation d'usine faisait trembler les murs, comme si on eût fabriqué là tout cet or qui sonnait. Il n'avait qu'à prendre une plume pour expédier des dépêches dont l'arrivée aurait rejoui ou consterné les marchés de l'Europe ; il pouvait empêcher ou précipiter la guerre, en appuyant ou en combattant l'emprunt dont on lui avait parlé ; même il tenait le budget de la France dans sa main, il saurait bientôt s'il serait pour ou contre l'empire. C'était le triomphe, sa personnalité développée outre mesure devenait le centre autour duquel

tournait un monde. Et il ne goûtait point ce triomphe, ainsi qu'il se l'était promis. Il éprouvait une lassitude, l'esprit ailleurs, tressaillant au moindre bruit. Lorsqu'une flamme, une fièvre d'ambition satisfaite montait à ses joues, il se sentait tout de suite pâlir, comme si par derrière, brusquement, une main froide l'eût touché à la nuque.

Deux heures s'étaient passées, et Flavie n'avait pas encore paru. Nantas appela Germain pour le charger d'aller chercher M. Danvilliers, si le baron se trouvait chez lui. Resté seul, il marcha dans son cabinet, en refusant de recevoir davantage ce jour-là. Peu à peu, son agitation avait grandi. Evidemment, sa femme était à quelque rendez-vous. Elle devait avoir renoué avec M. des Fondettes, qui était veuf depuis six mois. Certes, Nantas se défendait d'être jaloux ; pendant dix années, il avait strictement observé le traité conclu ; seulement, il entendait, disait-il, ne pas être ridicule. Jamais il ne permettrait à sa femme de compromettre sa situation, en le rendant la moquerie de tous. Et sa force l'abandonnait, ce sentiment de mari qui veut simplement être respecté l'envahissait d'un tel trouble, qu'il n'en

avait pas éprouvé de pareil, même lorsqu'il jouait les coups de cartes les plus hasardés, dans les commencements de sa fortune.

Flavie entra, encore en toilette de ville ; elle n'avait retiré que son chapeau et ses gants. Nantas, dont la voix tremblait, lui dit qu'il serait monté chez elle, si elle lui avait fait savoir qu'elle était rentrée. Mais elle, sans s'asseoir, de l'air pressé d'une cliente, eut un geste pour l'inviter à se hâter.

— Madame, commença-t-il, une explication est devenue nécessaire entre nous... Où êtes-vous allée ce matin ?

La voix frémissante de son mari, la brutalité de sa question, la surprirent extrêmement.

— Mais, répondit-elle d'un ton froid, où il m'a plu d'aller.

— Justement, c'est ce qui ne saurait me convenir désormais, reprit-il en devenant très pâle Vous devez vous souvenir de ce que je vous ai dit, je ne tolérerai pas que vous usiez de la liberté que je vous laisse, de façon à déshonorer mon nom.

Flavie eut un sourire de souverain mépris.

— Déshonorer votre nom, monsieur, mais cela

vous regarde, c'est une besogne qui n'est plus à faire.

Alors, Nantas, dans un emportement fou, s'avança comme s'il voulait la battre, bégayant :

— Malheureuse, vous sortez des bras de monsieur des Fondettes... Vous avez un amant, je le sais.

— Vous vous trompez, dit-elle sans reculer devant sa menace, je n'ai jamais revu M. des Fondettes... Mais j'aurais un amant que vous n'auriez pas à me le reprocher. Qu'est-ce que cela pourrait vous faire? Vous oubliez donc nos conventions.

Il la regarda un instant de ses yeux hagards ; puis, secoué de sanglots, mettant dans son cri une passion longtemps contenue, il s'abattit à ses pieds.

— Oh ! Flavie, je vous aime !

Elle, toute droite, s'écarta, parce qu'il avait touché le coin de sa robe. Mais le malheureux la suivait en se traînant sur les genoux, les mains tendues.

— Je vous aime Flavie, je vous aime comme un fou... Cela est venu je ne sais comment. Il y a des années déja. Et peu à peu cela m'a pris

tout entier. Oh ! j'ai lutté, je trouvais cette passion indigne de moi, je me rappelais notre premier entretien... Mais, aujourd'hui, je souffre trop, il faut que je vous parle...

Longtemps, il continua. C'était l'effondrement de toutes ses croyances. Cet homme qui avait mis sa foi dans la force, qui soutenait que la volonté est le seul levier capable de soulever le monde, tombait anéanti, faible comme un enfant, désarmé devant une femme. Et son rêve de fortune réalisé, sa haute situation conquise, il eût tout donné, pour que cette femme le relevât d'un baiser au front. Elle lui gâtait son triomphe. Il n'entendait plus l'or qui sonnait dans ses bureaux, il ne songeait plus au défilé des courtisans qui venaient de le saluer, il oubliait que l'empereur, en ce moment, l'appelait peut-être au pouvoir. Ces choses n'existaient pas. Il avait tout, et il ne voulait que Flavie. Si Flavie se refusait, il n'avait rien.

— Écoutez, continua-t-il, ce que j'ai fait, je l'ai fait pour vous... D'abord, c'est vrai, vous ne comptiez pas, je travaillais pour la satisfaction de mon orgueil. Puis, vous êtes devenue l'unique but de toutes mes pensées, de tous mes efforts.

Je me disais que je devais monter le plus haut possible, afin de vous mériter. J'espérais vous fléchir, le jour où je mettrais à vos pieds ma puissance. Voyez où je suis aujourd'hui. N'ai-je pas gagné votre pardon ? Ne me méprisez plus, je vous en conjure !

Elle n'avait pas encore parlé. Elle dit tranquillement :

— Relevez-vous, monsieur, on pourrait entrer.

Il refusa, il la supplia encore. Peut-être aurait-il attendu, s'il n'avait pas été jaloux de M. des Fondettes. C'était un tourment qui l'affolait. Puis, il se fit très humble.

— Je vois bien que vous me méprisez toujours ! Eh bien ! attendez, ne donnez votre amour à personne. Je vous promets de si grandes choses, que je saurai bien vous fléchir. Il faut me pardonner, si j'ai été brutal tout à l'heure. Je n'ai plus la tête à moi... Oh ! laissez-moi espérer que vous m'aimerez un jour !

— Jamais ! prononça-t-elle avec énergie.

Et, comme il restait par terre, écrasé, elle voulut sortir. Mais, lui, la tête perdue, pris d'un accès de rage, se leva et la saisit aux poignets.

Une femme le braverait ainsi, lorsque le monde était à ses pieds! Il pouvait tout, bouleverser les États, conduire la France à son gré, et il ne pourrait obtenir l'amour de sa femme! Lui, si fort, si puissant, lui dont les moindres désirs étaient des ordres, il n'avait plus qu'un désir, et ce désir ne serait jamais contenté, parce qu'une créature, d'une faiblesse d'enfant, refusait! Il lui serrait les bras, il répétait d'une voix rauque :

— Je veux... je veux...

— Et moi je ne veux pas, disait Flavie toute blanche et raidie dans sa volonté.

La lutte continuait, lorsque le baron Danvilliers ouvrit la porte. A sa vue, Nantas lâcha Flavie et s'écria :

— Monsieur, voici votre fille qui revient de chez son amant... Dites-lui donc qu'une femme doit respecter le nom de son mari, même lorsqu'elle ne l'aime pas et que la pensée de son propre honneur ne l'arrête plus.

Le baron, très vieilli, restait debout sur le seuil, devant cette scène de violence. C'était pour lui une surprise douloureuse. Il croyait le ménage uni, il approuvait les rapports cérémonieux des deux époux, pensant qu'il n'y avait là qu'une

tenue de convenance. Son gendre et lui étaient de deux générations différentes; mais, s'il était blessé par l'activité peu scrupuleuse du financier, s'il condamnait certaines entreprises qu'il traitait de casse-cou, il avait dû reconnaître la force de sa volonté et sa vive intelligence. Et, brusquement, il tombait dans ce drame, qu'il ne soupçonnait pas.

Lorsque Nantas accusa Flavie d'avoir un amant, le baron, qui traitait encore sa fille mariée avec la sévérité qu'il avait pour elle à dix ans, s'avança de son pas de vieillard solennel.

—Je vous jure qu'elle sort de chez son amant, répétait Nantas, et vous la voyez! elle est là qui me brave.

Flavie, dédaigneuse, avait tourné la tête. Elle arrangeait ses manchettes, que la brutalité de son mari avait froissées. Pas une rougeur n'était montée à son visage. Cependant, son père lui parlait.

— Ma fille, pourquoi ne vous défendez-vous pas? Votre mari dirait-il la vérité? Auriez-vous réservé cette dernière douleur à ma vieillesse?... L'affront serait aussi pour moi; car, dans une

famille, la faute d'un seul membre suffit à salir tous les autres.

Alors, elle eut un mouvement d'impatience. Son père prenait bien son temps pour l'accuser ! Un instant encore, elle supporta son interrogatoire, voulant lui épargner la honte d'une explication. Mais, comme il s'emportait à son tour, en la voyant muette et provocante, elle finit par dire :

— Eh ! mon père, laissez cet homme jouer son rôle... Vous ne le connaissez pas. Ne me forcez point à parler par respect pour vous.

— Il est votre mari, reprit le vieillard. Il est le père de votre enfant.

Flavie s'était redressée frémissante.

— Non, non, il n'est pas le père de mon enfant... A la fin, je vous dirai tout. Cet homme n'est pas même un séducteur, car ce serait une excuse au moins, s'il m'avait aimée. Cet homme s'est simplement vendu et a consenti à couvrir la faute d'un autre.

Le baron se tourna vers Nantas, qui, livide, reculait.

— Entendez-vous, mon père ! reprenait Flavie avec plus de force, il s'est vendu, vendu pour de

l'argent... Je ne l'ai jamais aimé, il ne m'a jamais touchée du bout de ses doigts... J'ai voulu vous épargner une grande douleur, je l'ai acheté afin qu'il vous mentît... Regardez-le, voyez si je dis la vérité.

Nantas se cachait la face entre les mains.

— Et, aujourd'hui, continua la jeune femme, voilà qu'il veut que je l'aime... Il s'est mis à genoux et il a pleuré. Quelque comédie sans doute. Pardonnez-moi de vous avoir trompé, mon père; vraiment, est-ce que j'appartiens à cet homme?.. Maintenant que vous savez tout, emmenez-moi. Il m'a violentée tout à l'heure, je ne resterai pas une minute de plus.

Le baron redressa sa taille courbée. Et, silencieux, il alla donner le bras à sa fille. Tous deux traversèrent la pièce, sans que Nantas fît un geste pour la retenir. Puis, à la porte, le vieillard ne laissa tomber que cette parole :

— Adieu, monsieur.

La porte s'était refermée. Nantas restait seul, écrasé, regardant follement le vide autour de lui Comme Germain venait d'entrer et de poser une lettre sur le bureau, il l'ouvrit machinalement et la parcourut des yeux. Cette lettre, en-

tièrement écrite de la main de l'empereur, l'appelait au ministère des finances, en termes très obligeants. Il comprit à peine. La réalisation de toutes ses ambitions ne le touchait plus. Dans les caisses voisines, le bruit de l'or avait augmenté ; c'était l'heure où la maison Nantas ronflait, donnant le branle à tout un monde. Et lui, au milieu de ce labeur colossal qui était son œuvre, à l'apogée de sa puissance, les yeux stupidement fixés sur l'écriture de l'empereur, poussa cette plainte d'enfant, qui était la négation de sa vie entière :

— Je ne suis pas heureux... Je ne suis pas heureux...

Il pleurait, la tête tombée sur son bureau, et ses larmes chaudes effaçaient la lettre qui le nommait ministre.

IV

Depuis dix-huit mois que Nantas était ministre des finances, il semblait s'étourdir par un travail surhumain. Au lendemain de la scène de violence qui s'était passée dans son cabinet, il avait eu avec le baron Danvilliers une entrevue ; et sur les conseils de son père, Flavie avait consenti à rentrer au domicile conjugal. Mais les époux ne s'adressaient plus la parole, en dehors de la comédie qu'ils devaient jouer devant le monde. Nantas avait décidé qu'il ne quitterait pas son hôtel. Le soir, il amenait ses secrétaires et expédiait chez lui la besogne.

Ce fut l'époque de son existence où il fit les plus grandes choses. Une voix lui soufflait des inspirations hautes et fécondes. Sur son passage, un murmure de sympathie et d'admiration s'élevait. Mais lui restait insensible aux éloges. On eût dit qu'il travaillait sans espoir de récompense, avec la pensée d'entasser les œuvres dans le but

unique de tenter l'impossible. Chaque fois qu'il montait plus haut, il consultait le visage de Flavie. Est-ce qu'elle était touchée enfin? Est-ce qu'elle lui pardonnait son ancienne infamie, pour ne plus voir que le développement de son intelligence? Et il ne surprenait toujours aucune émotion sur le visage muet de cette femme, et il se disait, en se remettant au travail: « Allons! je ne suis point assez haut pour elle, il faut monter encore, monter sans cesse. » Il entendait forcer le bonheur, comme il avait forcé la fortune. Toute sa croyance en sa force lui revenait, il n'admettait pas d'autre levier en ce monde, car c'est la volonté de la vie qui a fait l'humanité. Quand le découragement le prenait parfois, il s'enfermait pour que personne ne pût se douter des faiblesses de sa chair. On ne devinait ses luttes qu'à ses yeux plus profonds, cerclés de noir, et où brûlait une flamme intense.

La jalousie le dévorait maintenant. Ne pas réussir à se faire aimer de Flavie, était un supplice; mais une rage l'affolait, lorsqu'il songeait qu'elle pouvait se donner à un autre. Pour affirmer sa liberté, elle était capable de s'afficher avec M. des Fondettes. Il affectait donc de ne

point s'occuper d'elle, tout en agonisant d'angoisse à ses moindres absences. S'il n'avait pas craint le ridicule, il l'aurait suivie lui-même dans les rues. Ce fut alors qu'il voulut avoir près d'elle une personne dont il achèterait le dévouement.

On avait conservé Mlle Chuin dans la maison. Le baron était habitué à elle. D'autre part, elle savait trop de choses pour qu'on pût s'en débarrasser. Un moment, la vieille fille avait eu le projet de se retirer avec les vingt mille francs que Nantas lui avait comptés, au lendemain de son mariage. Mais sans doute elle s'était dit que la maison devenait bonne pour y pêcher en eau trouble. Elle attendait donc une nouvelle occasion, ayant fait le calcul qu'il lui fallait encore une vingtaine de mille francs, si elle voulait acheter à Roinville, son pays, la maison du notaire, qui avait fait l'admiration de sa jeunesse.

Nantas n'avait pas à se gêner avec cette vieille fille, dont les mines confites de dévotion ne pouvaient plus le tromper. Pourtant, le matin où il la fit venir dans son cabinet et où il lui proposa de le tenir au courant des moindres actions de sa femme, elle feignit de se révolter, en lui demandant pour qui il la prenait.

— Voyons, mademoiselle, dit-il impatienté, je suis très pressé, on m'attend. Abrégeons, je vous prie.

Mais elle ne voulait rien entendre, s'il n'y mettait des formes. Ses principes étaient que les choses ne sont pas laides en elles-mêmes, qu'elles le deviennent ou cessent de l'être, selon la façon dont on les présente.

— Eh bien! reprit-il, il s'agit, mademoiselle, d'une bonne action... Je crains que ma femme ne cache quelques chagrins. Je la vois triste depuis quelques semaines, et j'ai songé à vous, pour obtenir des renseignements.

— Vous pouvez compter sur moi, dit-elle alors avec une effusion maternelle. Je suis dévouée à madame, je ferai tout pour son honneur et le vôtre... Dès demain, nous veillerons sur elle.

Il lui promit de la récompenser selon ses services. Elle se fâcha d'abord. Puis, elle eut l'habileté de le forcer à fixer une somme : il lui donnerait dix mille francs, si elle lui fournissait une preuve formelle de la bonne ou de la mauvaise conduite de madame. Peu à peu, ils en étaient venus à préciser les choses.

Dès lors, Nantas se tourmenta moins. Trois

mois s'écoulèrent, il se trouvait engagé dans une grosse besogne, la préparation du budget. D'accord avec l'empereur, il avait apporté au système financier d'importantes modifications. Il savait qu'il serait vivement attaqué à la Chambre, et il lui fallait préparer une quantité considérable de documents. Souvent il veillait des nuits entières. Cela l'étourdissait et le rendait patient. Quand il voyait M^lle^ Chuin, il l'interrogeait d'une voix brève. Savait-elle quelque chose? madame avait-elle fait des visites? s'était-elle arrêtée dans certaines maisons? M^lle^ Chuin tenait un journal détaillé. Mais elle n'avait encore recueilli que des faits sans importance. Nantas se rassurait, tandis que la vieille clignait les yeux parfois, en répétant que, bientôt peut-être, elle aurait du nouveau.

La vérité était que M^lle^ Chuin avait fortement réfléchi. Dix mille francs ne faisaient pas son compte, il lui en fallait vingt mille, pour acheter la maison du notairé. Elle eut d'abord l'idée de se vendre à la femme, après s'être vendue au mari. Mais elle connaissait madame, elle craignait d'être chassée au premier mot. Depuis longtemps, avant même qu'on la chargeât de

cette besogne, elle l'avait espionnée pour son compte, en se disant que les vices des maîtres sont la fortune des valets ; et elle s'était heurtée à une de ces honnêtetés d'autant plus solides, qu'elles s'appuient sur l'orgueil. Flavie gardait de sa faute une rancune à tous les hommes. Aussi Mme Chuin se désespérait-elle, lorsqu'un jour elle rencontra M. des Fondettes. Il la questionna si vivement sur sa maîtresse, qu'elle comprit tout d'un coup qu'il la désirait follement, brûlé par le souvenir de la minute où il l'avait tenue dans ses bras. Et son plan fut arrêté : servir à la fois le mari et l'amant, là était la combinaison de génie.

Justement, tout venait à point, M. des Fondettes, repoussé, désormais sans espoir, aurait donné sa fortune pour posséder encore cette femme qui lui avait appartenu. Ce fut lui qui le premier, tâta Mme Chuin. Il la revit, joua le sentiment, en jurant qu'il se tuerait, si elle ne l'aidait pas. Au bout de huit jours, après une grande dépense de sensibilité et de scrupules, l'affaire était faite : il donnerait dix mille francs, et elle, un soir, le cacherait dans la chambre de Flavie.

Le matin, Mme Chuin alla trouver Nantas.

— Qu'avez-vous appris ? demanda-t-il en pâlissant.

Mais elle ne précisa rien d'abord. Madame avait pour sûr une liaison. Même elle donnait des rendez-vous.

— Au fait, au fait, répétait-il furieux d'impatience.

Enfin, elle nomma M. des Fondettes.

— Ce soir, il sera dans la chambre de madame.

— C'est bien, merci, balbutia Nantas.

Il la congédia du geste, il avait peur de défaillir devant elle. Ce brusque renvoi l'étonnait et l'enchantait, car elle s'était attendue à un long interrogatoire, et elle avait même préparé ses réponses, pour ne pas s'embrouiller. Elle fit une révérence, elle se retira, en prenant une figure dolente.

Nantas s'était levé. Dès qu'il fut seul, il parla tout haut.

— Ce soir... dans sa chambre...

Et il portait les mains à son crâne, comme s'il l'avait entendu craquer. Ce rendez-vous, donné au domicile conjugal, lui semblait monstrueux d'impudence. Il ne pouvait se laisser outrager ainsi. Ses poings de lutteur se serraient, une

rage le faisait rêver d'assassinat. Pourtant, il avait à finir un travail. Trois fois il se rassit devant son bureau, et trois fois un soulèvement de tout son corps le remit debout : tandis que derrière lui, quelque chose le poussait, un besoin de monter sur-le-champ chez sa femme, pour la traiter de catin. Enfin, il se vainquit, il se remit à la besogne, en jurant qu'il les étranglerait le soir. Ce fut la plus grande victoire qu'il remporta jamais sur lui-même.

L'après-midi, Nantas alla soumettre à l'empereur le projet definitif du budget. Celui-ci lui ayant fait quelques objections, il les discuta avec une lucidité parfaite. Mais il lui fallut promettre tout une partie de son travail. Le projet devait être déposé le lendemain.

— Sire, je passerai la nuit, dit-il.

Et, en revenant, il pensait : « Je les tuerai à minuit, et j'aurai ensuite jusqu'au jour pour terminer ce travail.

Le soir, au dîner, le baron Danvilliers causa précisément de ce projet de budget, qui faisait grand bruit. Lui, n'approuvait pas toutes les idées de son gendre en matière de finances. Mais il les trouvait très larges, très remarquables,

Pendant qu'il répondait au baron, Nantas, à plusieurs reprises, crut surprendre les yeux de sa femme fixés sur les siens. Souvent, maintenant, elle le regardait ainsi. Son regard ne s'attendrissait pas, elle l'écoutait simplement et semblait chercher à lire au delà de son visage. Nantas pensa qu'elle craignait d'avoir été trahie. Aussi, fit-il un effort pour paraître d'esprit dégagé : il causa beaucoup, s'éleva très haut, finit par convaincre son beau-père, qui céda devant sa grande intelligence. Flavie le regardait toujours ; et une mollesse à peine sensible avait un instant passé sur sa face.

Jusqu'à minuit, Nantas travailla dans son cabinet. Il s'était passionné peu à peu, plus rien n'existait que cette création, ce mécanisme financier qu'il avait lentement construit, rouage à rouage, au travers d'obstacles sans nombre. Quand la pendule sonna minuit, il leva instinctivement la tête. Un grand silence régnait dans l'hôtel. Tout d'un coup, il se souvint, l'adultère était là, au fond de cette ombre et de ce silence. Mais ce fut pour lui une peine que de quitter son fauteuil : il posa la plume à regret, fit quelques pas comme pour obéir à une volonté ancienne,

qu'il ne retrouvait plus. Puis, une chaleur lui empourpra la face, une flamme alluma ses yeux. Et il monta à l'appartement de sa femme.

Ce soir-là, Flavie avait congédié de bonne heure sa femme de chambre. Elle voulait être seule. Jusqu'à minuit elle resta dans le petit salon qui précédait sa chambre à coucher. Allongée sur une causeuse, elle avait pris un livre ; mais, à chaque instant, le livre tombait de ses mains, et elle songeait, les yeux perdus. Son visage s'était encore adouci, un sourire pâle y passait par moment.

Elle se leva en sursaut. On avait frappé.

— Qui est là?

— Ouvrez, répondit Nantas.

Ce fut pour elle une si grande surprise, qu'elle ouvrit machinalement. Jamais son mari ne s'était ainsi présenté chez elle. Il entra, bouleversé ; la colère l'avait repris, en montant. Mme Chuin qui le guettait sur le palier, venait de lui murmurer à l'oreille que M. des Fondettes était là depuis deux heures. Aussi, ne montra-t-il aucun ménagement.

— Madame, dit-il, un homme est caché dans votre chambre.

Flavie ne répondit pas tout de suite, tellement sa pensée était loin. Enfin, elle comprit.

— Vous êtes fou, monsieur, murmura-t-elle.

Mais, sans s'arrêter à discuter, il marchait déjà vers la chambre. Alors, d'un bond, elle se mit devant la porte en criant :

— Vous n'entrerez pas... Je suis ici chez moi, et je vous défends d'entrer !

Frémissante, grandie, elle gardait la porte. Un instant, ils restèrent immobiles, sans une parole, les yeux dans les yeux. Lui, le cou tendu, les mains en avant, allait se jeter sur elle pour passer.

— Otez-vous de là, murmura-t-il d'une voix rauque. Je suis plus fort que vous, j'entrerai quand même.

— Non, vous n'entrerez pas, je ne veux pas.

Follement, il répétait : — Il y a un homme, il y a un homme...

Elle, ne daignant même pas lui donner un démenti, haussait les épaules. Puis, comme il faisait encore un pas :

— Eh bien ! mettons qu'il y ait un homme, qu'est-ce que cela peut vous faire ? Ne suis-je pas libre ?

Il recula devant ce mot qui le cinglait comme un soufflet. En effet, elle était libre. Un grand froid le prit aux épaules, il sentit nettement qu'elle avait le rôle supérieur, et que lui jouait là une scène d'enfant malade et illogique. Il n'observait pas le traité, sa stupide passion le rendait odieux. Pourquoi n'était il pas resté à travailler dans son cabinet? Le sang se retirait de ses joues, une ombre d'indicible souffrance blêmit son visage. Lorsque Flavie remarqua le bouleversement qui se faisait en lui, elle s'écarta de la porte, tandis qu'une douceur attendrissait ses yeux.

— Voyez, dit-elle simplement.

Et elle-même entra dans la chambre, une lampe à la main, tandis que Nantas demeurait sur le seuil. D'un geste, il lui avait dit que c'était inutile, qu'il ne voulait pas voir. Mais elle, maintenant, insistait. Comme elle arrivait devant le lit, elle souleva les rideaux, et M. des Fondettes apparut, caché derrière. Ce fut pour elle une telle stupeur, qu'elle eut un cri d'épouvante.

— C'est vrai, balbutia-t-elle éperdue, c'est vrai, cet homme était là.., Je l'ignorais, oh ! sur ma vie, je vous le jure !

Puis, par un effort de volonté, elle se calma, elle parut même regretter ce premier mouvement qui venait de la pousser à se défendre.

— Vous aviez raison, monsieur, et je vous demande pardon, dit-elle à Nantas, en tâchant de retrouver sa voix froide.

Cependant, M. des Fondettes se sentait ridicule. Il faisait une mine sotte, il aurait donné beaucoup pour que le mari se fâchât. Mais Nantas se taisait. Il était simplement très pâle. Quand il eut reporté ses regards de M. des Fondettes à Flavie, il s'inclina devant cette dernière en prononçant cette seule phrase :

— Madame, excusez-moi, vous êtes libre.

Et il tourna le dos, il s'en alla. En lui quelque chose venait de se casser ; seul, le mécanisme des muscles et des os fonctionnait encore. Lorsqu'il se retrouva dans son cabinet, il marcha droit à un tiroir où il cachait un revolver. Après avoir examiné cette arme, il dit tout haut comme pour prendre un engagement formel vis-à-vis de lui-même :

— Allons, c'est assez, je me tuerai tout à l'heure.

Il remonta la lampe qui baissait, il s'assit

devant son bureau et se remit tranquillement à la besogne. Sans une hésitation, au milieu du grand silence, il continua la phrase commencée. Un à un, méthodiquement, les feuillets s'entassaient. Deux heures plus tard, lorsque Flavie, qui avait chassé M. des Fondettes, descendit pieds nus pour écouter à la porte du cabinet, elle n'entendit que le bruit de la plume craquant sur le papier. Alors, elle se pencha, elle mit un œil au trou de la serrure. Nantas écrivait toujours avec le même calme, son visage exprimait la paix et la satisfaction du travail, tandis qu'un rayon de la lampe allumait le canon du revolver près de lui.

V

La maison attenante au jardin de l'hôtel était maintenant la propriété de Nantas qui l'avait achetée à son beau-père. Par un caprice, il défendait d'y louer l'étroite mansarde, où, pendant deux mois, il s'était débattu contre la misère, lors de son arrivée à Paris. Depuis sa grande fortune, il avait éprouvé, à diverses reprises, le besoin de monter s'y enfermer pour quelques heures. C'était là qu'il avait souffert, c'était là qu'il voulait triompher. Lorsqu'un obstacle se présentait, il aimait aussi à y réfléchir, à y prendre les grandes déterminations de sa vie. Il y redevenait ce qu'il était autrefois. Aussi, devant la nécessité du suicide, était-ce dans cette mansarde qu'il avait résolu de mourir.

Le matin, Nantas n'eut fini son travail que vers huit heures. Craignant que la fatigue ne l'assoupît, il se lava à grande eau. Puis, il appela

successivement plusieurs employés pour leur donner des ordres. Lorsque son secrétaire fut arrivé, il eut avec lui un entretien : le secrétaire devait porter sur-le-champ le projet du budget aux Tuileries, et fournir certaines explications si l'empereur soulevait des objections nouvelles. Dès lors, Nantas crut avoir assez fait. Il laissait tout en ordre, il ne partirait pas comme un banqueroutier frappé de démence. Enfin, il s'appartenait, il pouvait disposer de lui, sans qu'on l'accusât d'égoïsme et de lâcheté.

Neuf heures sonnèrent. Il était temps. Mais, comme il allait quitter son cabinet, en emportant le revolver, il eut une dernière amertume à boire. Mlle Chuin se présenta pour toucher les dix mille francs promis. Il la paya, et dut subir sa familiarité. Elle se montrait maternelle, elle le traitait un peu comme un élève qui a réussi. S'il avait encore hésité, cette complicité honteuse l'aurait décidé au suicide. Il monta vivement et, dans sa hâte, laissa la clef sur la porte.

Rien n'était changé. Le papier avait les mêmes déchirures, le lit, la table et la chaise se trouvaient toujours là, avec leur odeur de pauvreté ancienne. Il respira un moment cet air qui lui

rappelait les luttes d'autrefois. Puis, il s'approcha de la fenêtre et il aperçut la même échappée de Paris, les arbres de l'hôtel, la Seine, les quais, tout un coin de la rive droite, où le flot des maisons roulait, se haussait, se confondait, jusqu'aux lointains du Père-Lachaise.

Le revolver était sur la table boiteuse, à portée de sa main. Maintenant, il n'avait plus de hâte, il était certain que personne ne viendrait et qu'il se tuerait à sa guise. Il songeait et se disait qu'il se retrouvait au même point que jadis, ramené au même lieu, dans la même volonté de suicide. Un soir déjà, à cette place, il aurait voulu se casser la tête ; il était trop pauvre alors pour acheter un pistolet, il n'avait que le pavé de la rue, mais la mort était quand même au bout. Ainsi, dans l'existence, il n'y avait donc que la mort qui ne trompât pas, qui se montrât toujours sûre et toujours prête. Il ne connaissait qu'elle de solide, il avait beau chercher, tout s'était continuellement effondré sur lui, la mort seule restait une certitude. Et il éprouva le regret d'avoir vécu dix ans de trop. L'expérience qu'il avait faite de la vie, en montant à la fortune et au pouvoir lui paraissait puérile. A quoi bon cette dépense de

volonté, à quoi bon tant de force produite, puisque, décidément, la volonté et la force n'étaient pas tout? Il avait suffi d'une passion pour le détruire, il s'était pris sottement à aimer Flavie, et le monument qu'il bâtissait, craquait, s'écroulait comme un château de cartes, emporté par le souffle d'un enfant. C'était misérable, cela ressemblait à la punition d'un écolier maraudeur, sous lequel la branche casse, et qui périt par où il a péché. La vie était bête, les hommes supérieurs y finissaient aussi platement que les imbéciles.

Nantas avait pris le revolver sur la table et l'armait lentement. Un dernier regret le fit mollir une seconde, à ce moment suprême. Que de grandes choses il aurait réalisées, si Flavie l'avait compris ! Le jour où elle se serait jetée à son cou en lui disant : « Je t'aime! » ce jour-là, il aurait trouvé un levier pour soulever le monde. Et sa dernière pensée était un grand dédain de la force, puisque la force, qui devait tout lui donner, n'avait pu lui donner Flavie.

Il leva son arme. La matinée était superbe. Par la fenêtre grande ouverte, le soleil entrait, mettant un éveil de jeunesse dans la mansarde.

Au loin, Paris commençait son labeur de ville géante. Nantas appuya le canon sur sa tempe.

Mais la porte s'était violemment ouverte, et Flavie entra. D'un geste, elle détourna le coup, la balle alla s'enfoncer dans le plafond. Tous deux se regardaient. Elle était si essoufflée, si étranglée, qu'elle ne pouvait parler. Enfin, tutoyant Nantas pour la première fois, elle trouva le mot qu'il attendait, le seul mot qui pût le décider à vivre :

— Je t'aime ! cria-t-elle à son cou, sanglotante, arrachant cet aveu à son orgueil, à tout son être dompté, je t'aime parce que tu es fort !

POUR UNE NUIT D'AMOUR

I

La petite ville de P... est bâtie sur une colline. Au pied des anciens remparts, coule un ruisseau encaissé et très profond, le Chanteclair, qu'on nomme sans doute ainsi pour le bruit cristallin de ses eaux limpides. Lorsqu'on arrive par la route de Versailles, on traverse le Chanteclair, à la porte sud de la ville, sur un pont de pierre d'une seul arche, dont les larges parapets, bas et arrondis, servent de bancs à tous les vieillards du faubourg. En face, monte la rue Beau-Soleil, au bout de laquelle se trouve une place silencieuse, la place des Quatre-Femmes, pavée de grosses pierres, envahie par une herbe drue, qui la verdit comme un pré. Les maisons dorment. Toutes les demi-heures, le pas trainard d'un paysan fait aboyer un chien, derrière la

(1) L'idée première de cette nouvelle a été prise dans Casanova.

porte d'une écurie ; et l'émotion de ce coin perdu est encore le passage régulier, deux fois par jour, des officiers qui se rendent à leur pension, une table d'hôte de la rue Beau-Soleil.

C'était dans la maison d'un jardinier, à gauche, que demeurait Julien Michon. Le jardinier lui avait loué une grande chambre, au premier étage ; et, comme cet homme habitait l'autre façade de la maison, sur la rue Catherine, où était son jardin, Julien vivait là tranquille, ayant son escalier et sa porte, s'enfermant déjà, à vingt-cinq ans, dans les manies d'un petit bourgeois retiré.

Le jeune homme avait perdu son père et sa mère très jeune. Autrefois, les Michon étaient bourreliers aux Alluets, près de Mantes. A leur mort, un oncle avait envoyé l'enfant en pension. Puis, l'oncle lui-même était parti, et Julien, depuis cinq ans, remplissait à la poste de P... un petit emploi d'expéditionnaire. Il touchait quinze cents francs, sans espoir d'en gagner jamais davantage. D'ailleurs, il faisait des économies, il n'imaginait point une condition plus large ni plus heureuse que la sienne.

Grand, fort, osseux, Julien avait de grosses

mains qui le gênaient. Il se sentait laid, la tête carrée et comme laissée à l'état d'ébauche, sous le coup de pouce d'un sculpteur trop rude ; et cela le rendait timide, surtout quand il y avait des demoiselles. Une blanchisseuse lui ayant dit en riant qu'il n'était pas si vilain, il en avait gardé un grand trouble. Dehors, les bras ballants, le dos voûté, la tête basse, il faisait de de longues enjambées, pour rentrer plus vite dans son ombre. Sa gaucherie lui donnait un effarouchement continu, un besoin maladif de médiocrité et d'obscurité. Il semblait s'être résigné à vieillir de la sorte, sans une camaraderie, sans une amourette, avec ses goûts de moine cloîtré.

Et cette vie ne pesait point à ses larges épaules. Julien, au fond, était très heureux. Il avait une âme calme et transparente. Son existence quotidienne, avec les règles fixes qui la menaient, était faite de sérénité. Le matin, il se rendait à son bureau, recommençait paisiblement la besogne de la veille ; puis, il déjeunait d'un petit pain, et reprenait ses écritures ; puis, il dînait, il se couchait, il dormait. Le lendemain, le soleil ramenait la même journée, cela pendant des semaines, des mois. Ce lent défilé finissait par

prendre une musique pleine de douceur, le berçait du rêve de ces bœufs qui tirent la charrue et qui ruminent le soir, dans de la paille fraîche. Il buvait tout le charme de la monotonie. Son plaisir était parfois, après son dîner, de descendre la rue du Beau-Soleil et de s'asseoir sur le pont, pour attendre neuf heures. Il laissait pendre ses jambes au-dessus de l'eau, il regardait passer continuellement sous lui le Chanteclair, avec le bruit clair de ses flots d'argent. Des saules, le long des deux rives, penchaient leurs têtes pâles, enfonçaient leurs images. Au ciel, tombait la cendre fine du crépuscule. Et il restait, dans ce grand calme, charmé, songeant confusément que le Chanteclair devait être heureux comme lui, à rouler toujours sur les mêmes herbes, au milieu d'un si beau silence. Quand les mêmes étoiles brillaient, il rentrait se coucher, avec de la fraîcheur plein la poitrine.

D'ailleurs, Julien se donnait d'autres plaisirs. Les jours de congé, il partait à pied, tout seul, heureux d'aller très loin et de revenir rompu de fatigue. Il s'était fait aussi le camarade d'un muet, un ouvrier graveur, au bras duquel il se promenait sur le Mail, pendant des après-midi entières,

sans même échanger un signe. D'autres fois, au fond du Café des Voyageurs, il entamait avec le muet d'interminables parties de dames, pleines d'immobilité et de réflexion. Il avait eu un chien écrasé par une voiture, et il lui gardait un si religieux souvenir, qu'il ne voulait plus de bête chez lui. A la poste, on le plaisantait sur une gamine de dix ans, une fille en haillons qui vendait, pieds nus, des boîtes d'allumettes, et qu'il régalait de gros sous, sans vouloir emporter sa marchandise ; mais il se fâchait, il se cachait pour glisser les sous à la petite. Jamais on ne le rencontrait en compagnie d'une jupe, le soir, aux remparts. Les ouvrières de P..., des gaillardes très dégourdies, avaient fini elles-mêmes par le laisser tranquille, en le voyant, suffoqué devant elles, prendre leurs rires d'encouragement pour des moqueries. Dans la ville, les uns le disaient stupide, d'autres prétendaient qu'il fallait se défier de ces garçons-là, qui sont si doux et qui vivent solitaires.

Le paradis de Julien, l'endroit où il respirait à l'aise, c'était sa chambre. Là seulement il se croyait à l'abri du monde. Alors, il se redressait, il riait tout seul : et, quand il s'apercevait dans

la glace, il demeurait surpris de se voir très jeune. La chambre était vaste ; il y avait installé un grand canapé, une table ronde, avec deux chaises et un fauteuil. Mais il lui restait encore de la place pour marcher : le lit se perdait au fond d'une immense alcôve ; une petite commode de noyer, entre les deux fenêtres, semblait un jouet d'enfant. Il se promenait, s'allongeait, ne s'ennuyait point de lui-même. Jamais il n'écrivait en dehors de son bureau, et la lecture le fatiguait. Comme la vieille dame qui tenait la pension où il mangeait, s'obstinait à vouloir faire son éducation en lui prêtant des romans, il les rapportait, sans pouvoir répéter ce qu'il y avait dedans, tant ces histoires compliquées manquaient pour lui de sens commun. Il dessinait un peu, toujours la même tête, une femme de profil, l'air sévère, avec de larges bandeaux et une torsade de perles dans le chignon. Sa seule passion était la musique. Pendant des soirées entières, il jouait de la flûte, et c'était là, par-dessus tout, sa grande récréation,

Julien avait appris la flûte tout seul. Longtemps une vieille flûte de bois jaune, chez un marchand de bric-à-brac de la place du Marché,

était restée une de ses plus âpres convoitises. Il avait l'argent, mais il n'osait entrer l'acheter, de peur d'être ridicule. Enfin, un soir, il s'était enhardi jusqu'à emporter la flûte, cachée sous son paletot, serrée contre sa poitrine. Puis, portes et fenêtres closes, très doucement pour qu'on ne l'entendît pas, il avait épelé pendant deux années une vieille méthode, trouvée chez un petit libraire. Depuis six mois seulement, il se risquait à jouer, les croisées ouvertes. Il ne savait que des airs anciens, lents et simples, des romances du siècle dernier, qui prenaient une tendresse infinie, lorsqu'il les bégayait avec la maladresse d'un élève plein d'émotion. Dans les soirées tièdes, quand le quartier dormait, et que ce chant léger sortait de la grande pièce éclairée d'une bougie, on aurait dit une voix d'amour, tremblante et basse, qui confiait à la solitude et à la nuit ce qu'elle n'aurait jamais dit au plein jour.

Souvent même, comme il savait les airs de mémoire, Julien soufflait sa lumière, par économie. Du reste, il aimait l'obscurité. Alors, assis devant une fenêtre, en face du ciel, il jouait dans le noir. Des passants levaient la tête, cherchaient d'où venait cette musique si frêle et si

jolie, pareille aux roulades lointaines d'un rossignol. La vieille flûte de bois jaune était un peu fêlée, ce qui lui donnait un son voilé, le filet de voix adorable d'une marquise d'autrefois, chantant encore très purement les menuets de sa jeunesse. Une à une, les notes s'envolaient avec leur petit bruit d'ailes. Il semblait que le chant vînt de la nuit elle-même, tant il se mêlait aux souffles discrets de l'ombre.

Julien avait grand'peur qu'on se plaignît dans le quartier. Mais on a le sommeil dur, en province. D'ailleurs, la place des Quatre-Femmes n'était habitée que par un notaire, maître Savournin, et un ancien gendarme retraité, le capitaine Pidoux, tous deux voisins commodes, couchés et endormis à neuf heures. Julien redoutait davantage les habitants d'un noble logis, l'hôtel de Marsanne, qui dressait de l'autre côté de la place, juste devant ses fenêtres, une façade grise et triste, d'une sévérité de cloître. Un perron de cinq marches, envahi par les herbes, montait à une porte ronde, que des têtes de clous énormes défendaient. L'unique étage alignait dix croisées, dont les persiennes s'ouvraient et se fermaient aux mêmes heures, sans rien laisser voir

des pièces, derrière les épais rideaux toujours tirés. A gauche, les grands marronniers du jardin formaient un massif de verdure, qui élargissait la boule de ses feuilles jusqu'aux remparts. Et cet hôtel imposant, avec son parc, ses murailles graves, son air de royal ennui, faisait songer à Julien que, si les Marsanne n'aimaient pas la flûte, ils n'auraient certainement qu'un mot à dire, pour l'empêcher d'en jouer.

Le jeune homme éprouvait du reste un respect religieux, quand il s'accoudait à la fenêtre, tant le développement du jardin et des constructions lui semblait vaste. Dans le pays, l'hôtel était célèbre, et l'on racontait que des étrangers venaient de loin le visiter. Des légendes couraient également sur la richesse des Marsanne. Longtemps, il avait guetté le vieux logis, pour pénétrer les mystères de cette fortune toute-puissante. Mais, pendant les heures qu'il s'oubliait là, il ne voyait toujours que la façade grise et le massif noir des marronniers. Jamais une âme ne montait les marches descellées du perron, jamais la porte verdie de mousse ne s'ouvrait. Les Marsanne avaient condamné cette porte, on entrait par une grille, rue Sainte-Anne; en outre, au bout

d'une ruelle, près des remparts, il y avait une petite porte donnant sur le jardin, que Julien ne pouvait apercevoir. Pour lui, l'hôtel restait mort, pareil à un de ces palais des contes de fée, peuplé d'habitants invisibles. Chaque matin et chaque soir, il distinguait seulement les bras du domestique qui poussaient les persiennes. Puis, la maison reprenait son grand air mélancolique de tombe abandonnée dans le recueillement d'un cimetière. Les marronniers étaient si touffus, qu'ils cachaient sous leurs branches les allées du jardin. Et cette existence hermétiquement close, hautaine et muette, redoublait l'émotion du jeune homme. La richesse, c'était donc cette paix morne, où il retrouvait le frisson religieux qui tombe de la voûte des églises?

Que de fois, avant de se coucher, il avait soufflé sa bougie et était resté une heure à sa fenêtre, pour surprendre ainsi les secrets de l'hôtel de Marsanne! La nuit, l'hôtel barrait le ciel d'une tache sombre, les marronniers étalaient une mare d'encre. On devait soigneusement tirer les rideaux à l'intérieur, pas une lueur ne glissait entre les lames des persiennes. Même la maison n'avait point cette respiration des maisons habi-

tées, où l'on sent les haleines des gens endormis. Elle s'anéantissait dans le noir. C'était alors que Julien s'enhardissait et prenait sa flûte. Il pouvait jouer impunément ; l'hôtel vide lui envoyait l'écho des petites notes perlées ; certaines phrases ralenties se perdaient dans les ténèbres du jardin, où l'on n'entendait pas seulement un battement d'ailes. La vieille flûte de bois jaune semblait jouer ses airs anciens devant le château de la Belle-au-Bois-dormant.

Un dimanche, sur la place de l'église, un des employés de la poste montra brusquement à Julien un grand vieillard et une vieille dame, en les lui nommant. C'étaient le marquis et la marquise de Marsanne. Ils sortaient si rarement, qu'il ne les avait jamais vus. Une grosse émotion le saisit, tant il les trouva maigres et solennels, comptant leurs pas, salués jusqu'à terre et répondant seulement d'un léger signe de tête. Alors, son camarade lui apprit coup sur coup qu'ils avaient une fille encore au couvent, Mlle Thérèse de Marsanne, puis que le petit Colombel, le clerc de maître Savournin, était le frère de lait de cette dernière. En effet, comme les deux vieilles gens allaient prendre la rue Sainte-Anne, le petit Colombel

qui passait s'approcha, et le marquis lui tendit la main, honneur qu'il n'avait fait à personne. Julien souffrit de cette poignée de main ; car ce Colombel, un garçon de vingt ans, aux yeux vifs, à la bouche méchante, avait longtemps été son ennemi. Il le plaisantait de sa timidité, ameutait contre lui les blanchisseuses de la rue Beau-Soleil ; si bien qu'un jour, aux remparts, il y avait eu entre eux un duel à coups de poing, dont le clerc de notaire était sorti avec les deux yeux pochés. Et Julien, le soir, joua de la flûte plus bas encore, quand il connut tous ces détails.

D'ailleurs, le trouble que lui causait l'hôtel de Marsanne, ne dérangeait pas ses habitudes, d'une régularité d'horloge. Il allait à son bureau, il déjeunait, dinait, faisait son tour de promenade au bord du Chanteclair. L'hôtel lui-même, avec sa grande paix, finissait par entrer dans la douceur de sa vie. Deux années se passèrent. Il était tellement habitué aux herbes du perron, à la façade grise, aux persiennes noires, que ces choses lui semblaient définitives, nécessaires au sommeil du quartier.

Depuis cinq ans, Julien habitait la place des

Quatre-Femmes, lorsque, un soir de juillet, un événement bouleversa son existence. La nuit était très chaude, tout allumée d'étoiles. Il jouait de la flûte sans lumière, mais d'une lèvre distraite, ralentissant le rythme en s'endormant sur certains sons, lorsque, tout d'un coup, en face de lui, une fenêtre de l'hôtel de Marsanne s'ouvrit et resta béante, vivement éclairée dans la façade sombre. Une jeune fille était venue s'accouder, et elle demeurait là, elle découpait sa mince silhouette, levait la tête comme pour prêter l'oreille. Julien, tremblant, avait cessé de jouer. Il ne pouvait distinguer le visage de la jeune fille, il ne voyait que le flot de ses cheveux, déjà dénoués sur son cou. Et une voix légère lui arriva au milieu du silence.

— Tu n'as pas entendu ? Françoise. On aurait dit une musique.

— Quelque rossignol, mademoiselle, répondit une grosse voix, à l'intérieur. Fermez, prenez garde aux bêtes de nuit.

Quand la façade fut redevenue noire, Julien ne put quitter son fauteuil, les yeux pleins de la trouée lumineuse qui s'était faite dans cette muraille, morte jusque-là. Et il gardait un trem-

blement, il se demandait s'il devait être heureux de cette apparition. Puis, une heure plus tard, il se remit à jouer tout bas. Il souriait à la pensée que la jeune fille croyait sans doute qu'il y avait un rossignol dans les marronniers.

II

Le lendemain, à la poste, la grosse nouvelle était que Mlle Thérèse de Marsanne venait de quitter le couvent. Julien ne raconta pas qu'il l'avait aperçue en cheveux, le cou nu. Il était très inquiet; il éprouvait un sentiment indéfinissable contre cette jeune fille, qui allait déranger ses habitudes. Certainement, cette fenêtre, dont il redouterait de voir s'ouvrir les persiennes à toute heure, le gênerait horriblement. Il ne serait plus chez lui, il aurait encore mieux aimé un homme qu'une femme, car les femmes se moquent davantage. Comment, désormais, oserait-il jouer de la flûte? il en jouait trop mal pour une demoiselle qui devait savoir la musique. Le soir donc, après de longues réflexions, il croyait détester Thérèse.

Julien rentra furtivement. Il n'alluma pas de bougie. De cette façon, elle ne le verrait point. Il voulait se coucher tout de suite, pour marquer

sa mauvaise humeur. Mais il ne put résister au besoin de savoir ce qui se passait en face. La fenêtre ne s'ouvrit pas. Vers dix heures seulement, une lueur pâle se montra entre les lames des persiennes ; puis, cette lueur s'éteignit, et il resta à regarder la fenêtre sombre. Tous les soirs, dès lors, il recommença malgré lui cet espionnage. Il guettait l'hôtel ; comme aux premiers temps, il s'appliquait à noter les petits souffles qui en ranimaient les vieilles pierres muettes. Rien ne semblait changé, la maison dormait toujours son sommeil profond ; il fallait des oreilles et des yeux exercés, pour surprendre la vie nouvelle. C'était, parfois, une lumière courant derrière les vitres, un coin de rideau écarté, une pièce immense entrevue. D'autres fois, un pas léger traversait le jardin, un bruit lointain de piano arrivait, accompagnant une voix ; ou bien les bruits demeuraient plus vagues encore, un frisson simplement passait, qui indiquait dans la vieille demeure le battement d'un sang jeune. Julien s'expliquait à lui-même sa curiosité, en se prétendant très ennuyé de tout ce tapage. Combien il regrettait le temps où l'hôtel vide lui rendait l'écho adouci de sa flûte !

Un de ses plus ardents désirs, bien qu'il ne se l'avouât pas, était de revoir Thérèse. Il se l'imaginait le visage rose, l'air moqueur, avec des yeux luisants. Mais, comme il ne se hasardait pas le jour à sa fenêtre, il ne l'entrevoyait que la nuit, toute grise d'ombre. Un matin, au moment où il refermait une de ses persiennes, pour se garantir du soleil, il aperçut Thérèse debout au milieu de sa chambre. Il resta cloué, n'osant risquer un mouvement. Elle semblait réfléchir, très grande, très pâle, la face belle et régulière. Et il eut presque peur d'elle, tant elle était différente de l'image gaie qu'il s'en était faite. Elle avait surtout une bouche un peu grande, d'un rouge vif, et des yeux profonds, noirs et sans éclat, qui lui donnaient un air de reine cruelle. Lentement, elle vint à la fenêtre ; mais elle ne parut pas le voir, comme s'il était trop loin, trop perdu. Et le s'en alla, et le mouvement rythmé de son cou avait une grâce si forte, qu'il se sentit à côté d'elle plus débile qu'un enfant, malgré ses larges épaules. Quand il la connut, il la redouta davantage.

Alors, commença pour le jeune homme une existence misérable. Cette belle demoiselle, si

grave et si noble, qui vivait près de lui, le désespérait. Elle ne le regardait jamais, elle ignorait son existence. Mais il n'en défaillait pas moins en pensant qu'elle pouvait le remarquer et le trouver ridicule. Sa timidité maladive lui faisait croire qu'elle épiait chacun de ses actes pour se moquer. Il rentrait l'échine basse, il évitait de remuer dans sa chambre. Puis, au bout d'un mois, il souffrit du dédain de la jeune fille. Pourquoi ne le regardait-elle jamais ? Elle venait à la fenêtre, promenait son regard noir sur le pavé désert, et le retirait sans le deviner, anxieux, de l'autre côté de la place. Et de même qu'il avait tremblé à l'idée d'être aperçu par elle, il frissonnait maintenant du besoin de la sentir les yeux sur lui. Elle occupait toutes les heures qu'il vivait.

Quand Thérèse se levait, le matin, il oubliait son bureau, lui si exact. Il avait toujours peur de ce visage blanc aux lèvres rouges, mais une peur délicieuse, dont il jouissait. Caché derrière un rideau il s'emplissait de la terreur qu'elle lui inspirait jusqu'à s'en rendre malade, les jambes cassées comme après une longue marche. Il faisait le rêve qu'elle le remarquait tout d'un coup, qu'elle lui souriait et qu'il n'avait plus peur.

Et il eut l'idée alors de la séduire, à l'aide de sa flûte. Par les soirées chaudes, il se remit à jouer. Il laissait les deux croisées ouvertes, il jouait dans l'obscurité ses airs les plus vieux, des airs de pastorale, naïfs comme des rondes de petite fille. C'étaient des notes longuement tenues et tremblées, qui s'en allaient sur des cadences simples les unes derrière les autres, pareilles à des dames amoureuses de l'ancien temps, étalant leurs jupes. Il choisissait les nuits sans lune ; la place était noire, on ne savait d'où venait ce chant si doux, rasant les maisons endormies, de l'aile molle d'un oiseau nocturne. Et, dès le premier soir, il eut l'émotion de voir Thérèse à son coucher s'approcher tout en blanc de la fenêtre, où elle s'accouda, surprise de retrouver cette musique, qu'elle avait entendue déjà, le jour de son arrivée.

— Ecoute donc, Françoise, dit-elle de sa voix grave, en se tournant vers l'intérieur de la pièce. Ce n'est pas un oiseau.

— Oh ! répondit une femme âgée, dont Julien n'apercevait que l'ombre, c'est bien sûr quelque comédien qui s'amuse, et très loin, dans le faubourg.

— Oui, très loin, répéta la jeune fille, après un

silence, rafraîchissant dans la nuit ses bras nus.

Dès lors, chaque soir, Julien joua plus fort. Ses lèvres enflaient le son, sa fièvre passait dans la vieille flûte de bois jaune. Et Thérèse, qui écoutait chaque soir, s'étonnait de cette musique vivante, dont les phrases, volant de toiture en toiture, attendaient la nuit pour faire un pas vers elle. Elle sentait bien que la sérénade marchait vers sa fenêtre, elle se haussait parfois, comme pour voir par-dessus les maisons. Puis, une nuit, le chant éclata si près, qu'elle en fut effleurée; elle le devina sur la place, dans une des vieilles demeures qui sommeillaient. Julien soufflait de toute sa passion, la flûte vibrait avec des sonneries de cristal. L'ombre lui donnait une telle audace, qu'il espérait l'amener à lui par la force de son chant. Et Thérèse, en effet, se penchait, comme attirée et conquise.

— Rentrez, dit la voix de la dame âgée. La nuit est orageuse, vous aurez des cauchemars.

Cette nuit-là, Julien ne put dormir. Il s'imaginait que Thérèse l'avait deviné, l'avait vu peut-être. Et il brûlait sur son lit, il se demandait s'il ne devait pas se montrer le lendemain. Certes, il serait ridicule, en se cachant davantage. Pour-

tant, il décida qu'il ne se montrerait pas, et il était devant sa fenêtre, à six heures, en train de remettre sa flûte dans l'étui, lorsque les persiennes de Thérèse s'ouvrirent brusquement.

La jeune fille, qui ne se levait jamais avant huit heures, parut en peignoir, s'accouda, les cheveux tordus sur la nuque. Julien resta stupide, la tête levée, la regardant en face, sans pouvoir se détourner ; tandis que ses mains gauches essayaient vainement de démonter la flûte. Thérèse aussi l'examinait, d'un regard fixe et souverain. Elle sembla un instant l'étudier dans ses gros os, dans son corps énorme et mal ébauché, dans toute sa laideur de géant timide. Et elle n'était plus l'enfant fiévreuse, qu'il avait vue la veille ; elle était hautaine et très blanche, avec ses yeux noirs et ses lèvres rouges. Quand elle l'eut jugé, de l'air tranquille dont elle se serait demandé si un chien sur le pavé lui plaisait ou ne lui plaisait pas, elle le condamna d'une légère moue ; puis, tournant le dos, sans se hâter, elle ferma la fenêtre.

Julien, les jambes molles, se laissa tomber dans son fauteuil. Et des paroles entrecoupées lui échappaient.

— Ah! mon Dieu! je lui déplais... Et moi qui l'aime, et moi qui vais en mourir!

Il se prit la tête entre les mains, il sanglota. Aussi pourquoi s'être montré. Quand on était mal bâti, on se cachait, on n'épouvantait pas les filles. Il s'injuriait, furieux de sa laideur. Est-ce qu'il n'aurait pas dû continuer à jouer de la flûte dans l'ombre, comme un oiseau de nuit, qui séduit les cœurs par son chant, et qui ne doit jamais paraître au soleil, s'il veut plaire? Il serait resté pour elle une musique douce, rien que l'air ancien d'un amour mystérieux. Elle l'aurait adoré sans le connaître, ainsi qu'un Prince-Charmant, venu de loin, et se mourant de tendresse sous sa fenêtre. Mais, lui, brutal et imbécile, avait rompu le charme. Voilà qu'elle le savait d'une épaisseur de bœuf au labour, et que jamais plus elle n'aimerait sa musique!

En effet, il eut beau reprendre ses airs les plus tendres, choisir les nuits tièdes, embaumées de l'odeur des verdures : Thérèse n'écoutait pas, n'entendait pas. Elle allait et venait dans sa chambre, s'accoudait à la fenêtre, comme s'il n'avait pas été en face, à dire son amour avec des petites notes humbles. Un jour même, elle s'écria:

— Mon Dieu, que c'est énervant, cette flûte qui joue faux !

Alors, désespéré, il jeta sa flûte au fond d'un tiroir et ne joua plus.

Il faut dire que le petit Colombel, lui aussi, se moquait de Julien. Un jour, en allant à son étude, il l'avait vu devant la fenêtre, étudiant un morceau, et chaque fois qu'il passait sur la place, il riait de son air mauvais. Julien savait que le clerc de notaire était reçu chez les Marsanne, ce qui lui crevait le cœur, non qu'il fût jaloux de cet avorton, mais parce qu'il aurait donné tout son sang pour être une heure à sa place. La mère du jeune homme, Françoise, depuis des années dans la maison, veillait maintenant sur Thérèse, dont elle était la nourrice. Autrefois, la demoiselle noble et le petit paysan avaient grandi ensemble, et il semblait naturel qu'ils eussent conservé quelque chose de leur camaraderie ancienne. Julien n'en souffrait pas moins, quand il rencontrait Colombel dans les rues, les lèvres pincées de son mince sourire. Sa répulsion devint plus grande, le jour où il s'aperçut que l'avorton n'était pas laid de visage, une tête ronde de chat, mais très fine, jolie et diabolique

avec des yeux verts et une légère barbe frisée à son menton douillet. Ah ! s'il l'avait encore tenu dans un coin des remparts, comme il lui aurait fait payer cher le bonheur de voir Thérèse chez elle !

Un an s'écoula. Julien fut très malheureux. Il ne vivait plus que pour Thérèse. Son cœur était dans cet hôtel glacial, en face duquel il se mourait de gaucherie et d'amour. Dès qu'il disposait d'une minute, il venait la passer là, les regards fixés sur le pan de muraille grise, dont il connaissait les moindres tâches de mousse. Il avait eu beau, pendant de longs mois, ouvrir les yeux et prêter les oreilles, il ignorait encore l'existence intérieure de cette maison solennelle, où il emprisonnait son être. Des bruits vagues, des lueurs perdues l'égaraient. Etaient-ce des fêtes, étaient-ce des deuils? il ne savait, la vie était sur l'autre façade. Il rêvait ce qu'il voulait, selon ses tristesses ou ses joies : des jeux bruyants de Thérèse et de Colombel, des promenades lentes de la jeune fille sous les marronniers, des bals qui la balançaient aux bras des danseurs, des chagrins brusques qui l'asseyaient pleurante dans des pièces sombres. Ou bien il n'entendait peut-être que des petits pas du marquis et de la

marquise trottant comme des souris sur les vieux parquets. Et, dans son ignorance, il voyait toujours la seule fenêtre de Thérèse trouer ce mur mystérieux. La jeune fille, journellement, se montrait plus muette que les pierres, sans que jamais son apparition amenât un espoir. Elle le consternait, tant elle restait inconnue et loin de lui.

Les grands bonheurs de Julien étaient les heures où la fenêtre demeurait ouverte. Alors, il pouvait apercevoir des coins de la chambre, pendant l'absence de la jeune fille. Il mit six mois à savoir que le lit était à gauche, un lit dans une alcôve, avec des rideaux de soie rose. Puis, au bout de six autres mois, il comprit qu'il y avait en face du lit, une commode Louis XV, surmontée d'une glace, dans un cadre de porcelaine. En face, il voyait la cheminée de marbre blanc. Cette chambre était le paradis rêvé.

Son amour n'allait pas sans de grandes luttes. Il se tenait caché pendant des semaines, honteux de sa laideur. Puis, des rages le prenaient. Il avait le besoin d'étaler ses gros membres, de lui imposer la vue de son visage bossué, brûlé de fièvre. Alors, il restait des semaines à la fenêtre,

il la fatiguait de son regard. Même, à deux reprises, il lui envoya des baisers ardents, avec cette brutalité des gens timides, quand l'audace les affole.

Thérèse ne se fâchait même pas. Lorsqu'il était caché, il la voyait aller et venir de son air royal, et lorsqu'il s'imposait, elle gardait cet air, plus haut et plus froid encore. Jamais il ne la surprenait dans une heure d'abandon. Si elle le rencontrait sous son regard, elle n'avait aucune hâte à détourner la tête. Quand il entendait dire à la poste que Mlle de Marsanne était très pieuse et très bonne, parfois il protestait violemment en lui-même. Non, non ! elle était sans religion, elle aimait le sang, car elle avait du sang aux lèvres, et la pâleur de son visage venait de son mépris du monde. Puis, il pleurait de l'avoir insultée, il lui demandait pardon, comme à une sainte enveloppée dans la pureté de ses ailes.

Pendant cette première année, les jours suivirent les jours, sans amener un changement. Lorsque l'été revint, il éprouva une singulière sensation : Thérèse lui sembla marcher dans un autre air. C'étaient toujours les mêmes petits événements, les persiennes poussées le matin et

refermées le soir, les apparitions régulières aux heures accoutumées; mais un souffle nouveau sortait de la chambre. Thérèse était plus pâle, plus grande. Un jour de fièvre, il se hasarda une troisième fois à lui adresser un baiser du bout de ses doigts fiévreux. Elle le regarda fixement, avec sa gravité troublante, sans quitter la fenêtre. Ce fut lui qui se retira, la face empourprée.

Un seul fait nouveau, vers la fin de l'été, se produisit et le secoua profondément, bien que ce fait fût des plus simples. Presque tous les jours, au crépuscule, la croisée de Thérèse, laissée entr'ouverte, se fermait violemment, avec un craquement de toute la boiserie et de l'espagnolette, Ce bruit faisait tressaillir Julien d'un sursaut douloureux; et il demeurait torturé d'angoisse, le cœur meurtri, sans qu'il sût pourquoi. Après cet ébranlement brutal, la maison retombait dans une telle mort, qu'il avait peur de ce silence. Longtemps, il ne put distinguer quel bras fermait ainsi la fenêtre ; mais, un soir, il aperçut les mains pâles de Thérèse ; c'était elle qui tournait l'espagnolette d'un élan si furieux. Et, lorsque, une heure plus tard, elle rouvrait la fenêtre, mais sans hâte, pleine d'une lenteur

digne, elle paraissait lasse, s'accoudait un instant ; puis, elle marchait au milieu de la pureté de sa chambre, occupée à des futilités de jeune fille. Julien restait la tête vide, avec le continuel grincement de l'espagnolette dans les oreilles.

Un soir d'automne, par un temps gris et doux, l'espagnolette eut un grincement terrible. Julien tressaillit, et des larmes involontaires lui coulèrent des yeux, en face de l'hôtel lugubre que le crépuscule noyait d'ombre. Il avait plu le matin, les marronniers à moitié dépouillés exhalaient une odeur de mort.

Cependant, Julien attendait que la fenêtre se rouvrît. Elle se rouvrit tout d'un coup, aussi rudement qu'elle s'était fermée. Thérèse parut. Elle était toute blanche, avec des yeux très grands, les cheveux tombés dans son cou. Elle se planta devant la fenêtre, elle mit les dix doigts sur sa bouche rouge et envoya un baiser à Julien.

Eperdu, il appuya les poings contre sa poitrine, comme pour demander si ce baiser était pour lui.

Alors, Thérèse crut qu'il reculait. Elle se pencha davantage, elle remit les dix doigts sur sa bouche rouge, et lui envoya un second baiser.

Puis, elle en envoya un troisième. C'étaient comme les trois baisers du jeune homme qu'elle rendait. Il restait béant, Le crépuscule était clair, il la voyait nettement dans le cadre d'ombre de la fenêtre.

Lorsqu'elle pensa l'avoir conquis, elle jeta un coup d'œil sur la petite place. Et, d'une voix étouffée :

— Venez, dit-elle simplement.

Il vint. Il descendit, s'approcha de l'hôtel. Comme il levait la tête, la porte du perron s'entrebâilla, cette porte verrouillée depuis un demi-siècle peut-être, dont la mousse avait collé les vantaux. Mais il marchait dans la stupeur, il ne s'étonnait plus. Dès qu'il fût entré, la porte se referma, et il suivit une petite main glacée qui l'emmenait. Il monta un étage, longea un corridor, traversa une première pièce, se trouva enfin dans une chambre qu'il reconnut. C'était le paradis rêvé, la chambre aux rideaux de soie rose. Le jour s'y mourait avec une douceur lente. Il fut tenté de se mettre à genoux. Cependant, Thérèse se tenait devant lui toute droite, les mains serrées fortement, si résolue, qu'elle restait victorieuse du frisson dont elle était secouée.

— Vous m'aimez ? demanda-t-elle d'une voix basse.

— Oh ! oui, oh ! oui, balbutia-t-il.

Mais elle eut un geste, pour lui défendre les paroles inutiles. Elle reprit, d'un air hautain qui semblait rendre ses paroles naturelles et chastes, dans sa bouche de jeune fille :

— Si je me donnais, vous feriez tout, n'est-ce pas ?

Il ne put répondre, il joignit les mains. Pour un baiser d'elle, il se vendrait.

— Eh bien ! j'ai un service à vous demander.

Comme il restait imbécile, elle eut une brusque violence, en sentant que ses forces étaient à bout, et qu'elle n'allait plus oser. Elle s'écria :

— Voyons, il faut jurer d'abord... Moi je jure de tenir le marché... Jurez, jurez donc !

— Oh ! je le jure ! oh ! tout ce que vous voudrez ! dit-il, dans un élan d'abandon absolu.

L'odeur pure de la chambre le grisait. Les rideaux de la chambre étaient tirés, et la seule pensée du lit vierge, dans l'ombre adoucie de la soie rose, l'emplissait d'une extase religieuse. Alors, de ses mains devenues brutales, elle écarta les rideaux, montra l'alcôve, où le crépus-

cule laissait tomber une lueur louche. Le lit était en désordre, les draps pendaient, un oreiller, tombé par terre, paraissait crevé d'un coup de dent. Et, au milieu des dentelles froissées, gisait le corps d'un homme, les pieds nus, vautré en travers.

— Voilà, expliqua-t-elle d'une voix qui s'étranglait, cet homme était mon amant... Je l'ai poussé, il est tombé, je ne sais plus. Enfin, il est mort... Et il faut que vous l'emportiez. Vous comprenez bien ?... C'est tout, oui, c'est tout. Voilà!

III

Toute petite, Thérèse de Marsanne prit Colombel pour souffre-douleur. Il était son aîné de six mois à peine, et Françoise, sa mère, avait achevé de l'élever au biberon, pour la nourrir. Plus tard, grandi dans la maison, il y occupa une position vague, entre domestique et camarade de jeux de la jeune fille.

Thérèse était une enfant terrible. Non qu'elle se montrât garçonnière et bruyante. Elle gardait, au contraire, une singulère gravité, qui la faisait considérer comme une demoiselle bien élevée, par les visiteurs auxquels elle adressait de belles révérences. Mais elle avait des inventions étranges : elle éclatait brusquement en cris inarticulés, en trépignements fous, lorsqu'elle était seule ; ou bien elle se couchait sur le dos, au milieu d'une allée du jardin, puis restait là, allongée, refusant obstinément de se lever, malgré les corrections qu'on se décidait à lui administrer parfois.

Jamais on ne savait ce qu'elle pensait. Déjà, dans ses grands yeux d'enfant, elle éteignait toute flamme ; et, au lieu de ces clairs miroirs où l'on aperçoit si nettement l'âme des fillettes, elle avait deux trous sombres, d'une épaisseur d'encre, dans lesquels il était impossible de lire.

A six ans, elle commença à torturer Colombel. Il était petit et chétif. Alors, elle l'emmenait au fond du jardin, sous les marronniers, à un endroit assombri par les feuilles, et elle lui sautait sur le dos, elle se faisait porter. C'étaient des chevauchées d'une heure autour d'un large rond-point. Elle le serrait au cou, lui enfonçait des coups de talons dans les flancs, sans le laisser reprendre haleine. Il était le cheval, elle était la dame. Lorsque, étourdi, il semblait près de tomber, elle lui mordait une oreille au sang, se cramponnait d'une étreinte si furieuse, qu'elle lui entrait ses petits ongles dans la chair. Et le galop reprenait, cette reine cruelle de six ans passait entre les arbres, les cheveux au vent, emportée par le gamin qui lui servait de bête.

Plus tard, en présence de ses parents, elle le pinçait et lui défendait de crier, sous la continuelle menace de le faire jeter à la rue, s'il par-

lait de leurs amusements. Ils avaient, de la sorte, une existence secrète, une façon d'être ensemble qui changeait devant le monde. Quand ils étaient seuls, elle le traitait en joujou, avec des envies de le casser, curieuse de savoir ce qu'il y avait dedans. N'était-elle pas marquise, ne voyait-elle pas les gens à ses pieds ? Puisqu'on lui laissait un petit homme pour jouer, elle pouvait bien en disposer à sa fantaisie. Et comme elle s'ennuyait de régner sur Colombel, loin de tous les yeux, elle s'offrait ensuite le plaisir le plus vif de lui allonger un coup de pied ou de lui enfoncer une épingle dans le bras, au milieu d'une nombreuse compagnie, en le magnétisant de ses yeux sombres pour qu'il n'eût même pas un tressaillement.

Colombel supporta cette existence de martyr, avec des révoltes muettes qui le laissaient tremblant, les yeux à terre, afin d'échapper à la tentation d'étrangler sa jeune maîtresse. Mais il était lui-même de tempérament sournois. Cela ne lui déplaisait pas d'être battu. Il y goûtait une récréation âpre, s'arrangeait parfois pour se faire piquer, attendait la piqûre avec un frisson furieux et satisfait de sentir le coup d'épingle ; et il se perdait alors dans les délices

de la rancune. D'ailleurs, il se vengeait déjà, se laissait tomber sur les pierres en entraînant Thérèse, sans craindre de casser un membre, enchanté quand elle attrappait une bosse. S'il ne criait pas, lorsqu'elle le piquait devant le monde, c'était pour que personne ne se mît entre eux. Il y avait simplement là une affaire qui les regardait, une querelle dont il entendait sortir vainqueur, plus tard.

Cependant, le marquis s'inquiéta des allures violentes de sa fille. Elle ressemblait, disait-on, à un de ses oncles qui avait mené une vie terrible d'aventures et qui était mort assassiné dans un mauvais lieu, au fond d'un faubourg. Les Marsanne avaient ainsi, dans leur histoire, tout un filon tragique ; des membres naissaient avec un mal étrange, de loin en loin, au milieu de la descendance d'une dignité hautaine ; et ce mal était comme un coup de folie, une perversion des sentiments, une écume mauvaise qui semblait pour un temps épurer la famille. Le marquis, par prudence, crut donc devoir soumettre Thérèse à une éducation énergique, et il la plaça dans un couvent, où il espérait que la règle assouplirait sa nature. Elle y resta jusqu'à dix-huit ans.

Quand Thérèse revint, elle était très sage et très grande. Ses parents furent heureux de constater chez elle une piété profonde. A l'église, elle demeurait abîmée, son front entre les mains. Dans la maison, elle mettait un parfum d'innocence et de paix. On lui reprochait un seul défaut : elle était gourmande, elle mangeait, du matin au soir, des bonbons, qu'elle suçait, les yeux demi-clos, avec un petit frisson de ses lèvres rouges. Personne n'aurait reconnu l'enfant muette et entêtée, qui revenait du jardin, en lambeaux, sans vouloir dire à quel jeu elle s'était déchirée ainsi. Le marquis et la marquise, cloîtrés depuis quinze ans au fond du grand hôtel vide, crurent devoir rouvrir leur salon. Ils donnèrent quelques dîners à la noblesse du pays. Ils firent même danser. Leur dessein était de marier Thérèse. Et malgré sa froideur, elle se montrait complaisante, s'habillait et valsait, mais avec un visage si blanc, qu'elle inquiétait les jeunes hommes qui se risquaient à l'aimer.

Jamais Thérèse n'avait reparlé du petit Colombel. Le marquis s'était occupé de lui et venait de le placer chez Me Savournin, après lui avoir fait donner quelque instruction. Un jour, Fran-

çoise ayant amené son fils, le poussa devant elle, en rappelant à la jeune fille son camarade d'autrefois. Colombel était souriant, très propre, sans le moindre embarras. Thérèse le regarda tranquillement, dit qu'elle se souvenait en effet, puis tourna le dos. Mais huit jours plus tard, Colombel revint, et bientôt il avait repris ses habitudes anciennes. Il entrait chaque soir à l'hôtel, au sortir de son étude, apportait des morceaux de musique, des livres, des albums. On le traitait sans conséquence, on le chargeait des commissions, comme un domestique ou un parent pauvre. Il était une dépendance de la famille. Aussi, le laissait-on seul auprès de la jeune fille sans songer à mal. Comme jadis, ils s'enfermaient ensemble dans les grandes pièces, ils restaient des heures sous les ombrages du jardin. A la vérité, ils n'y jouaient plus les mêmes jeux. Thérèse se promenait lentement, avec le petit bruit de sa robe dans les herbes. Colombel, habillé comme les jeunes gens riches de la ville, l'accompagnait en battant la terre d'une canne souple qu'il portait toujours.

Pourtant, elle redevenait reine et il redevenait esclave. Certes, elle ne le mordait plus, mais elle

avait une façon de marcher près de lui, qui, peu à peu, le rapetissait encore, le changeait en un valet de cour, soutenant le manteau d'une souveraine. Elle le torturait par ses humeurs fantasques, s'abandonnait en paroles affectueuses, puis se montrait dure, simplement pour se récréer. Lui, quand elle tournait la tête, coulait sur elle un regard luisant, aigu comme une épée, et toute sa personne de garçon vicieux s'allongeait et guettait, rêvant une traîtrise.

Un soir d'été, sous les ombrages lourds des marronniers, ils se promenaient depuis longtemps, lorsque Thérèse, un instant silencieuse, lui demanda d'un air grave :

— Dites donc, Colombel, je suis lasse. Si vous me portiez, vous vous souvenez, comme autrefois?

Il eut un léger rire. Puis, très sérieux, il répondit ;

— Je veux bien, Thérèse.

Mais elle se remit à marcher, en disant simplement :

— C'est bon, c'était pour savoir.

Ils continuèrent leur promenade. La nuit tombait, l'ombre était noire sous les arbres. Ils causaient d'une dame de la ville qui venait d'épouser

un officier. Comme ils s'engageaient dans une allée plus étroite, le jeune homme voulut s'effacer pour qu'elle passât devant lui; mais elle le heurta violemment, le força de marcher le premier. Maintenant, tous deux se taisaient.

Et, brusquement, Thérèse sauta sur l'échine de Colombel, avec son ancienne élasticité de gamine féroce.

— Allons, va! dit-elle, la voix changée, étranglée par sa passion d'autrefois.

Elle lui avait arraché sa canne, elle lui en battait les cuisses. Cramponnée aux épaules, le serrant à l'étouffer entre ses jambes nerveuses d'écuyère, elle le poussait follement dans l'ombre noire des verdures. Longtemps, elle le cravacha, activa sa course, Le galop précipité de Colombel s'étouffait sur l'herbe. Il n'avait pas prononcé une parole, il soufflait fortement, se raidissait sur ses jambes de petit homme, avec cette grande fille dont le poids tiède lui écrasait le cou.

Mais, quand elle lui cria : Assez ! il ne s'arrêta pas. Il galopa plus vite, comme emporté par son élan. Les mains nouées en arrière, il la tenait aux jarrets, si fortement, qu'elle ne pouvait sauter. C'était le cheval maintenant qui s'enra-

geait et qui enlevait la maîtresse. Tout d'un coup, malgré les cinglements de canne et les égratignures, il fila vers un hangar dans lequel le jardinier serrait ses outils. Là, il la jeta par terre, et il la viola sur de la paille. Enfin, son tour était venu d'être le maître.

Thérèse pâlit davantage, eut les lèvres plus rouges et les yeux plus noirs. Elle continua sa vie de dévotion. A quelques jours de distance, la scène recommença : elle sauta sur le dos de Colombel, voulut le dompter, et finit encore par être jetée dans la paille du hangar. Devant le monde, elle restait douce pour lui, gardait une condescendance de grande sœur. Lui, était aussi d'une tranquillité souriante. Ils demeuraient, comme à six ans, des bêtes mauvaises, lâchées et s'amusant en secret à se mordre. Aujourd'hui seulement, le mâle avait la victoire, aux heures troubles du désir.

Leurs amours furent terribles. Thérèse reçut Colombel dans sa chambre. Elle lui avait remis une clef de la petite porte du jardin, qui ouvrait sur la ruelle des remparts. La nuit, il était obligé de traverser une première pièce, dans laquelle couchait justement sa mère. Mais les amants

montraient une audace si tranquille, que jamais on ne les surprit. Ils osèrent se donner des rendez-vous en plein jour. Colombel venait avant le dîner, attendu par Thérèse, qui fermait la fenêtre, afin d'échapper aux regards des voisins. A toute heure ils avaient besoin de se voir, non pour se dire les tendresses des amants de vingt ans, mais pour reprendre le combat de leur orgueil. Souvent, une querelle les secouait, s'injuriant l'un l'autre à voix basse, d'autant plus tremblants de colère, qu'ils ne pouvaient céder à l'envie de crier et de se battre.

Justement, un soir, avant le dîner, Colombel était venu. Puis, comme il marchait par la chambre, nu-pieds encore et en manches de chemise, il avait eu l'idée de saisir Thérèse, de la soulever ainsi que font les hercules de foire au début d'une lutte. Thérèse voulut se dégager, en disant :

— Laisse, tu sais que je suis plus forte que toi, je te ferais du mal.

Colombel eut un petit rire.

— Eh bien ! fais-moi du mal, murmura-t-il.

Il la secouait toujours, pour l'abattre. Alors, elle ferma les bras. Ils jouaient souvent à ce jeu,

par un besoin de bataille. Le plus souvent, c'était Colombel qui tombait à la renverse sur le tapis, suffoqué, les membres mous et abandonnés. Il était trop petit, elle le ramassait, l'étouffait contre elle, d'un geste de géante.

Mais, ce jour-là, Thérèse glissa sur les genoux, et Colombel, d'un élan brusque, la renversa. Lui, debout, triomphait.

— Tu vois bien que tu n'es pas la plus forte, dit-il avec un rire insultant.

Elle était devenue livide. Elle se releva lentement, et muette, le reprit, agitée d'un tel tremblement de colère, que lui-même eut un frisson. Oh ! l'étouffer, en finir avec lui, l'avoir là inerte, à jamais vaincu ! Pendant une minute, ils luttèrent sans une parole, l'haleine courte, les membres craquant sous leur étreinte. Et ce n'était plus un jeu. Un souffle froid d'homicide battait sur leurs têtes. Il se mit à râler. Elle, craignant qu'on ne les entendît, le poussa dans un dernier et terrible effort. La tempe heurta l'angle de la commode, il s'allongea lourdement par terre.

Thérèse, un instant, respira. Elle ramenait ses cheveux devant la glace, elle défripait sa jupe, en affectant de ne pas s'occuper du vaincu. Il

pouvait bien se ramasser tout seul. Puis, elle le remua du pied. Et, comme il ne bougeait toujours pas, elle finit par se pencher, avec un petit froid dans les poils follets de sa nuque. Alors, elle vit le visage de Colombel d'une pâleur de cire, les yeux vitreux, la bouche tordue. A la tempe droite, il y avait un trou; la tempe s'était défoncée contre l'angle de la commode. Colombel était mort.

Elle se releva glacée. Elle parla tout haut, dans le silence.

— Mort ! le voilà mort, à présent !

Et, tout d'un coup, le sentiment de la réalité l'emplit d'une angoisse affreuse. Sans doute, une seconde, elle avait voulu le tuer. Mais c'était bête, cette pensée de colère. On veut toujours tuer les gens, quand on se bat ; seulement, on ne les tue jamais, parce que les gens morts sont trop gênants. Non, non, elle n'était pas coupable, elle n'avait pas voulu cela. Dans sa chambre, songez donc !

Elle continuait de parler à voix haute, lâchant des mots entrecoupés.

— Eh bien ! c'est fini... Il est mort, il ne s'en ira pas tout seul.

A la stupeur froide du premier moment, succédait en elle une fièvre qui lui montait des entrailles à la gorge, comme une onde de feu. Elle avait un homme mort dans sa chambre. Jamais elle ne pourrait expliquer comment il était là, les pieds nus, en manches de chemise, avec un trou à la tempe. Elle était perdue.

Thérèse se baissa, regarda la plaie. Mais une terreur l'immobilisa au-dessus du cadavre. Elle entendait Françoise, la mère de Colombel, passer dans le corridor. D'autres bruits s'élevaient, des pas, des voix, les préparatifs d'une soirée qui devait avoir lieu le jour même. On pouvait l'appeler, la venir chercher d'une minute à l'autre. Et ce mort qui était là, cet amant qu'elle avait tué et qui lui retombait sur les épaules, avec le poids écrasant de leur faute !

Alors, étourdie par la clameur qui grandissait sous son crâne, elle se leva et se mit à tourner dans la chambre. Elle cherchait un trou où jeter ce corps qui maintenant lui barrait l'avenir, regardait sous les meubles, dans les coins, toute secouée du tremblement enragé de son impuissance. Non, il n'y avait pas de trou, l'alcôve n'était pas assez profonde, les armoires étaient trop

étroites, la chambre entière lui refusait une aide. Et c'était là, pourtant, qu'ils avaient caché leurs baisers! Il entrait avec son petit bruit de chat vicieux et partait de même. Jamais elle n'aurait cru qu'il pût devenir si lourd.

Thérèse piétinait encore, battait toujours la chambre avec la folie dansante d'une bête traquée, lorsqu'elle crut avoir une inspiration. Si elle jetait Colombel par la fenêtre? Mais on le trouverait, on devinerait bien d'où il était tombé. Cependant, elle avait soulevé le rideau pour regarder la rue ; et, tout d'un coup, elle aperçut le jeune homme d'en face, l'imbécile qui jouait de la flûte, accoudé à sa fenêtre, avec son air de chien soumis. Elle connaissait bien sa figure blême, sans cesse tournée vers elle, et dont elle était fatiguée, tant elle y lisait de tendresse lâche. La vue de Julien, si humble et si aimant, l'arrêta net. Un sourire éclaira son visage pâle. Le salut était là. L'imbécile d'en face l'aimait d'une tendresse de dogue enchaîné, qui lui obéirait jusqu'au crime. D'ailleurs, elle le récompenserait de tout son cœur, de toute sa chair. Elle ne l'avait pas aimé, parce qu'il était trop doux ; mais elle l'aimerait, elle l'achèterait à jamais par le

don loyal de son corps, s'il touchait au sang pour elle. Ses lèvres rouges eurent un petit battement, comme à la saveur d'un amour épouvanté dont l'inconnu l'attirait.

Alors, vivement, ainsi qu'elle aurait pris un paquet de linge, elle souleva le corps de Colombel, qu'elle porta sur le lit. Puis, ouvrant la fenêtre, elle envoya des baisers à Julien.

IV

Julien marchait dans un cauchemar. Quand il reconnut Colombel sur le lit, il ne s'étonna pas, il trouva cela naturel et simple. Oui, Colombel seul pouvait être au fond de cette alcôve, la tempe défoncée, les membres écartés, en une pose de luxure affreuse.

Cependant, Thérèse lui parlait longuement. Il n'entendait pas d'abord, les paroles coulaient dans sa stupeur, avec un bruit confus. Puis il comprit qu'elle lui donnait des ordres, et il écouta. Maintenant, il fallait qu'il ne sortît plus de la chambre, il resterait jusqu'à minuit, à attendre que l'hôtel fût noir et vide. Cette soirée que donnait le marquis, les empêcherait d'agir plus tôt; mais elle offrait en somme des circonstances favorables; elle occupait trop tout le monde pour qu'on songeât à monter chez la jeune fille. L'heure venue, Julien prendrait le cadavre sur son dos, le descendrait et l'irait je-

ter dans le Chanteclair, au bas de la rue Beau-Soleil. Rien n'était plus facile, à voir la tranquillité avec laquelle Thérèse expliquait tout ce plan.

Elle s'arrêta, puis posant les mains sur les épaules du jeune homme, elle demanda :

— Vous avez compris, c'est convenu ?

Il eut un tressaillement.

— Oui, oui, tout ce que vous voudrez. Je vous appartiens.

Alors, très sérieuse, elle se pencha. Comme il ne comprenait pas ce qu'elle voulait, elle reprit :

— Embrassez-moi.

Il posa en frissonnant un baiser sur son front glacé. Et tous deux gardèrent le silence.

Thérèse avait de nouveau tiré les rideaux du lit. Elle se laissa tomber dans un fauteuil, où elle se reposa enfin, abîmée dans l'ombre. Julien, après être resté un instant debout, s'assit également sur une chaise. Françoise n'était plus dans la pièce voisine, la maison n'envoyait que des bruits sourds, la chambre semblait dormir, peu à peu emplie de ténèbres.

Pendant près d'une heure, rien ne bougea. Julien entendait, contre son crâne, de grands coups qui l'empêchaient de suivre un raisonne-

ment. Il était chez Thérèse, et cela l'emplissait de félicité. Puis, tout d'un coup, quand il venait à penser qu'il y avait là le cadavre d'un homme, au fond de cette alcôve dont les rideaux, en l'effleurant, lui causaient un frisson, il se sentait défaillir. Elle avait aimé cet avorton. Dieu juste! était-ce possible? Il lui pardonnait de l'avoir tué; ce qui lui allumait le sang, c'étaient les pieds nus de Colombel, les pieds nus de cet homme au milieu des dentelles du lit. Avec quelle joie il le jetterait dans le Chanteclair, au bout du pont, à un endroit profond et noir qu'il connaissait bien! Ils en seraient débarrassés tous les deux, ils pourraient se prendre ensuite. Alors, à la pensée de ce bonheur qu'il n'osait rêver le matin, il se voyait brusquement sur le lit, à la place même où gisait le cadavre, et la place était froide, et il éprouvait une répugnance terrifiée.

Renversée au fond du fauteuil, Thérèse ne remuait pas. Sur la clarté vague de la fenêtre, il voyait simplement la tache haute de son chignon. Elle restait le visage entre les mains, sans qu'il fût possible de connaître le sentiment qui l'anéantissait ainsi. Était-ce une simple détente physique, après l'horrible crise qu'elle venait de

traverser? Etait-ce un remords écrasé, un regret de cet amant endormi du dernier sommeil? S'occupait-elle tranquillement de mûrir son plan de salut, ou bien cachait-elle le ravage de sa peur sur sa face noyée d'ombre? Il ne pouvait le deviner.

La pendule sonna, au milieu du grand silence. Alors, Thérèse se leva lentement, alluma les bougies de sa toilette: et elle apparut dans son beau calme accoutumé, reposée et forte. Elle semblait avoir oublié le corps vautré derrière les rideaux de soie rose, allant et venant d'un pas tranquille d'une personne qui s'occupe, dans l'intimité close de sa chambre. Puis, comme elle dénouait ses cheveux, elle dit sans même se retourner :

— Je vais m'habiller pour cette fête... Si l'on venait, n'est-ce pas? vous vous cacheriez au fond de l'alcôve.

Il restait assis, il la regardait. Elle le traitait déjà en amant, comme si la complicité sanglante qu'elle mettait entre eux, les eût habitués l'un à l'autre dans une longue liaison.

Les bras levés, elle se coiffa. Il la regardait toujours avec un frisson, tant elle était désirable, le dos nu, remuant paresseusement dans l'air

ses coudes délicats et ses mains effilées, qui enroulaient des boucles. Voulait-elle donc le séduire, lui montrer l'amante qu'il allait gagner, afin de le rendre brave ?

Elle venait de se chausser, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre.

— Cachez-vous dans l'alcôve dit-elle à voix basse.

Et, d'un mouvement prompt, elle jeta sur le cadavre raidi de Colombel tout le linge qu'elle avait quitté, un linge tiède encore, parfumé de son odeur.

Ce fut Françoise qui entra, en disant :

— On vous attend, mademoiselle.

— J'y vais, ma bonne, répondit paisiblement Thérèse. Tiens ! tu vas m'aider à passer ma robe.

Julien, par un entrebâillement des rideaux, les apercevait toutes les deux, et il frémissait de l'audace de la jeune fille, ses dents claquaient si fort, qu'il s'était pris la mâchoire dans son poing, pour qu'on n'entendit pas. A côté de lui, sous la chemise de femme, il voyait pendre l'un des pieds glacés de Colombel. Si Françoise, si la mère avait tiré le rideau et s'était heurtée au pied de son enfant, ce pied nu qui passait !

— Prends bien garde, répétait Thérèse, va doucement : tu arraches les fleurs.

Sa voix n'avait pas une émotion. Elle souriait maintenant, en fille heureuse qui allait au bal. La robe était une robe de soie blanche, toute garnie de fleurs d'églantier, des fleurs blanches au cœur teinté d'une pointe rouge. Et, quand elle se tint debout au milieu de la pièce, elle fut comme un grand bouquet, d'une blancheur virginale. Ses bras nus, son cou nu continuaient la blancheur de la soie.

— Oh ! que vous êtes belle ! que vous êtes belle ! répétait complaisamment la vieille Françoise. Et votre guirlande, attendez !

Elle parut chercher, porta la main aux rideaux, comme pour regarder le lit. Julien faillit laisser échapper un cri d'angoisse. Mais Thérèse, sans se presser, toujours souriante devant la glace, reprit :

— Elle est là, sur la commode, ma guirlande. Donne-la moi... Oh ! ne touche pas à mon lit. J'ai mis des affaires dessus. Tu dérangerais tout.

Françoise l'aida à poser la longue branche d'églantier, qui la couronnait, et dont un bout flexible lui tombait sur la nuque. Puis, Thérèse

resta là, un instant encore, complaisamment. Elle était prête, elle se gantait.

— Ah bien ! s'écria Françoise, il n'y a pas de bonnes-vierges si blanches que vous, à l'église!

Ce compliment fit de nouveau sourire la jeune fille. Elle se contempla une dernière fois et se dirigea vers la porte, en disant :

— Allons, descendons... Tu peux souffler les bougies.

Dans l'obscurité brusque qui règna, Julien entendit la porte se refermer et la robe de Thérèse s'en aller, avec le frôlement de la soie le long du corridor. Il s'assit par terre, au fond de la ruelle, n'osant encore sortir de l'alcôve. La nuit profonde lui mettait un voile devant les yeux ; mais il gardait près de lui, la sensation de ce pied nu, dont toute la pièce semblait glacée. Il était là depuis un laps de temps qui lui échappait, dans un embarras de pensées lourd comme une somnolence, lorsque la porte fut rouverte. Au premier bruit de la soie, il reconnut Thérèse. Elle ne s'avança pas, elle posa seulement quelque chose sur la commode, en murmurant :

— Tenez, vous ne devez pas avoir dîné... Il faut manger, entendez-vous!

Le petit bruit recommença, la robe s'en alla une seconde fois, le long du corridor. Julien, secoué, se leva. Il étouffait dans l'alcôve, il ne pouvait plus rester contre ce lit, à côté de Colombel. La pendule sonna huit heures, il avait quatre heures à attendre. Alors il marcha en étouffant le bruit de ses pas.

Une clarté faible, la clarté de la nuit étoilée, lui permettait de distinguer les taches sombres des meubles. Certains coins se noyaient. Seule, la glace gardait un reflet éteint de vieil argent. Il n'était pas peureux d'habitude ; mais dans cette chambre, des sueurs, par moments, lui inondaient la face. Autour de lui, les masses noires des meubles remuaient, prenaient des formes menaçantes. Trois fois, il crut entendre des soupirs sortir de l'alcôve. Et il s'arrêtait, terrifié. Puis, quand il prêtait mieux l'oreille, c'étaient des bruits de fête qui montaient, un air de danse, le murmure rieur d'une foule. Il fermait les yeux ; et, brusquement, au lieu du trou noir de la chambre, une grande lumière éclatait, un salon flambant, où il apercevait Thérèse, avec sa robe pure, passer sur un rythme amoureux, entre les bras d'un valseur. Tout l'hôtel vibrait d'une mu-

sique heureuse. Il était seul, dans ce coin abominable, à grelotter d'épouvante. Un moment, il recula, les cheveux hérissés : il lui semblait voir une lueur s'allumer sur un siège. Lorsqu'il osa s'approcher et toucher, il reconnut un corset de satin blanc. Il le prit, enfonça son visage dans l'étoffe assouplie par la gorge d'amazone de la jeune fille, respira longuement son odeur, pour s'étourdir.

— Oh ! quelles délices ! Il voulut tout oublier. Non, ce n'était pas une veillée de mort, c'était une veillée d'amour. Il vint appuyer le front contre les vitres, en gardant aux lèvres le corset de satin ; et il recommença l'histoire de son cœur. En face, de l'autre côté de la rue, il apercevait sa chambre dont les fenêtres étaient restées ouvertes. C'était là qu'il avait séduit Thérèse dans ses soirées de musique dévote. Sa flûte chantait sa tendresse, disait ses aveux, avec un tremblement de voix si doux d'amant timide, que la jeune fille, vaincue, avait fini par sourire. Ce satin qu'il baisait, était un satin à elle, un coin de sa peau, qu'elle lui avait laissé, pour qu'il ne s'impatientât pas. Son rêve devenait si net, qu'il quitta la fenêtre et courut à la porte, croyant l'entendre.

Le froid de la pièce tomba sur ses épaules ; et, dégrisé, il se souvint. Alors, une décision furieuse le prit. Ah ! il n'hésitait plus, il reviendrait la nuit même. Elle était trop belle, il l'aimait trop. Quand on s'aime dans le crime, on doit s'aimer d'une passion dont les os craquent. Certes, il reviendrait, et en courant, et sans perdre une minute, aussitôt le paquet jeté à la rivière. Et, fou, secoué par une crise nerveuse, il mordait le corset de satin, il roulait sa tête dans l'étoffe, pour étouffer ses sanglots de désir.

Dix heures sonnèrent. Il écouta. Il croyait être là depuis des années. Alors, il attendit dans l'hébétement. Ayant rencontré sous sa main du pain et des fruits, il mangea debout, avidement, avec une douleur à l'estomac qu'il ne pouvait apaiser. Cela le rendrait fort, peut-être. Puis, quand il eut mangé, il fut pris d'une lassitude immense. La nuit semblait devoir s'étendre à jamais. Dans l'hôtel, la musique lointaine se faisait plus claire ; le branle d'une danse secouait par moments le parquet ; des voitures commençaient à rouler. Et il regardait fixement la porte, lorsqu'il aperçut comme une étoile, dans le trou de la serrure. Il ne se cacha

même pas. Tant pis, si quelqu'un entrait !

— Non, merci, François, dit Thérèse, en paraissant avec une bougie. Je me déshabillerai bien toute seule... Couche-toi, tu dois être fatiguée.

Elle repoussa la porte, dont elle fit glisser le verrou. Puis, elle resta un instant immobile, un doigt sur les lèvres, gardant à la main le bougeoir. La danse n'avait pas fait monter une rougeur à ses joues. Elle ne parla pas, posa le bougeoir, s'assit en face de Julien. Pendant une demi-heure encore, ils attendirent, ils se regardèrent.

Les portes avaient battu, l'hôtel s'endormait. Mais ce qui inquiétait Thérèse, c'était surtout le voisinage de Françoise, cette chambre où logeait la vieille femme. Françoise marcha quelques minutes, puis son lit craqua, elle venait de se coucher. Longtemps, elle tourna entre ses draps, comme prise d'insomnie. Enfin une respiration forte et régulière vint à travers la cloison.

Thérèse regardait toujours Julien, gravement. Elle ne prononça qu'un mot.

— Allons, dit-elle.

Ils tirèrent les rideaux, ils voulurent rhabiller le cadavre du petit Colombel, qui avait déjà des

raideurs de pantin lugubre. Quand cette besogne fut faite, leurs tempes à tous deux étaient mouillées de sueur.

— Allons ! dit-elle une seconde fois.

Julien, sans une hésitation, d'un seul effort, saisit le petit Colombel, et le chargea sur ses épaules, comme les bouchers chargent les veaux. Il courbait son grand corps, les pieds du cadavre étaient à un mètre du sol.

— Je marche devant vous, murmura rapidement Thérèse. Je vous tiens par votre paletot, vous n'aurez qu'à vous laisser guider. Et avancez doucement.

Il fallait passer d'abord par la chambre de Françoise. C'était l'endroit terrible. Ils avaient traversé la pièce, lorsque l'une des jambes du cadavre alla heurter une chaise. Au bruit Françoise se réveilla. Ils l'entendirent qui levait la tête en mâchant de sourdes paroles. Et ils restaient immobiles, elle collée à la porte, lui écrasé sous le poids du corps, avec la peur que la mère ne les surprît charriant son fils à la rivière. Ce fut une minute d'une angoisse atroce. Puis Françoise parut se rendormir, et ils s'engagèrent dans le corridor, prudemment.

Mais, là, une autre épouvante les attendait. La marquise n'était pas couchée, un filet de lumière glissait par sa porte entr'ouverte. Alors, ils n'osèrent plus ni avancer ni reculer. Julien sentait que le petit Colombel lui échapperait des épaules, s'il était forcé de traverser une seconde fois la chambre de Françoise. Pendant près d'un quart d'heure, ils ne bougèrent plus ; et Thérèse avait l'effroyable courage de soutenir le cadavre, pour que Julien ne se fatiguât pas. Enfin, le filet de lumière s'effaça, ils purent gagner le rez-de chaussée. Ils étaient sauvés.

Ce fut Thérèse qui entrebâilla de nouveau l'ancienne porte cochère condamnée. Et, quand Julien se trouva au milieu de la place des Quatre-Femmes, avec son fardeau, il l'aperçut debout, en haut du perron, les bras nus, toute blanche dans sa robe de bal. Elle l'attendait.

V

Julien était d'une force de taureau. Tout jeune, dans la forêt voisine de son village, il s'amusait à aider les bûcherons, il chargeait des troncs d'arbre sur son échine d'enfant. Aussi, portait-il le petit Colombel aussi légèrement qu'une plume. C'était un oiseau sur son cou, ce cadavre d'avorton. Il le sentait à peine, il était pris d'une joie mauvaise, à le trouver si peu lourd, si mince, si rien du tout. Le petit Colombel ne ricanerait plus en passant sous sa fenêtre, les jours où il jouerait de la flûte ; il ne le criblerait plus de ses plaisanteries, dans la ville. Et, à la pensée qu'il tenait là un rival heureux, raide et froid, Julien éprouvait le long des reins un frémissement de satisfaction. Il le remontait sur sa nuque d'un coup d'épaule, il serrait les dents et hâtait le pas.

La ville était noire. Cependant, il y avait de la lumière sur la place des Quatre-Femmes, à la

fenêtre du capitaine Pidoux ; sans doute le capitaine se trouvait indisposé, on voyait le profil élargi de son ventre aller et venir derrière les rideaux. Julien, inquiet, filait le long des maisons d'en face, lorsqu'une légère toux le glaça. Il s'arrêta dans le creux d'une porte, il reconnut la femme du notaire Savournin, qui prenait l'air, en regardant les étoiles avec de gros soupirs. C'était une fatalité ; d'ordinaire, à cette heure, la place des Quatre-Femmes dormait d'un sommeil profond. Madame Savournin, heureusement, alla retrouver enfin sur l'oreiller maître Savournin, dont les ronflements sonores s'entendaient du pavé, par la fenêtre ouverte. Et, quand cette fenêtre fut refermée, Julien traversa vivement la place, en guettant toujours le profil tourmenté et dansant du capitaine Pidoux.

Pourtant, il se rassura, dans l'étranglement de la rue Beau-Soleil. Là, les maisons étaient si rapprochées, la pente du pavé si tortueuse, que la clarté des étoiles ne descendait pas au fond de ce boyau, où semblait s'alourdir une coulée d'ombre. Dès qu'il se vit ainsi abrité, une irrésistible envie de courir l'emporta brusquement dans un galop furieux. C'était dangereux et stû-

pide, il en avait la conscience très nette ; mais il ne pouvait s'empêcher de galoper, il sentait encore derrière lui le carré vide et clair de la place des Quatre-Femmes, avec les fenêtres de la notaresse et du capitaine, allumées comme deux grands yeux qui le regardaient. Ses souliers faisaient sur le pavé un tapage tel, qu'il se croyait poursuivi. Puis, tout d'un coup, il s'arrêta. A trente mètres, il venait d'entendre les voix des officiers de la table d'hôte qu'une veuve blonde tenait rue Beau-Soleil. Ces messieurs devaient s'être offert un punch, pour fêter la permutation de quelque camarade. Le jeune homme se disait que, s'ils remontaient la rue, il était perdu ; aucune rue latérale ne lui permettait de fuir, et il n'aurait certainement pas le temps de retourner en arrière. Il écoutait la cadence des bottes et le leger cliquetis des épées, pris d'une anxiété qui l'étranglait. Pendant un instant, il ne put se rendre compte si les bruits se rapprochaient ou s'éloignaient. Mais ces bruits, lentement, s'affaiblirent. Il attendit encore, puis il se décida à continuer sa marche, en étouffant ses pas. Il aurait marché pieds nus, s'il avait osé prendre le temps de se déchausser.

Enfin, Julien déboucha devant la porte de la ville.

On ne trouve là ni octroi, ni poste d'aucune sorte. Il pouvait donc passer librement. Mais le brusque élargissement de la campagne le terrifia, au sortir de l'étroite rue Beau-Soleil. La campagne était toute bleue, d'un bleu très doux; une haleine fraîche soufflait; et il lui sembla qu'une foule immense l'attendait et lui envoyait son souffle au visage. On le voyait, un cri formidable allait s'élever et le clouer sur place.

Cependant, le pont était là. Il distinguait la route blanche, les deux parapets, bas et gris comme des bancs de granit ; il entendait la petite musique cristalline du Chanteclair, dans les hautes herbes. Alors, il se hasarda, il marcha courbé, évitant les espaces libres, craignant d'être aperçu des mille témoins muets qu'il sentait autour de lui. Le passage le plus effrayant, était le pont lui-même, sur lequel il se trouvait à découvert, en face de toute la ville, bâtie en amphithéâtre. Et il voulait aller au bout du pont, à l'endroit où il s'asseyait d'habitude, les jambes pendantes, pour respirer la fraîcheur des belles soirées. Le Chanteclair avait, dans un grand

trou, une nappe dormante et noire, creusée de petites fossettes rapides par la tempête intérieure d'un violent tourbillon. Que de fois il s'était amusé à lancer des pierres dans cette nappe, pour mesurer, aux bouillons de l'eau, la profondeur du trou ! Il eut une dernière tension de volonté, il traversa le pont.

Oui, c'est bien là. Julien reconnaissait la dalle, polie par ses longues stations. Il se pencha, il vit la nappe avec les fossettes rapides qui dessinaient des sourires. C'était là, et il se déchargea sur le parapet. Avant de jeter le petit Colombel, il avait un irrésistible besoin de le regarder une dernière fois. Les yeux de tous les bourgeois de la ville, ouverts sur lui, ne l'auraient pas empêché de se satisfaire. Il resta quelques secondes face à face avec le cadavre. Le trou de la tempe avait noirci. Une charrette, au loin, dans la campagne endormie, faisait un bruit de gros sanglots. Alors, Julien se hâta ; et pour éviter un plongeon trop bruyant, il reprit le corps, l'accompagna dans sa chute. Mais il ne sut comment, les bras du mort se nouèrent autour de son cou, si rudement, qu'il fut entraîné lui-même. Il se rattrappa par miracle à une saillie.

Le petit Colombel avait voulu l'emmener.

Lorsqu'il se trouva assis sur la dalle, il fut pris d'une faiblesse. Il demeurait là, brisé, l'échine pliée, les jambes pendantes, dans l'attitude molle de promeneur fatigué qu'il y avait eue si souvent. Et il contemplait la nappe dormante, où reparaissaient les rieuses fossettes. Cela était certain, le petit Colombel avait voulu l'emmener ; il l'avait serré au cou, tout mort qu'il était. Mais rien de ces choses n'existait plus ; il respirait largement l'odeur fraîche de la campagne ; il suivait des yeux le reflet d'argent de la rivière, entre les ombres veloutées des arbres ; et ce coin de nature lui semblait comme une promesse de paix, de bercement sans fin, dans une jouissance discrète et cachée.

Puis, il se rappela Thérèse. Elle l'attendait, il en était sûr. Il la voyait toujours en haut du perron ruiné, sur le seuil de la porte dont la mousse mangeait le bois. Elle restait toute droite, avec sa robe de soie blanche, garnie de fleurs d'églantier au cœur teinté d'une pointe de rouge. Peut-être, pourtant, le froid l'avait-il prise. Alors elle devait être remontée l'attendre dans sa chambre. Elle avait laissé la porte ouverte,

elle s'était mise au lit comme une mariée, le soir des noces.

Ah ! quelle douceur ! Jamais une femme ne l'avait attendu ainsi. Encore une minute, il serait au rendez-vous promis. Mais ses jambes s'engourdissaient, il craignait de s'endormir. Etait-il donc un lâche ? Et, pour se secouer, il évoquait Thérèse à sa toilette, lorsqu'elle avait laissé tomber ses vêtements. Il la revoyait les bras levés, la gorge tendue, agitant en l'air ses coudes délicats et ses mains pâles. Il se fouettait de ses souvenirs, de l'odeur qu'elle exhalait, de sa peau souple, de cette chambre d'épouvantable volupté où il avait bu une ivresse folle. Est-ce qu'il allait renoncer à toute cette passion offerte, dont il avait un avant-goût qui lui brûlait les lèvres ? Non, il se traînerait plutôt sur les genoux, si ses jambes refusaient de le porter.

Mais c'était là une bataille perdue déjà, dans laquelle son amour vaincu achevait d'agoniser. Il n'avait plus qu'un besoin irrésistible, celui de dormir, dormir toujours. L'image de Thérèse pâlissait, un grand mur noir montait, qui le séparait d'elle. Maintenant, il ne lui aurait pas effleuré du doigt une épaule, sans en mourir. Son

désir expirant avait une odeur de cadavre. Cela devenait impossible, le plafond se serait écroulé sur leurs têtes, s'il était rentré dans la chambre et s'il avait pris cette fille contre sa chair.

Dormir, dormir toujours, que cela devait être bon, quand on n'avait plus rien en soi qui valût le plaisir de veiller ! Il n'irait plus le lendemain à la poste, c'était inutile; il ne jouerait plus de la flûte, il ne se mettrait plus à la fenêtre. Alors, pourquoi ne pas dormir tout le temps? Son existence était finie, il pouvait se coucher. Et il regardait de nouveau la rivière, en tâchant de voir si le petit Colombel se trouvait encore là. Colombel était un garçon plein d'intelligence ; il savait pour sûr ce qu'il faisait, quand il avait voulu l'emmener.

La nappe s'étalait, trouée par les rides rapides de ses tourbillons. Le Chanteclair prenait une douceur musicale, tandis que la campagne avait un élargissement d'ombre d'une paix souveraine. Julien balbutia trois fois le nom de Thérèse. Puis, il se laissa tomber, roulé sur lui-même, comme un paquet, avec un grand rejaillissement d'écume. Et le Chanteclair reprit sa chanson dans les herbes.

Lorsqu'on retrouva les deux corps, on crut à une bataille, on inventa une histoire. Julien devait avoir guetté le petit Colombel, pour se venger de ses moqueries ; et il s'était jeté dans la rivière, après l'avoir tué d'un coup de pierre à la tempe. Trois mois plus tard, Mlle Thérèse de Marsanne épousait le jeune comte de Véteuil. Elle était en robe blanche, elle avait un beau visage calme, d'une pureté hautaine.

LA MORT D'OLIVIER BÉCAILLE

I

C'est un samedi, à six heures du matin, que je suis mort, après trois jours de maladie. Ma pauvre femme fouillait depuis un instant dans la malle où elle cherchait du linge. Lorsqu'elle s'est relevée et qu'elle m'a vu rigide, les yeux ouverts, sans un souffle, elle est accourue, croyant à un évanouissement, me touchant les mains, se penchant sur mon visage. Puis, la terreur l'a prise; et, affolée, elle a bégayé, en éclatant en larmes :

— Mon Dieu! mon Dieu! il est mort!

J'entendais tout, mais les sons affaiblis semblaient venir de très loin. Seul, mon œil gauche percevait encore une lueur confuse, une lumière blanchâtre où les objets se fondaient; l'œil droit se trouvait complètement paralysé. C'était une syncope de mon être entier, comme un coup de

foudre qui m'avait anéanti. Ma volonté était morte, plus une fibre de ma chair ne m'obéissait. Et, dans ce néant, au-dessus de mes membres inertes, la pensée seule demeurait, lente et paresseuse, mais d'une netteté parfaite.

Ma pauvre Marguerite pleurait, tombée à genoux devant le lit, répétant d'une voix déchirée :

— Il est mort, mon Dieu ! il est mort !

Était-ce donc la mort, ce singulier état de torpeur, cette chair frappée d'immobilité, tandis que l'intelligence fonctionnait toujours? Était-ce mon âme qui s'attardait ainsi dans mon crâne, avant de prendre son vol? Depuis mon enfance, j'étais sujet à des crises nerveuses. Deux fois, tout jeune, des fièvres aiguës, avaient failli m'emporter. Puis, autour de moi, on s'était habitué à me voir maladif ; et moi-même j'avais défendu à Marguerite d'aller chercher un médecin, lorsque je m'étais couché le matin de notre arrivée à Paris, dans cet hôtel meublé de la rue Dauphine. Un peu de repos suffirait, c'était la fatigue du voyage qui me courbaturait ainsi. Pourtant, je me sentais plein d'une angoisse affreuse. Nous avions quitté brusquement notre province, très pauvres, ayant à peine de quoi attendre les

appointements de mon premier mois, dans l'administration où je m'étais assuré une place. Et voilà qu'une crise subite m'emportait!

Etait-ce bien la mort? Je m'étais imaginé une nuit plus noire, un silence plus lourd. Tout petit, j'avais déjà peur de mourir. Comme j'étais débile et que les gens me caressaient avec compassion, je pensais constamment que je ne vivrais pas, qu'on m'enterrait de bonne heure. Et cette pensée de la terre me causait une épouvante, à laquelle je ne pouvais m'habituer, bien qu'elle me hantât nuit et jour. En grandissant, j'avais gardé cette idée fixe. Parfois, après des journées de réflexion, je croyais avoir vaincu ma peur. Eh bien! on mourait, c'était fini; tout le monde mourait un jour; rien ne devait être plus commode ni meilleur. J'arrivais presque à être gai, je regardais la mort en face. Puis, un frisson brusque me glaçait, me rendait à mon vertige, comme si une main géante m'eût balancé au-dessus d'un gouffre noir. C'était la pensée de la terre qui revenait et emportait mes raisonnements. Que de fois, la nuit, je me suis réveillé en sursaut, ne sachant quel souffle avait passé sur mon sommeil, joignant les mains avec déses-

poir, balbutiant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! il faut mourir ! » Une anxiété me serrait la poitrine, la nécessité de la mort me paraissait plus abominable, dans l'étourdissement du réveil. Je ne me rendormais qu'avec peine, le sommeil m'inquiétait, tellement il ressemblait à la mort. Si j'allais dormir toujours ! Si je fermais les yeux pour ne les rouvrir jamais !

J'ignore si d'autres ont souffert ce tourment. Il a désolé ma vie. La mort s'est dressée entre moi et tout ce que j'ai aimé. Je me souviens des plus heureux instants que j'aie passés avec Marguerite. Dans les premiers mois de notre mariage lorsqu'elle dormait la nuit à mon côté, lorsque je songeais à elle en faisant des rêves d'avenir, sans cesse l'attente d'une séparation fatale gâtait mes joies, détruisait mes espoirs. Il faudrait nous quitter, peut-être demain, peut-être dans une heure. Un immense découragement me prenait, je me demandais à quoi bon le bonheur d'être ensemble, puisqu'il devait aboutir à un déchirement si cruel. Alors, mon imagination se plaisait dans le deuil. Qui partirait le premier, elle ou moi ? Et l'une ou l'autre alternative m'attendrissait aux larmes, en déroulant le tableau de nos vies bri-

sées. Aux meilleures époques de mon existence, j'ai eu ainsi des mélancolies soudaines que personne ne comprenait. Lorsqu'il m'arrivait une bonne chance, on s'étonnait de me voir sombre. C'était que, tout d'un coup, l'idée de mon néant avait traversé ma joie. Le terrible : « A quoi bon? » sonnait comme un glas à mes oreilles. Mais le pis de ce tourment, c'est qu'on l'endure dans une honte secrète. On n'ose dire son mal à personne. Souvent le mari et la femme, couchés côte à côte, doivent frissonner du même frisson, quand la lumière est eteinte ; et ni l'un ni l'autre ne parle, car on ne parle pas de la mort, pas plus qu'on ne prononce certains mots obscènes. On a peur d'elle jusqu'à ne point la nommer, on la cache comme on cache son sexe.

Je réfléchissais à ces choses, pendant que ma chère Marguerite continuait à sangloter. Cela me faisait grand'peine de ne savoir comment calmer son chagrin, en lui disant que je ne souffrais pas. Si la mort n'était que cet évanouissement de la chair, en vérité j'avais eu tort de la tant redouter. C'était un bien-être égoïste, un repos dans lequel j'oubliais mes soucis. Ma mémoire surtout avait pris une vivacité extraordinaire.

Rapidement, mon existence entière passait devant moi, ainsi qu'un spectacle auquel je me sentais désormais étranger. Sensation étrange et curieuse qui m'amusait : on aurait dit une voix lointaine qui me racontait mon histoire.

Il y avait un coin de campagne, près de Guérande, sur la route de Piriac, dont le souvenir me poursuivait. La route tourne, un petit bois de pins descend à la débandade une pente rocheuse. Lorsque j'avais sept ans, j'allais là avec mon père, dans une maison à demi écroulée, manger des crêpes chez les parents de Marguerite, des paludiers qui vivaient déjà péniblement des salines voisines. Puis, je me rappelais le collège de Nantes où j'avais grandi, dans l'ennui des vieux murs, avec le continuel désir du large horizon de Guérande, les marais salants à perte de vue, au bas de la ville, et la mer immense, étalée sous le ciel. Là, un trou noir se creusait : mon père mourait, j'entrais à l'administration de l'Hôpital comme employé, je commençais une vie monotone, ayant pour unique joie mes visites du dimanche à la vieille maison de la route de Piriac. Les choses y marchaient de mal en pis, les salines ne rapportaient presque plus rien, et

le pays tombait à une grande misère. Marguerite n'était encore qu'une enfant. Elle m'aimait, parce que je la promenais dans une brouette. Mais plus tard, le matin où je la demandais en mariage, je compris, à son geste effrayé, qu'elle me trouvait affreux. Les parents me l'avaient donnée tout de suite ; ça les débarrassait. Elle, soumise, n'avait pas dit non. Quand elle se fut habituée à l'idée d'être ma femme, elle ne parut plus trop ennuyée. Le jour du mariage, à Guérande, je me souviens qu'il pleuvait à torrents ; et, quand nous rentrâmes, elle dut se mettre en jupon, car sa robe était trempée.

Voilà toute ma jeunesse. Nous avons vécu quelque temps là-bas. Puis, un jour, en rentrant, je surpris ma femme pleurant à chaudes larmes. Elle s'ennuyait, elle voulait partir. Au bout de six mois, j'avais des économies, faites sou à sou, à l'aide de travaux supplémentaires ; et, comme un ancien ami de ma famille s'était occupé de me trouver une place à Paris, j'emmenai la chère enfant, pour qu'elle ne pleurât plus. En chemin de fer, elle riait. La nuit, la banquette des troisièmes classes étant très dure, je la pris sur mes genoux, afin qu'elle pût dormir mollement.

C'était là le passé. Et, à cette heure, je venais de mourir sur cette couche étroite d'hôtel meublé, tandis que ma femme, tombée à genoux sur le carreau, se lamentait. La tache blanche que percevait mon œil gauche pâlissait peu à peu; mais je me rappelais très nettement la chambre. A gauche, était la commode; à droite, la cheminée, au milieu de laquelle une pendule détraquée, sans balancier, marquait dix heures six minutes. La fenêtre s'ouvrait sur la rue Dauphine, noire et profonde. Tout Paris passait là, et dans un tel vacarme, que j'entendais les vitres trembler.

Nous ne connaissions personne à Paris. Comme nous avions pressé notre départ, on ne m'attendait que le lundi suivant à mon administration. Depuis que j'avais dû prendre le lit, c'était une étrange sensation que cet emprisonnement dans cette chambre, où le voyage venait de nous jeter, encore effarés de quinze heures de chemin de fer, étourdis du tumulte des rues. Ma femme m'avait soigné avec sa douceur souriante; mais je sentais combien elle était troublée. De temps à autre, elle s'approchait de la fenêtre, donnait un coup d'œil à la rue; puis revenait toute pâle,

effrayée par ce grand Paris dont elle ne connaissait pas une pierre et qui grondait si terriblement. Et qu'allait-elle faire, si je ne me réveillais plus ? qu'allait-elle devenir dans cette ville immense, seule, sans un soutien, ignorante de tout ?

Marguerite avait pris une de mes mains qui pendait, inerte au bord du lit ; et elle la baisait, et elle répétait follement :

— Olivier, réponds-moi... Mon Dieu ! il est mort ! il est mort !

La mort n'était donc pas le néant, puisque j'entendais et que je raisonnais. Seul, le néant m'avait terrifié, depuis mon enfance. Je ne m'imaginais pas la disparition de mon être, la suppression totale de ce que j'étais ; et cela pour toujours, pendant des siècles et des siècles encore, sans que jamais mon existence pût recommencer. Je frissonnais parfois, lorsque je trouvais dans un journal une date future du siècle prochain : je ne vivrais certainement plus à cette date, et cette année d'un avenir que je ne verrais pas, ou je ne serais pas, m'emplissait d'angoisse. N'étais-je pas le monde, et tout ne croulerait-il pas, lorsque je m'en irais ?

Rêver de la vie dans la mort, tel avait tou-

jours été mon espoir. Mais ce n'était pas la mort sans doute. J'allais certainement me réveiller tout à l'heure. Oui, tout à l'heure je me pencherais et je saisirais Marguerite entre mes bras, pour sécher ses larmes. Quelle joie de nous retrouver ! et comme nous nous aimerions davantage ! Je prendrais encore deux jours de repos, puis j'irais à mon administration. Une vie nouvelle commencerait pour nous, plus heureuse, plus large. Seulement, je n'avais pas de hâte. Tout à l'heure, j'étais trop accablé. Marguerite avait tort de se désespérer ainsi, car je ne me sentais pas la force de tourner la tête sur l'oreiller pour lui sourire. Tout à l'heure, lorsqu'elle dirait de nouveau :

— Il est mort ! mon Dieu ! il est mort !

— Je l'embrasserais, je murmurerais très bas, afin de ne pas l'effrayer :

— Mais non, chère enfant. Je dormais. Tu vois bien que je vis et que je t'aime.

II

Aux cris que Marguerite poussait, la porte a été brusquement ouverte, et une voix s'est écriée :

— Qu'y a-t-il donc, ma voisine? .. Encore une crise, n'est-ce pas?

J'ai reconnu la voix. C'était celle d'une vieille femme, madame Gabin, qui demeurait sur le même palier que nous. Elle s'était montrée très obligeante, dès notre arrivée, émue par notre position. Tout de suite elle nous avait raconté son histoire. Un propriétaire intraitable lui avait vendu ses meubles, l'hiver dernier, et, depuis ce temps, elle logeait à l'hôtel avec sa fille Adèle, une gamine de dix ans. Toutes deux découpaient des abat-jour, c'était au plus si elles gagnaient quarante sous à cette besogne.

— Mon Dieu! est-ce que c'est fini? demanda-t-elle en baissant la voix.

Je compris qu'elle s'approchait. Elle me re-

garda, me toucha, puis elle reprit avec pitié :

— Ma pauvre petite ! ma pauvre petite !

Marguerite, épuisée, avait des sanglots d'enfant. Madame Gabin la souleva, l'assit dans le fauteuil boiteux qui se trouvait près de la cheminée ; et, là, elle tâcha de la consoler.

— Vrai, vous allez vous faire du mal. Ce n'est pas parce que votre mari est parti, que vous devez vous crever de désespoir. Bien sûr, quand j'ai perdu Gabin, j'étais pareille à vous, je suis restée trois jours sans pouvoir avaler gros comme ça de nourriture. Mais ça ne m'a avancée à rien ; au contraire, ça m'a enfoncée davantage... Voyons, pour l'amour de Dieu ! soyez raisonnable.

Peu à peu, Marguerite se tut. Elle était à bout de force ; et, de temps à autre, une crise de larmes la secouait encore. Pendant ce temps, la vieille femme prenait possession de la chambre, avec une autorité bourrue.

— Ne vous occupez de rien, répétait-elle. Justement, Dédé est allée reporter l'ouvrage ; puis, entre voisins, il faut bien s'entr'aider... Dites donc, vos malles ne sont pas encore complètement défaites ; mais il y a du linge dans la commode, n'est-ce pas ?

Je l'entendis ouvrir la commode. Elle dut prendre une serviette, qu'elle vint étendre sur la table de nuit. Ensuite, elle frotta une allumette, ce qui me fit penser qu'elle allumait près de moi une des bougies de la cheminée, en guise de cierge. Je suivais chacun de ses mouvements dans la chambre, je me rendais compte de ses moindres actions.

— Ce pauvre monsieur! murmura-t-elle. Heureusement que je vous ai entendu crier, ma chère.

Et, tout d'un coup, la lueur vague que je voyais encore de mon œil gauche, disparut. Mme Gabin venait de me fermer les yeux. Je n'avais pas eu la sensation de son doigt sur ma paupière. Quand j'eus compris, un léger froid commença à me glacer.

Mais la porte s'était rouverte. Dédé, la gamine de dix ans, entrait en criant de sa voix flûtée :

— Maman ! maman ! ah ! je savais bien que tu etais ici !... Tiens, voilà ton compte, trois francs quatre sous... J'ai rapporté vingt douzaines d'abat-jour...

— Chut ! chut ! tais-toi donc ! répétait vainement la mère.

Comme la petite continuait, elle lui montra le lit. Dédé s'arrêta, et je la sentis inquiète, reculant vers la porte.

— Est-ce que le monsieur dort ? demanda-t-elle très bas.

— Oui, va-t'en jouer, répondit Mme Gabin.

Mais l'enfant ne s'en allait pas. Elle devait me regarder de ses yeux agrandis, effarée et comprenant vaguement. Brusquement, elle parut prise d'une peur folle, elle se sauva en culbutant une chaise.

— Il est mort, oh ! maman, il est mort.

Un profond silence régna. Marguerite, accablée dans le fauteuil, ne pleurait plus. Mme Gabin rôdait toujours par la chambre. Elle se remit à parler entre ses dents.

— Les enfants savent tout, au jour d'aujourd'hui. Voyez celle-là. Dieu sait si je l'élève bien ! Lorsqu'elle va faire une commission ou que je l'envoie reporter l'ouvrage, je calcule les minutes pour être sûre qu'elle ne galopine pas... Ça ne fait rien, elle sait tout, elle a vu d'un coup d'œil ce qu'il en était. Pourtant, on ne lui a jamais montré qu'un mort, son oncle François, et, à cette époque, elle n'avait pas quatre ans...

Enfin, il n'y a plus d'enfants, que voulez-vous!

Elle s'interrompit, elle passa sans transition à un autre sujet.

— Dites donc, ma petite, il faut songer aux formalités, la déclaration à la mairie, puis tous les détails du convoi. Vous n'êtes pas en état de vous occuper de ça. Moi, je ne veux pas vous laisser seule... Hein? si vous le permettez, je vais voir si M. Simoneau est chez lui.

Marguerite ne répondit pas. J'assistais à toutes ces scènes comme de très loin. Il me semblait, par moment, que je volais, ainsi qu'une flamme subtile, dans l'air de la chambre, tandis qu'un étranger, une masse informe, reposait inerte sur le lit. Cependant, j'aurais voulu que Marguerite refusât les services de ce Simoneau. Je l'avais aperçu trois ou quatre fois durant ma courte maladie. Il habitait une chambre voisine et se montrait très serviable. Mme Gabin nous avait raconté qu'il se trouvait simplement de passage à Paris, où il venait recueillir d'anciennes créances de son père, retiré en province et mort dernièrement. C'était un grand garçon, très beau, très fort. Je le détestais, peut-être parce qu'il se portait bien. La veille, il était encore entré, et

j'avais souffert de le voir assis près de Marguerite ! Elle était si jolie, si blanche à côté de lui !

Et il l'avait regardée si profondément, pendant qu'elle lui souriait, en disant qu'il était bien bon de venir ainsi prendre de mes nouvelles.

— Voici M. Simoneau, murmura Mme Gabin qui entrait.

Il poussa doucement la porte, et, dès qu'elle l'aperçut, Marguerite, de nouveau, éclata en larmes. La présence de cet ami, du seul homme qu'elle connût, réveillait en elle sa douleur. Il n'essaya pas de la consoler. Je ne pouvais le voir ; mais, dans les ténèbres qui m'enveloppaient, j'évoquais sa figure, et je le distinguais nettement, troublé, chagrin de trouver la pauvre femme dans un tel désespoir. Et qu'elle devait être belle, pourtant, avec ses cheveux blonds dénoués, sa face pâle, ses chères petites mains d'enfant brûlantes de fièvre !

— Je me mets à votre disposition, madame, murmura Simoneau. Si vous voulez bien me charger de tout...

Elle ne lui répondit que par des paroles entrecoupées. Mais, comme le jeune homme se reti-

rait, Mme Gabin l'accompagna, et je l'entendis qui parlait d'argent, en passant près de moi. Cela coûtait toujours très cher; elle craignait bien que la pauvre petite n'eût pas un sou. En tout cas, on pouvait la questionner. Simoneau fit taire la vieille femme. Il ne voulait pas qu'on tourmentât Marguerite. Il allait passer à la mairie et commander le convoi.

Quand le silence recommença, je me demandai si ce cauchemar durerait longtemps ainsi. Je vivais, puisque je percevais les moindres faits extérieurs. Et je commençais à me rendre un compte exact de mon état. Il devait s'agir d'un de ces cas de catalepsie dont j'avais entendu parler. Déjà, quand j'étais enfant, à l'époque de ma grande maladie nerveuse, j'avais eu des syncopes de plusieures heures. Évidemment, c'était une crise de cette nature qui me tenait rigide, comme mort, et qui trompait tout le monde autour de moi. Mais le cœur allait reprendre ses battements, le sang circulerait de nouveau par la détente des muscles; et je m'éveillerais, et je consolerais Marguerite. En raisonnant ainsi, je m'exhortai à la patience.

Les heures passaient. Mme Gabin avait apporté

son déjeuner. Marguerite refusait toute nourriture. Puis, l'après-midi s'écoula. Par la fenêtre laissée ouverte, montaient les bruits de la rue Dauphine. A un léger tintement du cuivre du chandelier sur le marbre de la table de nuit, il me sembla qu'on venait de changer la bougie. Enfin, Simoneau reparut.

— Eh bien? lui demanda à demi-voix la vieille femme.

— Tout est réglé, répondit-il. Le convoi est pour demain onze heures... Ne vous inquiétez de rien et ne parlez pas de ces choses devant cette pauvre femme.

Mme Gabin reprit quand même :

— Le médecin des morts n'est pas venu encore.

Simoneau alla s'asseoir près de Marguerite, l'encouragea, et se tut. Le convoi était pour le lendemain onze heures : cette parole retentissait dans mon crâne comme un glas. Et ce médecin qui ne venait point, ce médecin des morts, comme le nommait Mme Gabin! Lui, vérrait bien tout de suite que j'étais simplement en léthargie. Il ferait le nécessaire, il saurait m'éveiller. Je l'attendais dans une impatience affreuse.

Cependant, la journée s'écoula. Mme Gabin,

pour ne pas perdre son temps, avait fini par apporter ses abat-jour. Même, après en avoir demandé la permission à Marguerite, elle fit revenir Dédé, parce que, disait-elle, elle n'aimait guère laisser les enfants longtemps seuls.

— Allons, entre, murmura-t-elle en amenant la petite, et ne fais pas la bête, ne regarde pas de ce côté, ou tu auras à faire à moi.

Elle lui défendait de me regarder, elle trouvait cela plus convenable. Dédé, sûrement, glissait des coups d'œil de temps à autre, car j'entendais sa mère lui allonger des claques sur les bras. Elle lui répétait furieusement :

— Travaille, ou je te fais sortir. Et, cette nuit, le monsieur ira te tirer les pieds.

Toutes deux, la mère et la fille, s'étaient installées devant notre table. Le bruit de leurs ciseaux découpant les abat-jour me parvenait distinctement : ceux-là, très délicats, demandaient sans doute un découpage compliqué, car elles n'allaient pas vite : je les comptais un à un, pour combattre mon angoisse croissante.

Et, dans la chambre, il n'y avait que le petit bruit des ciseaux. Marguerite, vaincue par la fatigue, devait s'être assoupie. A deux reprises,

Simoneau se leva. L'idée abominable qu'il profitait du sommeil de Marguerite, pour effleurer des lèvres ses cheveux, me torturait. Je ne connaissais pas cet homme, et je sentais qu'il aimait ma femme. Un rire de la petite Dédé acheva de m'irriter.

— Pourquoi ris-tu, imbécile? lui demanda sa mère. Je vais te mettre sur le carré... Voyons, réponds, qu'est-ce qui te fait rire?

L'enfant balbutiait. Elle n'avait pas ri, elle avait toussé. Moi, je m'imaginais qu'elle devait avoir vu Simoneau se pencher vers Marguerite, et que cela lui paraissait drôle.

La lampe était allumée, lorsqu'on frappa.

— Ah! voici le médecin, dit la vieille femme.

C'était le médecin, en effet. Il ne s'excusa même pas de venir si tard. Sans doute, il avait eu bien des étages à monter, dans la journée. Comme la lampe éclairait très faiblement la chambre, il demanda:

— Le corps est ici?

— Oui, monsieur, répondit Simoneau.

Marguerite s'était levée, frissonnante. M^me^ Gabin avait mis Dédé sur le palier, parce qu'un enfant n'a pas besoin d'assister à ça; et elle s'ef-

forçait d'entraîner ma femme vers la fenêtre, afin de lui épargner un tel spectacle.

Pourtant, le médecin venait de s'approcher d'un pas rapide. Je le devinais fatigué, pressé, impatienté. M'avait-il touché la main? Avait-il posé la sienne sur mon cœur? Je ne saurais le dire. Mais il me sembla qu'il s'était simplement penché d'un air indifférent.

— Voulez-vous que je prenne la lampe pour vous éclairer? offrit Simoneau avec obligeance.

— Non, inutile, dit le médecin tranquillement.

Comment! inutile! Cet homme avait ma vie entre les mains, et il jugeait inutile de procéder à un examen attentif. Mais je n'étais pas mort! j'aurais voulu crier que je n'étais pas mort!

— A quelle heure est-il mort? reprit-il.

— A six heures du matin, répondit Simoneau.

Une furieuse révolte montait en moi, dans les liens terribles qui me liaient. Oh! ne pouvoir parler, ne pouvoir remuer un membre!

Le médecin ajouta :

— Ce temps lourd est mauvais... Rien n'est fatigant comme ces premières journées de printemps.

Et il s'éloigna. C'était ma vie qui s'en allait. Des cris, des larmes, des injures m'étouffaient, déchiraient ma gorge convulsée, où ne passait plus un souffle. Ah ! le misérable, dont l'habitude professionnelle avait fait une machine, et qui venait au lit des morts avec l'idée d'une simple formalité à remplir! Il ne savait donc rien, cet homme ! Toute sa science était donc menteuse, puisqu'il ne pouvait d'un coup d'œil distinguer la vie de la mort ! Et il s'en allait, et il s'en allait !

— Bonsoir, monsieur, dit Simoneau.

Il y eut un silence. Le médecin devait s'incliner devant Marguerite, qui était revenue, pendant que Mme Gabin fermait la fenêtre. Puis, il sortit de la chambre, j'entendis ses pas qui descendaient l'escalier.

Allons ! c'était fini, j'étais condamné. Mon dernier espoir disparaissait avec cet homme. Si je ne m'éveillais pas avant le lendemain onze heures, on m'enterrait vivant. Et cette pensée était si effroyable, que je perdis conscience de ce qui m'entourait. Ce fut comme un évanouissement dans la mort elle-même. Le dernier bruit qui me frappa fut le petit bruit des ciseaux de Mme Ga-

bin et de Dédé. La veillée funèbre commençait Personne ne parlait plus. Marguerite avait refusé de dormir dans la chambre voisine. Elle était là, couchée à demi au fond du fauteuil, avec son beau visage pâle, ses yeux clos dont les cils restaient trempés de larmes ; tandis que, silencieux dans l'ombre, assis devant elle, Simoneau la regardait.

III

Je ne puis dire quelle fut mon agonie, pendant la matinée du lendemain. Cela m'est demeuré comme un rêve horrible, où mes sensations étaient si singulières, si troublées, qu'il me serait difficile de les noter exactement. Ce qui rendait ma torture affreuse, c'était que j'espérais toujours un brusque réveil. Et, à mesure que l'heure du convoi approchait, l'épouvante m'étranglait davantage.

Ce fut vers le matin seulement que j'eus de nouveau conscience des personnes et des choses qui m'entouraient. Un grincement de l'espagnolette me tira de ma somnolence. Mme Gabin avait ouvert la fenêtre. Il devait être environ sept heures, car j'entendais des cris de marchands, dans la rue, la voix grêle d'une gamine qui vendait du mouron, une autre voix enrouée criant des carottes. Ce réveil bruyant de Paris me calma d'abord ; il me semblait impossible

qu'on m'enfouit dans la terre, au milieu de toute cette vie. Un souvenir achevait de me rassurer. Je me rappelais avoir vu un cas pareil au mien, lorsque j'étais employé à l'hôpital de Guérande. Un homme y avait ainsi dormi pendant vingt-quatre heures, son sommeil était même si profond, que les médecins hésitaient à se prononcer; puis, cet homme s'était assis sur son séant, et il avait pu se lever tout de suite. Moi, il y avait déjà vingt-cinq heures que je dormais. Si je m'éveillais vers dix heures, il serait temps encore.

Je tâchai de me rendre compte des personnes qui se trouvaient dans la chambre, et de ce qu'on y faisait. La petite Dédé devait jouer sur le carré, car la porte s'étant ouverte, un rire d'enfant vint du dehors. Sans doute, Simoneau n'était plus là : aucun bruit ne me révélait plus sa présence. Les savates de Mme Gabin traînaient seules sur le carreau. On parla enfin.

— Ma chère, dit la vieille, vous avez tort de ne pas en prendre pendant qu'il est chaud, ça vous soutiendrait.

Elle s'adressait à Marguerite, et le léger égout-

tement d'un filtre, sur la cheminée, m'apprit qu'elle était en train de faire du café.

— Ce n'est pas pour dire, continua-t-elle, mais j'avais besoin de ça... A mon âge, ça ne vaut rien de veiller. Et c'est si triste, la nuit, quand il y a un malheur dans une maison... Prenez donc du café, ma chère, une larme seulement.

Et elle força Marguerite à en boire une tasse.

— Hein ? c'est chaud, ça vous remet. Il vous faut des forces pour aller jusqu'au bout de la journée... Maintenant, si vous étiez bien sage, vous passeriez dans ma chambre, et vous attendriez là.

— Non, je veux rester, répondit Marguerite résolument.

Sa voix, que je n'avais plus entendue depuis la veille, me toucha beaucoup. Elle était changée, brisée de douleur. Ah ! chère femme ! je la sentais près de moi, comme une consolation dernière. Je savais qu'elle ne me quittait pas des yeux, qu'elle me pleurait de toutes les larmes de son cœur.

Mais les minutes passaient. Il y eut, à la porte, un bruit que je ne m'expliquai pas d'abord. On

aurait dit l'emménagement d'un meuble qui se heurtait contre les murs de l'escalier trop étroit, Puis, je compris, en entendant de nouveau les larmes de Marguerite. C'était la bière.

— Vous venez trop tôt, dit madame Gabin d'un air de mauvaise humeur. Posez ça derrière le lit.

Quelle heure était-il donc? Neuf heures peut-être. Ainsi, cette bière était déjà là. Et je la voyais dans la nuit épaisse, toute neuve, avec ses planches à peine rabotées. Mon Dieu! est-ce que tout allait finir? est-ce qu'on m'emporterait dans cette boîte, que je sentais à mes pieds?

J'eus pourtant une suprême joie. Marguerite, malgré sa faiblesse, voulut me donner les derniers soins. Ce fut elle qui, aidée de la vieille femme, m'habilla avec une tendresse de sœur et d'épouse. Je sentais que j'étais une fois encore entre ses bras, à chaque vêtement qu'elle me passait. Elle s'arrêtait, succombant sous l'émotion; elle m'étreignait, elle me baignait de ses pleurs. J'aurais voulu pouvoir lui rendre son étreinte, en lui criant: « Je vis! » et je restais impuissant, je devais m'abandonner comme une masse inerte.

— Vous avez tort, tout ça est perdu, répétait Mme Gabin.

Marguerite répondait de sa voix entrecoupée :

— Laissez-moi, je veux lui mettre ce que nous avons de plus beau.

Je compris qu'elle m'habillait comme pour le jour de nos noces. J'avais encore ces vêtements dont je comptais ne me servir à Paris que les grands jours. Puis, elle retomba dans le fauteuil, épuisée par l'effort qu'elle venait de faire.

Alors, tout d'un coup, Simoneau parla. Sans doute, il venait d'entrer.

— Ils sont en bas, murmura-t-il.

— Bon, ce n'est pas trop tôt, répondit Mme Gabin, en baissant également la voix. Dites-leur de monter, il faut en finir.

— C'est que j'ai peur du désespoir de cette pauvre femme.

La vieille parut réfléchir. Elle reprit :

— Écoutez, monsieur Simoneau, vous allez l'emmener de force dans ma chambre... Je ne veux pas qu'elle reste ici. C'est un service lui rendre... Pendant ce temps, en un tour de main, ce sera bâclé.

Ces paroles me frappèrent au cœur. Et que devins-je, lorsque j'entendis la lutte affreuse qui s'engagea ! Simoneau s'était approché de Marguerite, en la suppliant de ne pas demeurer dans dans la pièce.

— Par pitié, implorait-il, venez avec moi, épargnez-vous une douleur inutile.

— Non, non, répétait ma femme, je resterai, je veux rester jusqu'au dernier moment. Songez donc que je n'ai que lui au monde, et que, lorsqu'il ne sera plus là, je serai seule.

Cependant, près du lit, Mme Gabin soufflait à l'oreille du jeune homme :

— Marchez donc, empoignez-la, emportez-la dans vos bras.

Est-ce que ce Simoneau allait prendre Marguerite et l'emporter ainsi? Tout de suite, elle cria. D'un élan furieux, je voulus me mettre debout. Mais les ressorts de ma chair étaient brisés. Et je restais si rigide, que je ne pouvais même soulever les paupières pour voir ce qui se passait là, devant moi. La lutte se prolongeait, ma femme s'accrochait aux meubles, en répétant :

— Oh! de grâce, de grâce, monsieur... Lâchez-moi, je ne veux pas.

Il avait dû la saisir dans ses bras vigoureux, car elle ne poussait plus que des plaintes d'enfant. Il l'emporta, les sanglots se perdirent, et je m'imaginais les voir, lui grand et solide, l'emmenant sur sa poitrine, à son cou, et elle, éplorée, brisée, s'abandonnant, le suivant désormais partout où il voudrait la conduire.

— Fichtre! ça n'a pas été sans peine! murmura Mme Gabin. Allons, houp! maintenant que le plancher est débarrassé!

Dans la colère jalouse qui m'affolait, je regardais cet enlèvement comme un rapt abominable. Je ne voyais plus Marguerite depuis la veille, mais je l'entendais encore. Maintenant, c'était fini ; on venait de me la prendre ; un homme l'avait ravie, avant même que je fusse dans la terre. Et il était avec elle, derrière la cloison, seule à la consoler, à l'embrasser peut-être!

La porte s'était ouverte de nouveau, des pas lourds marchaient dans la pièce.

— Dépêchons, dépêchons, répétait Mme Gabin. Cette petite dame n'aurait qu'à revenir.

Elle parlait à des gens inconnus et qui ne lui répondaient que par des grognements.

— Moi, vous comprenez, je ne suis pas une parente, je ne suis qu'une voisine. Je n'ai rien à gagner dans tout ça. C'est par pure bonté de cœur que je m'occupe de leurs affaires. Et ce n'est déjà pas si gai... Oui, oui, j'ai passé la nuit. Même qu'il ne faisait guère chaud, vers quatre heures. Enfin, j'ai toujours été bête, je suis trop bonne.

A ce moment, on tira la bière au milieu de la chambre, et je compris. Allons, j'étais condamné, puisque le réveil ne venait pas. Mes idées perdaient de leur netteté, tout roulait en moi dans une fumée noire ; et j'éprouvais une telle lassitude, que ce fut comme un soulagement de ne plus compter sur rien.

— On n'a pas épargné le bois, dit la voix enrouée d'un croque-mort. La boîte est trop longue.

— Eh bien ! il y sera à l'aise, ajouta un autre en s'égayant.

Je n'étais pas lourd, et ils s'en félicitaient, car ils avaient trois étages à descendre. Comme ils m'empoignaient par les épaules et par les pieds, Mme Gabin tout d'un coup se fâcha.

— Sacrée gamine ! cria-t-elle, il faut qu'elle mette son nez partout... Attends, je vas te faire regarder par les fentes.

C'était Dédé qui entrebâillait la porte et passait sa tête ébouriffée. Elle voulait voir mettre le monsieur dans la boîte. Deux claques vigoureuses retentirent, suivies d'une explosion de sanglots. Et quand la mère fut rentrée, elle causa de sa fille avec les hommes qui m'arrangeaient dans la bière.

— Elle a dix ans. C'est un bon sujet ; mais elle est curieuse... Je ne la bats pas tous les jours. Seulement, il faut qu'elle obéisse.

— Oh ! vous savez, dit un des hommes, toutes les gamines sont comme ça... Lorsqu'il y a un mort quelque part, elles sont toujours à tourner autour.

J'étais allongé commodément, et j'aurais pu croire que je me trouvais encore sur le lit, sans une gêne de mon bras gauche, qui était un peu serré contre une planche. Ainsi qu'ils le disaient, je tenais très bien là-dedans, grâce à ma petite taille.

— Attendez, s'écria madame Gabin, j'ai promis à sa femme de lui mettre un oreiller sous la tête.

Mais les hommes étaient pressés, ils fourrèrent l'oreiller en me brutalisant. Un d'eux cherchait partout le marteau, avec des jurons. On l'avait oublié en bas, et il fallut descendre. Le couvercle fut posé, je ressentis un ébranlement de tout mon corps, lorsque deux coups de marteau enfoncèrent le premier clou. C'en était fait, j'avais vécu. Puis, les clous entrèrent un à un, rapidement, tandis que le marteau sonnait en cadence. On aurait dit des emballeurs clouant une boîte de fruits secs, avec leur adresse insouciante. Dès lors, les bruits ne m'arrivèrent plus qu'assourdis et prolongés, résonnant d'une étrange manière, comme si le cercueil de sapin s'était transformé en une grande caisse d'harmonie. La dernière parole qui frappa mes oreilles, dans cette chambre de la rue Dauphine, ce fut cette phrase de Mme Gabin :

— Descendez doucement, et méfiez-vous de la rampe au second, elle ne tient plus.

On m'emportait, j'avais la sensation d'être roulé dans une mer houleuse. D'ailleurs, à partir de ce moment, mes souvenirs sont très vagues. Je me rappelle pourtant que l'unique préoccupation qui me tenait encore, préoccupation imbécile

et comme machinale, était de me rendre compte de la route que nous prenions pour aller au cimetière. Je ne connaissais pas une rue de Paris, j'ignorais la position exacte des grands cimetière, dont on avait parfois prononcé les noms devant moi, et cela ne m'empêchait pas de concentrer les derniers efforts de mon intelligence, afin de deviner si nous tournions à droite ou à gauche. Le corbillard me cahotait sur les pavés. Autour de moi, le roulement des voitures, le piétinement des passants, faisaient une clameur confuse que développait la sonorité du cercueil. D'abord, je suivis l'itinéraire avec assez de netteté. Puis, il y eut une station, on me promena, et je compris que nous étions à l'église. Mais quand le corbillard s'ébranla de nouveau, je perdis toute conscience des lieux que nous traversions. Une volée de cloches m'avertit que nous passions près d'une église ; un roulement plus doux et continu me fit croire que nous longions une promenade. J'étais comme un condamné mené au lieu du supplice, hébété, attendant le coup suprême qui ne venait pas.

On s'arrêta, on me tira du corbillard. Et ce fut bâclé tout de suite. Les bruits avaient cessé,

je sentais que j'étais dans un lieu désert, sous des arbres, avec le large ciel sur ma tête. Sans doute, quelques personnes suivaient le convoi, les locataires de l'hôtel, Simoneau et d'autres, car des chuchotements arrivaient jusqu'à moi. Il y eut une psalmodie, un prêtre balbutiait du latin. On piétina deux minutes. Puis, brusquement, je sentis que je m'enfonçais; tandis que des cordes frottaient comme des archets, contre les angles du cercueil, qui rendait un son de contre-basse fêlée. C'était la fin. Un choc terrible, pareil au retentissement d'un coup de canon, éclata un peu à gauche de ma tête; un second choc se produisit à mes pieds; un autre, plus violent encore, me tomba sur le ventre, si sonore, que je crus la bière fendue en deux. Et **je m'évanouis.**

IV

Combien de temps restai-je ainsi ? je ne saurais le dire. Une éternité et une seconde ont la même durée dans le néant. Je n'étais plus. Peu à peu, confusément, la conscience d'être me revint. Je dormais toujours, mais je me mis à rêver. Un cauchemar se détacha du fond noir qui me barrait mon horizon. Et ce rêve que je faisais était une imagination étrange, qui m'avait souvent tourmenté autrefois, les yeux ouverts, lorsque, avec ma nature prédisposée aux inventions horribles, je goûtais l'atroce plaisir de me créer des catastrophes.

Je m'imaginais donc que ma femme m'attendait quelque part, à Guérande, je crois, et que j'avais pris le chemin de fer pour aller la rejoindre. Comme le train passait sous un tunnel, tout à coup, un effroyable bruit roulait avec un fracas de tonnerre. C'était un double écroulement qui venait de se produire. Notre train

n'avait pas reçu une pierre, les wagons restaient intacts ; seulement, aux deux bouts du tunnel, devant et derrière nous, la voûte s'était effondrée, et nous nous trouvions ainsi au centre d'une montagne, murés par des blocs de rocher. Alors commençait une longue et affreuse agonie. Aucun espoir de secours ; il fallait un mois pour déblayer le tunnel ; encore ce travail demandait-il des précautions infinies, des machines puissantes. Nous étions prisonniers dans une sorte de cave sans issue. Notre mort à tous n'était plus qu'une question d'heures.

Souvent, je le répète, mon imagination avait travaillé sur cette donnée terrible. Je variais le drame à l'infini. J'avais pour acteurs des hommes, des femmes, des enfants, plus de cent personnes, toute une foule qui me fournissait sans cesse de nouveaux épisodes. Il se trouvait bien quelques provisions dans le train ; mais la nourriture manquait vite, et sans aller jusqu'à se manger entre eux, les misérables affamés se disputaient férocement le dernier morceau de pain. C'était un vieillard qu'on repoussait à coups de poing et qui agonisait ; c'était une mère qui se battait comme une louve, pour défendre les trois ou

quatre bouchées réservées à son enfant. Dans mon wagon, deux jeunes mariés râlaient aux bras l'un de l'autre, et ils n'espéraient plus, ils ne bougeaient plus. D'ailleurs, la voie était libre, les gens descendaient, rôdaient le long du train, comme des bêtes lâchées, en quête d'une proie. Toutes les classes se mêlaient ; un homme très riche, un haut fonctionnaire, disait-on, pleurait au cou d'un ouvrier, en le tutoyant. Dès les premières heures, les lampes s'étaient épuisées, les feux de la locomotive avaient fini par s'éteindre. Quand on passait d'un wagon à un autre, on tâtait les roues de la main pour ne pas se cogner, et l'on arrivait ainsi à la locomotive, que l'on reconnaissait à sa bielle froide, à ses énormes flancs endormis, force inutile, muette et immobile dans l'ombre. Rien n'était plus effrayant que ce train, ainsi muré tout entier sous terre, comme enterré vivant, avec ses voyageurs, qui mouraient un à un.

Je me complaisais, je descendais dans l'horreur des moindres détails. Des hurlements traversaient les ténèbres. Tout d'un coup, un voisin qu'on ne savait pas là, qu'on ne voyait pas, s'abattait contre votre épaule. Mais cette fois, ce

dont je souffrais surtout, c'était du froid et du manque d'air. Jamais je n'avais eu aussi froid; un manteau de neige me tombait sur les épaules, une humidité lourde pleuvait sur mon crâne. Et j'étouffais avec cela, il me semblait que la voûte de rocher croulait sur ma poitrine, que toute la montagne pesait et m'écrasait. Cependant, un cri de délivrance avait retenti. Depuis longtemps, nous nous imaginions entendre au loin un bruit sourd, et nous nous bercions de l'espoir qu'on travaillait près de nous. Le salut n'arrivait point de là pourtant. Un de nous venait de découvrir un puits dans le tunnel; et nous courions tous, nous allions voir ce puits d'air, en haut duquel on apercevait une tache bleue, grande comme un pain à cacheter. Oh ! quelle joie, cette tache bleue ! C'était le ciel, nous nous grandissions vers elle pour respirer, nous distinguions nettement des points noirs qui s'agitaient, sans doute des ouvriers en train d'établir un treuil, afin d'opérer notre sauvetage. Une clameur furieuse : « Sauvés ! sauvés ! » sortait de toutes les bouches, tandis que des bras tremblants se levaient vers la petite tache d'un bleu pâle.

Ce fut la violence de cette clameur qui m'é-

veilla. Où étais-je ? Encore dans le tunnel sans doute. Je me trouvais couché tout de mon long, et je sentais, à droite et à gauche, de dures parois qui me serraient les flancs. Je voulus me lever, mais je me cognai violemment le crâne. Le roc m'enveloppait donc de toutes parts ? Et la tache bleue avait disparu, le ciel n'était plus là, même lointain. J'étouffais toujours, je claquais des dents, pris d'un frisson.

Brusquement, je me souvins. Une horreur souleva mes cheveux, je sentis l'affreuse vérité couler en moi, des pieds à la tête, comme une glace. Etais-je sorti enfin de cette syncope, qui m'avait frappé pendant de longues heures d'une rigidité de cadavre ? Oui, je remuais, je promenais les mains le long des planches du cercueil. Une dernière épreuve me restait à faire : j'ouvris la bouche, je parlai, appelant Marguerite, instinctivement. Mais j'avais hurlé, et ma voix, dans cette boîte de sapin, avait pris un son rauque si effrayant, que je m'épouvantai moi-même. Mon Dieu ! c'était donc vrai ? je pouvais marcher, crier que je vivais, et ma voix ne serait pas entendue, et j'étais enfermé, écrasé sous la terre !

Je fis un effort suprême pour me calmer et

réfléchir. N'y avait-il aucun moyen de sortir de là? Mon rêve recommençait, je n'avais pas encore le cerveau bien solide, je mêlais l'imagination du puits d'air et de sa tache de ciel, avec la réalité de la fosse où je suffoquais. Les yeux démesurément ouverts, je regardais les ténèbres. Peut-être apercevrais-je un trou, une fente, une goutte de lumière! Mais des étincelles de feu passaient seules dans la nuit, des clartés rouges s'élargissaient et s'évanouissaient. Rien, un gouffre noir, insondable. Puis, la lucidité me revenait, j'écartais ce cauchemar imbécile. Il me fallait toute ma tête, si je voulais tenter le salut.

D'abord, le grand danger me parut être dans l'étouffement qui augmentait. Sans doute, j'avais pu rester si longtemps privé d'air, grâce à la syncope qui suspendait en moi les fonctions de l'existence ; mais, maintenant que mon cœur battait, que mes poumons soufflaient, j'allais mourir d'asphyxie, si je ne me dégageais au plus tôt. Je souffrais également du froid, et je craignais de me laisser envahir par cet engourdissement mortel des hommes qui tombent dans la neige, pour ne plus se relever.

Tout en me répétant qu'il me fallait du calme,

je sentais des bouffées de folie monter à mon crâne. Alors, je m'exhortais, essayant de me rappeler ce que je savais sur la façon dont on enterre. Sans doute, j'étais dans une concession de cinq ans ; cela m'ôtait un espoir, car j'avais remarqué autrefois, à Nantes, que les tranchées de la fosse commune laissaient passer, dans leur remblaiement continu, les pieds des dernières bières enfouies. Il m'aurait suffi alors de briser une planche pour m'échapper : tandis que, si je me trouvais dans un trou comblé entièrement, j'avais sur moi toute une couche épaisse de terre, qui allait être un terrible obstacle. N'avais-je pas entendu dire qu'à Paris on enterrait à six pieds de profondeur ? Comment percer cette masse énorme ? Si même je parvenais à fendre le couvercle, la terre n'allait-elle pas entrer, glisser comme un sable fin, m'emplir les yeux et la bouche ? Et ce serait encore la mort, une mort abominable, une noyade dans de la boue.

Cependant, je tâtai soigneusement autour de moi. La bière était grande, je remuais les bras avec facilité. Dans le couvercle, je ne sentis aucune fente. A droite et à gauche, les planches étaient mal rabotées, mais résistantes et solides.

Je repliai mon bras le long de ma poitrine, pour remonter vers la tête. Là, je découvris, dans la planche du bout, un nœud qui cédait légèrement sous la pression ; je travaillai avec la plus grande peine, je finis par chasser le nœud, et de l'autre côté, en enfonçant le doigt, je reconnus la terre, une terre grasse, argileuse et mouillée. Mais cela ne m'avançait à rien. Je regrettai même d'avoir ôté ce nœud, comme si la terre avait pu entrer. Une autre expérience m'occupa un instant : je tapai autour du cercueil, afin de savoir si, par hasard, il n'y aurait pas quelque vide, à droite ou à gauche. Partout, le son fut le même. Comme je donnais aussi de légers coups de pied, il me sembla pourtant que le son était plus clair au bout. Peut-être n'était-ce qu'un effet de la sonorité du bois.

Alors, je commençai par des poussées légères, les bras en avant, avec les poings. Le bois résista. J'employai ensuite les genoux, m'arc-boutant sur les pieds et sur les reins. Il n'y eut pas un craquement. Je finis par donner toute ma force, je poussai du corps entier, si violemment, que mes os meurtris criaient. Et ce fut à ce moment que je devins fou.

Jusque-là, j'avais résisté au vertige, aux souffles de rage qui montaient par instants en moi, comme une fumée d'ivresse. Surtout, je réprimais les cris, car je comprenais que, si je criais, j'étais perdu. Tout d'un coup, je me mis à crier, à hurler. Cela était plus fort que moi, les hurlements sortaient de ma gorge qui se dégonflait. J'appelai au secours d'une voix que je ne me connaissais pas, m'affolant davantage à chaque nouvel appel, criant que je ne voulais pas mourir. Et j'égratignais le bois avec mes ongles, je me tordais dans les convulsions d'un loup enfermé. Combien de temps dura cette crise ? Je l'ignore, mais je sens encore l'implacable dureté du cercueil où je me débattais, j'entends encore la tempête de cris et de sanglots dont j'emplissais ces quatre planches. Dans une dernière lueur de raison, j'aurais voulu me retenir et je ne pouvais pas.

Un grand accablement suivit. J'attendais la mort, au milieu d'une somnolence douloureuse. Ce cercueil était de pierre ; jamais je ne parviendrais à le fendre ; et cette certitude de ma défaite me laissait inerte, sans courage pour tenter un nouvel effort. Une autre souffrance, la faim,

s'était jointe au froid et à l'asphyxie. Je défaillais. Bientôt, ce supplice fut intolérable. Avec mon doigt, je tâchai d'attirer des pincées de terre, par le nœud que j'avais enfoncé, et je mangeai cette terre, ce qui redoubla mon tourment. Je mordais mes bras, n'osant aller jusqu'au sang, tenté par ma chair, suçant ma peau avec l'envie d'y enfoncer les dents.

Ah ! comme je désirais la mort, à cette heure ! Toute ma vie, j'avais tremblé devant le néant ; et je le voulais, je le réclamais, jamais il ne serait assez noir. Quel enfantillage que de redouter ce sommeil sans rêve, cette éternité de silence et de ténèbres ! La mort n'était bonne que parce qu'elle supprimait l'être d'un coup, pour toujours. Oh ! dormir comme les pierres, rentrer dans l'argile, n'être plus !

Mes mains tâtonnantes continuaient machinalement à se promener contre le bois. Soudain, je me piquai au pouce gauche, et la légère douleur me tira de mon engourdissement. Qu'était-ce donc ? Je cherchai de nouveau, je reconnus un clou, un clou que les croque-morts avaient enfoncé de travers, et qui n'avait pas mordu dans le bord du cercueil. Il était très long, très

pointu. La tête tenait dans le couvercle, mais je sentis qu'il remuait. A partir de cet instant, je n'eus plus qu'une idée : avoir ce clou. Je passai ma main droite sur mon ventre, je commençai à l'ébranler. Il ne cédait guère, c'était un gros travail. Je changeais souvent de main, car la main gauche, mal placée, se fatiguait vite. Tandis que je m'acharnais ainsi, tout un plan s'était développé dans ma tête. Ce clou devenait le salut. Il me le fallait quand même. Mais serait-il temps encore ? La faim me torturait, je dus m'arrêter, en proie à un vertige qui me laissait les mains molles, l'esprit vacillant. J'avais sucé les gouttes qui coulaient de la piqûre de mon pouce. Alors, je me mordis le bras, je bus mon sang, éperonné par la douleur, ranimé par ce vin tiède et âcre qui mouillait ma bouche. Et je me remis au clou des deux mains, je réussis à l'arracher.

Dès ce moment, je crus au succès. Mon plan était simple. J'enfonçai la pointe du clou dans le couvercle et je traçai une ligne droite, la plus longue possible, où je promenai le clou, de façon à pratiquer une entaille. Mes mains se roidissaient, je m'entêtais furieusement. Quand je pensai avoir assez entamé le bois, j'eus l'idée de me

retourner, de me mettre sur le ventre, puis, en me soulevant sur les genoux et sur les coudes, de pousser des reins. Mais, si le couvercle craqua, il ne se fendit pas encore. L'entaille n'était pas assez profonde. Je dus me replacer sur le dos et reprendre la besogne, ce qui me coûta beaucoup de peine. Enfin, je tentai un nouvel effort, et cette fois le couvercle se brisa, d'un bout à l'autre.

Certes, je n'étais pas sauvé, mais l'espérance m'inondait le cœur. J'avais cessé de pousser, je ne bougeais plus, de peur de déterminer quelque éboulement qui m'aurait enseveli. Mon projet était de me servir du couvercle comme d'un abri, tandis que je tâcherais de pratiquer une sorte de puits dans l'argile. Malheureusement ce travail présentait de grandes difficultés : les mottes épaisses qui se détachaient, embarrassaient les planches que je ne pouvais manœuvrer ; jamais je n'arriverais au sol, déjà des éboulements partiels me pliaient l'échine et m'enfonçaient la face dans la terre. La peur me reprenait, lorsqu'en m'allongeant pour trouver un point d'appui, je crus sentir que la planche qui fermait la bière, aux pieds, cédait sous la

pression. Je tapai alors vigoureusement du talon, songeant qu'il pouvait y avoir, à cet endroit, une fosse qu'on était en train de creuser.

Tout d'un coup, mes pieds enfoncèrent dans le vide. La prévision était juste : une fosse nouvellement ouverte se trouvait là. Je n'eus qu'une mince cloison de terre à trouer pour rouler dans cette fosse. Grand Dieu ! j'étais sauvé !

Un instant, je restai sur le dos, les yeux en l'air, au fond du trou. Il faisait nuit. Au ciel, les étoiles luisaient dans un bleuissement de velours. Par moments, un vent qui se levait m'apportait une tiédeur de printemps, une odeur d'arbres. Grand Dieu ! j'étais sauvé, je respirais, j'avais chaud et je pleurais, et je balbutiais, les mains dévotement tendues vers l'espace. Oh ! que c'était bon de vivre !

V

Ma première pensée fut de me rendre chez le gardien du cimetière, pour qu'il me fît reconduire chez moi. Mais des idées, vagues encore, m'arrêtèrent. J'allais effrayer tout le monde. Pourquoi me presser, lorsque j'étais maître de la situation? Je me tâtai les membres, je n'avais que la légère morsure de mes dents au bras gauche; et la petite fièvre qui en résultait m'excitait, me donnait une force inespérée. Certes, je pourrais marcher sans aide.

Alors, je pris mon temps. Toutes sortes de rêveries confuses me traversaient le cerveau. J'avais senti près de moi, dans la fosse, les outils des fossoyeurs, et j'éprouvais le besoin de réparer le dégât que je venais de faire, de reboucher le trou, pour qu'on ne pût s'apercevoir de ma résurrection. A ce moment, je n'avais aucune idée nette; je trouvais seulement inutile de publier l'aventure, éprouvant une honte à vivre,

lorsque le monde entier me croyait mort. En une demi-heure de travail, je parvins à effacer toute trace. Et je sautai hors de la fosse.

Quelle belle nuit ! Un silence profond régnait dans le cimetière. Les arbres noirs faisaient des ombres immobiles, au milieu de la blancheur des tombes. Comme je cherchais à m'orienter, je remarquai que toute une moitié du ciel flambait d'un reflet d'incendie. Paris était là. Je me dirigeai de ce côté, filant le long d'une avenue, dans l'obscurité des branches. Mais, au bout de cinquante pas, je dus m'arrêter, essoufflé déjà. Et je m'assis sur un banc de pierre. Alors seulement, je m'examinai : j'étais complètement habillé, chaussé même, et seul un chapeau me manquait. Combien je remerciai ma chère Marguerite du pieux sentiment qui l'avait fait me vêtir ! Le brusque souvenir de Marguerite me remit debout. Je voulais la voir.

Au bout de l'avenue, une muraille m'arrêta. Je montai sur une tombe, et quand je fus pendu au chaperon, de l'autre côté du mur, je me laissai aller. La chute fut rude. Puis je marchai quelques minutes dans une grande rue déserte, qui tournait autour du cimetière. J'ignorais com-

plètement où j'étais ; mais je me répétais, avec l'entêtement de l'idée fixe, que j'allais rentrer dans Paris et que je saurais bien trouver la rue Dauphine. Des gens passèrent, je ne les questionnai même pas, saisi de méfiance, ne voulant me confier à personne. Aujourd'hui j'ai conscience qu'une grosse fièvre me secouait déjà et que ma tête se perdait. Enfin, comme je débouchais sur une grande voie, un éblouissement me prit, et je tombai lourdement sur le trottoir.

Ici, il y a un trou dans ma vie. Pendant trois semaines, je demeurai sans connaissance. Quand je me réveillai enfin, je me trouvais dans une chambre inconnue. Un homme était là à me soigner. Il me raconta simplement que, m'ayant ramassé, un matin, sur le boulevard Montparnasse, il m'avait gardé chez lui. C'était un vieux docteur qui n'exerçait plus. Lorsque je le remerciai, il me répondit avec brusquerie que mon cas lui avait paru curieux et qu'il avait voulu l'étudier. D'ailleurs, dans les premiers jours de ma convalescence, il ne me permit de lui adresser aucune question. Plus tard, il ne m'en fit aucune. Durant huit jours encore, je gardai le lit, la tête faiblè, ne cherchant pas même à me souvenir, car le

souvenir était une fatigue et un chagrin. Je me sentais plein de pudeur et de crainte. Lorsque je pourrais sortir, j'irais voir. Peut-être, dans le délire de la fièvre, avais-je laissé échapper un nom ; mais jamais le médecin ne fit allusion à ce que j'avais pu dire. Sa charité resta discrète.

Cependant, l'été était venu. Un matin de juin, j'obtins enfin la permission de faire une courte promenade. C'était une matinée superbe, un de ces gais soleils qui donnent une jeunesse aux rues du vieux Paris. J'allais doucement, questionnant les promeneurs à chaque carrefour, demandant la rue Dauphine. J'y arrivai, et j'eus de la peine à reconnaître l'hôtel meublé où nous étions descendus. Une peur d'enfant m'agitait. Si je me présentais brusquement à Marguerite, je craignais de la tuer. Le mieux, peut-être, serait de prévenir cette vieille femme, M^me^ Gabin, qui logeait là. Mais il me déplaisait de mettre quelqu'un entre nous. Je ne m'arrêtais à rien. Tout au fond de moi, il y avait comme un grand vide, comme un sacrifice accompli depuis longtemps.

La maison était toute jaune de soleil. Je l'avais reconnue à un restaurant borgne, qui se trouvait

au rez-de-chaussée, et d'où l'on nous montait la nourriture. Je levai les yeux, je regardai la dernière fenêtre du troisième étage, à gauche. Elle était grande ouverte. Tout à coup, une jeune femme ébouriffée, la camisole de travers, vint s'accouder; et, derrière elle, une jeune homme qui la poursuivait, avança la tête et la baisa au cou. Ce n'était pas Marguerite. Je n'éprouvai aucune surprise. Il me sembla que j'avais rêvé cela et d'autres choses encore que j'allais apprendre.

Un instant, je demeurai dans la rue, indécis, songeant à monter et à questionner ces amoureux qui riaient toujours, au grand soleil. Puis, je pris le parti d'entrer dans le petit restaurant, en bas. Je devais être méconnaissable : ma barbe avait poussé pendant ma fièvre cérébrale, mon visage s'était creusé. Comme je m'asseyais à une table, je vis justement Mme Gabin qui apportait une tasse, pour acheter deux sous de café ; et elle se planta devant le comptoir, elle entama avec la dame de l'établissement les commérages de tous les jours. Je tendis l'oreille.

— Eh bien! demanda la dame, cette pauvre petite du troisième a donc fini par se décider ?

— Que voulez-vous? répondit Mme Gabin, c'était ce qu'elle avait de mieux à faire. M. Simoneau lui témoignait tant d'amitié !... Il avait heureusement terminé ses affaires, un gros héritage, et il lui offrait de l'emmener là-bas, dans son pays, vivre chez une tante à lui, qui a besoin d'une personne de confiance.

La dame du comptoir eut un léger rire. J'avais enfoncé ma face dans une journal, très pâle, les mains tremblantes.

— Sans doute, ça finira par un mariage, reprit Mme Gabin. Mais je vous jure sur mon honneur que je n'ai rien vu de louche. La petite pleurait son mari, et le jeune homme se conduisait parfaitement bien... Enfin, ils sont partis hier. Quand elle ne sera plus en deuil, ils feront ce qu'ils voudront.

A ce moment, la porte qui menait du restaurant dans l'allée s'ouvrit toute grande, et Dédé entra.

— Maman, tu ne montes pas?... J'attends, moi. Viens vite.

— Tout à l'heure, tu m'embêtes ! dit la mère.

L'enfant resta, écoutant les deux femmes, de son air précoce de gamine poussée sur le pavé de Paris.

— Dame! après tout, expliquait Mme Gabin, le défunt ne valait pas M. Simoneau... Il ne me revenait guère, ce gringalet. Toujours à geindre! Et pas le sou! Ah! non! vrai! un mari comme ça, c'est désagréable pour une femme qui a du sang... Tandis que M. Simoneau, un homme riche, fort comme un Turc...

— Oh! interrompit Dédé, moi, je l'ai vu, un jour qu'il se débarbouillait. Il en a, du poil sur les bras!

— Veux-tu t'en aller! cria la vieille en la bousculant. Tu fourres toujours ton nez où il ne doit pas être.

Puis, pour conclure :

— Tenez! l'autre a bien fait de mourir. C'est une fière chance.

Quand je me retrouvai dans la rue, je marchai lentement, les jambes cassées. Pourtant, je ne souffrais pas trop. J'eus même un sourire, en apercevant mon ombre au soleil. En effet, j'étais bien chétif, j'avais eu une singulière idée d'épouser Marguerite. Et je me rappelais ses ennuis de Guérande, ses impatiences, sa vie morne et fatiguée. La chère femme se montrait bonne. Mais je n'avais jamais été son amant,

c'était un frère qu'elle venait de pleurer. Pourquoi aurais-je de nouveau dérangé sa vie? Un mort n'est pas jaloux. Lorsque je levai la tête, je vis que le jardin du Luxembourg était devant moi. J'y entrai et je m'assis au soleil, rêvant avec une grande douceur. La pensée de Marguerite m'attendrissait, maintenant. Je me l'imaginais en province, dans une petite ville, très heureuse, très aimée, très fêtée ; elle embellissait, elle avait trois garçons et deux filles. Allons ! j'étais un brave homme, d'être mort, et je ne ferais certainement pas la bêtise cruelle de ressusciter.

Depuis ce temps, j'ai beaucoup voyagé, j'ai vécu un peu partout. Je suis un homme médiocre, qui a travaillé et mangé comme tout le monde. La mort ne m'effraie plus; mais elle semble ne pas vouloir de moi, à présent que je n'ai aucune raison de vivre, et je crains qu'elle ne m'oublie.

MADAME NEIGEON

I

Il y a huit jours que mon père, M. de Vaugelade, m'a permis de quitter le Boquet, le vieux château mélancolique où je suis né, dans la basse Normandie. Mon père a d'étranges idées sur les temps actuels, il est d'un bon demi-siècle en retard. Enfin, j'habite donc Paris, que je connaissais à peine, pour l'avoir traversé deux fois. Heureusement, je ne suis pas trop gauche. Félix Budin, mon ancien condisciple du lycée de Caen, a prétendu, en me revoyant ici, que j'étais superbe et que les Parisiennes allaient raffoler de moi. Cela m'a fait rire. Mais, quand Félix n'a plus été là, je me suis surpris dans une glace, à regarder mes cinq pieds six pouces, tout en souriant de mes dents blanches et de mes yeux noirs.

Puis, j'ai haussé les épaules, car je ne suis pas fat.

Hier, pour la première fois, j'ai passé la soirée dans un salon parisien. La comtesse de P***, qui est un peu ma tante, m'avait invité à dîner. C'était son dernier samedi. Elle voulait me présenter à M. Neigeon, un député de notre arrondissement de Gommerville, qui vient d'être nommé sous-secrétaire d'État, et qui est, dit-on, en passe de devenir ministre. Ma tante, beaucoup plus tolérante que mon père, m'a nettement déclaré qu'un jeune homme de mon âge ne pouvait bouder son pays, fût-il en république. Elle veut me caser quelque part.

— Je me charge de catéchiser ce vieil entêté de Vaugelade, m'a-t-elle dit. Laisse-moi faire, mon cher Georges.

A sept heures précises, j'étais chez la comtesse. Mais il paraît qu'on dîne tard, à Paris; les convives arrivaient un à un, et à sept heures et demie, tous n'étaient point là. La comtesse m'a appris d'un air de désespoir qu'elle n'avait pu avoir M. Neigeon; il se trouvait retenu à Versailles par je ne sais quelle complication parlementaire. Cependant, elle espérait encore qu'il

paraitrait un moment dans la soirée. Voulant boucher le trou, elle avait invité un autre député de notre département, l'énorme Gaucheraud, comme nous le nommons là-bas, et que je connais pour avoir chassé une fois avec lui. Ce Gaucheraud est un homme court, jovial, qui a laissé pousser ses favoris depuis peu, afin d'avoir l'air grave. Il est né à Paris, d'un petit avoué sans fortune; mais il possède chez nous un oncle riche et très influent, qu'il a décidé, je ne sais trop comment, à lui céder une candidature. J'ignorais d'ailleurs qu'il fût marié. Ma tante m'a placé, à table, près d'une jeune dame blonde, l'air fin et joli, que l'énorme Gaucheraud appelait Berthe, très haut.

On avait fini par être au complet. Il faisait jour encore dans le salon, exposé au couchant, et brusquement nous sommes entrés dans une pièce aux rideaux tirés, éclairée par un lustre et des lampes. L'effet a été singulier. Aussi, tout en prenant place, a-t-on causé de ces derniers dîners de la saison d'hiver, que le crépuscule attriste. Ma tante détestait cela. Et la conversation s'est éternisée sur ce sujet, sur la mélancolie de Paris traversé au jour tombant, lorsqu'on

se rend en voiture à une invitation. Je me taisais, mais je n'avais nullement éprouvé cette sensation, dans mon fiacre, qui m'avait pourtant cahoté durement pendant une demi-heure. Paris, aux premières lueurs du gaz, m'avait empli d'un immense désir de toutes les jouissances dont il allait flamber.

Quand les entrées ont paru, les voix se sont levées, et l'on a causé politique. J'ai été surpris d'entendre ma tante formuler des opinions. Les autres dames, d'ailleurs, étaient au courant, appelaient les hommes en vue de leurs noms tout court, jugeaient et décidaient. En face de moi, Gaucheraud tenait une place énorme, parlant fort, sans cesser de boire ni de manger. Ces choses ne m'intéressaient point, beaucoup m'échappaient, et j'avais fini par ne plus m'occuper que de ma voisine, madame Gaucheraud, Berthe, comme je la nommais déjà, pour abréger. Elle était vraiment très jolie. L'oreille surtout m'a paru charmante, une petite oreille ronde, derrière laquelle frisaient des cheveux jaunes. Berthe avait une de ces nuques troublantes de blonde, couvertes de poils follets. A certains mouvements des épaules, son corsage décolleté

en carré bâillait légèrement par derrière, et je suivais, de son cou à sa taille, une ondulation souple de chatte. J'aimais moins son profil un un peu aigu. Elle parlait politique avec plus d'acharnement que les autres.

— Madame, désirez-vous du vin?... Vous passerai-je le sel, madame?

Je me faisais poli, je prévenais ses moindres désirs, interprétant ses gestes et ses regards. Elle m'avait regardé fixement en se mettant à table, comme pour me peser d'un coup.

— Ça vous ennuie, la politique, m'a-t-elle dit enfin. Moi, elle m'assomme. Mais, que voulez-vous? il faut bien causer. On ne cause que de ça maintenant dans le monde.

Puis, elle a sauté à un autre sujet.

— Est-ce joli, Gommerville? Mon mari a voulu, l'été dernier, me mener chez son oncle; mais j'ai eu peur, j'ai prétexté que j'étais malade.

— Le pays est très fertile, ai-je répondu Il y a de très belles plaines.

— Bon! je suis fixée, a-t-elle repris en riant. C'est affreux. Un pays tout plat, des champs et encore des champs, avec le même rideau de peupliers de loin en loin.

J'ai voulu me récrier, mais elle était déjà repartie, elle discutait une loi sur l'enseignement supérieur avec son voisin de droite, homme sérieux à barbe blanche. Enfin on a parlé théâtre. Quand elle se penchait pour répondre à une question lancée du bout de la table, l'ondulation féline de sa nuque me causait une émotion. Au Boquet, dans les sourdes impatiences de ma solitude, j'avais rêvé une maîtresse blonde; mais elle était lente, avec un visage noble, et la mine de souris, les petits cheveux frisés de Berthe dérangeaient mon rêve. Puis, comme on servait déjà les légumes, j'ai glissé à une histoire folle, dont j'arrangeais les détails au fur et à mesure : nous étions seuls, elle et moi ; je la baisais par derrière sur le cou, et elle se retournait en souriant; alors, nous partions ensemble, pour un pays très lointain. On passait le dessert. A ce moment, elle s'est serrée contre moi, elle m'a dit à voix basse :

— Donnez-moi donc cette assiette de bonbons, là, devant vous.

Il m'a semblé que ses yeux avaient une douceur de caresse, et la légère pression de son bras

nu sur la manche de son habit me chauffait délicieusement.

— J'adore les sucreries, et vous ? a-t-elle repris, en croquant un fruit glacé.

Ces simples mots m'ont remué, au point que je me suis cru amoureux. Comme je levais la tête, j'ai aperçu Gaucheraud, qui me regardait causer bas avec sa femme : il avait sa mine gaie, il souriait d'un air encourageant. Le sourire du mari m'a calmé.

Cependant, le dîner tirait sur sa fin. Il ne m'a pas semblé que les dîners de Paris fussent beaucoup plus spirituels que les dîners de Caen. Berthe seule me surprenait. Ma tante s'était plainte de la chaleur, et l'on est revenu à la première conversation, on a discuté sur les réceptions du printemps, en concluant qu'on ne mangeait réellement bien que l'hiver. Puis, on est allé prendre le café dans le petit salon.

Peu à peu, il est arrivé beaucoup de monde. Les trois salons et la salle à manger s'emplissaient. Je m'étais réfugié dans un coin, et comme ma tante passait près de moi, elle m'a dit rapidement :

— Ne t'en va pas, Georges... Sa femme est

arrivée. Il a promis de la venir prendre, et je te présenterai.

Elle parlait toujours de M. Neigeon. Mais je ne l'écoutais guère, j'avais entendu deux jeunes gens échanger devant moi quelques mots rapides, qui m'étonnaient. Ils se haussaient à une porte du grand salon, et au moment où Félix Budin, mon ancien condisciple de Caen, entrait et saluait madame Gaucheraud, le plus petit avait dit à l'autre :

— Est-ce qu'il est toujours avec elle ?

— Oui, avait répondu le plus grand. Oh ! un collage en règle. Maintenant ça durera jusqu'à l'hiver. Jamais elle n'en a gardé un si longtemps.

Ça n'a pas été pour moi une grosse souffrance, je n'ai ressenti qu'une simple blessure d'amour-propre. Pourquoi m'avait-elle dit, d'un ton si tendre, qu'elle adorait les sucreries ? Certes, je n'entendais pas la disputer à Félix. Cependant, j'ai fini par me persuader que ces jeunes gens calomniaient madame Gaucheraud. Je connaissais ma tante, elle était très rigide, elle ne pouvait tolérer chez elle des femmes compromises. Gaucheraud, justement, venait de se précipiter au-devant de Félix, pour lui serrer la

main; et il lui donnait des claques amicales sur l'épaule, il le couvait d'un regard attendri.

— Ah ! te voilà, m'a dit Félix, lorsqu'il m'a découvert. Je suis venu pour toi... Eh bien ! veux-tu que je te pilote?

Nous sommes restés tous les deux dans l'embrasure de la porte. J'aurais bien voulu le questionner sur madame Gaucheraud ; mais je ne savais comment le faire d'une façon dégagée. Tout en cherchant une transition, je l'interrogeais sur une foule d'autres personnes, qui m'étaient parfaitement indifférentes. Et il me nommait les gens, il avait des renseignements précis sur chacun. Lui, né à Paris, avait passé seulement deux années au lycée de Caen, pendant que son père était préfet du Calvados. Je le trouvais de paroles très libres. Un sourire pinçait sa lèvre inférieure, lorsque je lui demandais des détails sur certaines des femmes qui étaient là.

— Tu regardes madame Neigeon ? m'a-t-il dit tout d'un coup.

A la vérité, je regardais madame Gaucheraud. Aussi, ai-je répondu assez sottement :

— Madame Neigeon, ah ! où donc ?

— Cette femme brune, là-bas, près de la che-

minée, qui cause avec une femme blonde, décolletée.

En effet, près de madame Gaucheraud, et riant gaiement, se trouvait une dame que je n'avais pas remarquée.

— Ah ! c'est madame Neigeon, ai-je répété à deux reprises.

Et je l'ai examinée. C'était bien fâcheux qu'elle fût brune, car elle m'a paru également charmante, un peu moins grande que Berthe, avec une magnifique couronne de cheveux noirs. Elle avait des yeux à la fois vifs et tendres. Le nez petit, la bouche fine, les joues trouées de fossettes, indiquaient une nature à la fois turbulente et réfléchie. Telle a été ma première impression. Mais à la regarder, mon jugement s'est troublé, et je l'ai vue bientôt plus folle encore que son amie, riant plus haut.

— Est-ce que tu connais Neigeon? m'a demandé Félix.

— Moi, pas du tout. Ma tante doit me présenter à lui.

— Oh ! un être nul, le sot parfait, a-t-il continué. C'est la médiocrité politique dans tout son épanouissement, un de ces bouche-trous si utiles

sous le régime parlementaire. Comme il n'a pas deux idées à lui et que tous les chefs de cabinet peuvent l'employer, il est des combinaisons les plus contraires.

— Et sa femme? ai-je dit.

— Sa femme, eh bien! tu la vois. Elle est charmante... Si tu veux obtenir quelque chose de lui, fais la cour à sa femme.

Félix, d'ailleurs, affectait de ne vouloir rien ajouter. Mais, en somme, il m'a laissé entendre que madame Neigeon avait fait la fortune de son mari et qu'elle continuait de veiller à la prospérité du ménage. Tout Paris lui donnait des amants.

— Et la dame blonde? ai-je demandé brusquement.

— La dame blonde, a répondu Félix sans se troubler, c'est madame Gaucheraud.

— Elle est honnête, celle-là?

— Mais sans doute elle est honnête.

Il avait pris un air grave, qu'il n'a pu garder; son sourire a reparu, j'ai même cru lire sur son visage un air de fatuité qui m'a fâché. Les deux femmes s'étaient sans doute aperçues que nous nous occupions d'elles, car elles forçaient leurs rires. Je suis resté seul, une dame ayant emmené

Félix : et j'ai passé la soirée à les comparer l'une à l'autre, blessé et attiré, ne comprenant pas bien, éprouvant cette anxiété d'un homme qui a peur de commettre quelque sottise, en se risquant dans un monde qu'il ne connaît point encore.

— Il est assommant, il ne vient pas, m'a dit ma tante, lorsqu'elle m'a retrouvé dans le même coin de porte. C'est toujours comme ça, d'ailleurs... Enfin, il est minuit à peine, sa femme l'attend encore.

J'ai fait le tour de la salle à manger, je suis allé me planter à l'autre porte du salon. De cette manière, je me trouvais derrière ces dames. Comme j'arrivais, j'ai entendu Berthe qui appelait son amie Louise. C'est un joli nom, Louise. Elle portait une robe montante, dont la ruche laissait voir seulement, sous son lourd chignon, la ligne blanche de son cou. Cette blancheur discrète m'a paru, un instant, beaucoup plus provocante que le dos entièrement nu de Berthe. Puis, je n'ai plus eu aucun avis, elles étaient adorables toutes les deux, le choix me semblait impossible, dans l'état de trouble où je me trouvais.

Ma tante, cependant, me cherchait partout. Il était une heure.

— Tu as donc changé de porte ? m'a-t-elle dit. Allons, il ne viendra pas : ce Neigeon sauve la France tous les soirs... Je vais toujours te présenter à sa femme, avant qu'elle parte. Et sois aimable, c'est important.

Sans attendre ma réponse, la comtesse m'avait planté devant madame Neigeon, en me nommant et en lui contant mes affaires d'une phrase. Je suis resté assez gauche, j'ai trouvé à peine quelques mots. Louise attendait, avec son sourire : puis, lorsqu'elle a vu que je demeurais court, elle s'est inclinée simplement. Il m'a semblé que madame Gaucheraud se moquait de moi. Toutes deux s'étaient levées et se retiraient. Dans l'antichambre, où était installé le vestiaire, elles ont eu un accès de gaieté folle. Ce laisser-aller, ces allures garçonnières, cette grâce hardie, n'étonnaient que moi. Les hommes s'écartaient, les saluaient au passage, avec un mélange d'extrême politesse et de camaraderie mondaine qui me stupéfiait.

Félix m'avait offert une place dans sa voiture. Mais je me suis échappé, je voulais être seul ; et je n'ai pas pris de fiacre, heureux de marcher à

pied, dans le silence et la solitude des rues. Je me sentais fiévreux, comme à l'approche de quelque grande maladie. Etait-ce donc une passion qui poussait en moi ? Pareil aux voyageurs qui payent leur tribut aux climats nouveaux, j'allais être éprouvé par l'air de Paris.

II

C'est cet après-midi que j'ai revu ces dames, au Salon de peinture, qui ouvrait précisément aujourd'hui. Je confesse que je savais devoir les y rencontrer, et que je serais fort en peine pour me prononcer sur la valeur des trois ou quatre mille tableaux, devant lequels je me suis promené pendant quatre heures. Félix, hier, avait offert de me venir prendre vers midi; nous devions déjeuner dans un restaurant des Champs-Elysées.

J'ai beaucoup réfléchi, depuis la soirée de la comtesse, mais j'avoue que cela n'a pas amené une grande clarté dans mes idées. Quel étrange monde, que ce monde parisien, si poli et si gâté à la fois ! Je ne suis point un moraliste rigide, je n'en reste pas moins gêné à l'idée des choses énormes que j'ai entendues, entre hommes, dans les coins du salon de ma tante. A écouter les paroles crues, échangées à demi-voix, plus de la moitié des femmes qui étaient là se conduisaient

comme des gueuses : et c'était, sous l'urbanité des conversations et des manières, une brutalité d'appréciation qui les déshabillait toutes, les mères, les filles, salissant les plus honnêtes autant que les plus compromises. Comment savoir la vérité, au milieu de ces histoires risquées, de ces affirmations du premier venu, décidant de la vertu ou de l'impudeur d'une femme ? J'avais d'abord pensé que ma tante, malgré ce que mon père en disait, recevait du bien vilain monde. Mais Félix prétendait qu'il en était ainsi dans presque tous les salons parisiens ; les maîtresses de maison sévères devaient elles-mêmes se montrer tolérantes, sous peine de faire le vide chez elles. Mes premières révoltes s'étaient calmées, je n'avais plus que le besoin sensuel de profiter, moi aussi, de cette facilité du plaisir, de ces jouissances offertes avec une grâce si troublante.

Chaque matin, depuis quatre jours, je ne pouvais m'éveiller, dans mon petit appartement de la rue Laffitte, sans songer à Louise et à Berthe, comme je les nommais familièrement. Il se produisait un singulier phénomène en moi, je finissais par les confondre. J'avais aujourd'hui la certitude que Félix était bien réellement l'amant

de Berthe ; mais cela ne me blessait pas, au contraire ; je voyais là un encouragement, une certitude de me faire aimer. Je les associais donc toutes deux : puisqu'elles avaient cédé à d'autres, pourquoi ne me céderaient-elles pas, à moi ? C'était là le continuel sujet d'une rêverie délicieuse, à l'heure de mon lever. Je m'attardais dans mon lit, jouissant de la tiédeur des couvertures, me retournant vingt fois, avec une paresse heureuse des membres. Et j'évitais de rien préciser, car il m'était agréable de rester dans le vague d'un dénouement que j'arrangeais sans cesse à ma guise. Je pouvais ainsi raffiner sur les circonstances qui me livreraient un jour Berthe ou Louise, je ne voulais pas même savoir au juste laquelle. Enfin, je me levais, avec l'absolue conviction que je n'avais qu'à choisir, pour être le maître de l'une ou de l'autre.

Quand nous sommes entrés dans la première salle de l'Exposition de peinture, j'ai été surpris de la foule énorme qui s'y étouffait.

— Diable ! a murmuré Félix, nous venons un peu tard. Il va falloir jouer des coudes.

C'était une foule très mêlée, des artistes, des bourgeois, des gens du monde. Au milieu des

paletots mal brossés et des redingotes sombres, il y avait de claires toilettes, ces toilettes printanières si gaies à Paris, avec leurs soies tendres et leurs garnitures vives. Et j'étais surtout ravi par la tranquille assurance des femmes, coupant au plus épais des groupes, sans s'inquiéter de leurs traînes, dont les flots de dentelles finissaient toujours par passer. Elles allaient ainsi, d'un tableau à un autre, du pas dont elles auraient traversé leur salon. Il n'y a que les Parisiennes qui gardent une sérénité de déesses dans les cohues populaires, comme si les paroles entendues, les contacts subis, ne pouvaient monter jusqu'à elles et les salir. J'ai suivi un instant du regard une dame, que Félix m'a dit être la duchesse d'A***; elle était accompagnée de ses deux filles, âgées de seize à dix-huit ans; et toutes trois regardaient sans sourciller une Léda, tandis que, derrière elles, un atelier de jeunes peintres s'égayaient du tableau en termes très libres.

Félix s'est engagé dans les salles de gauche, une enfilade de grandes pièces carrées, où la foule était moins compacte. Un jour blanc tombait des plafonds vitrés, une lumière crue que des velums de toile tamisaient; mais la poussière

soulevée par le piétinement du monde mettait comme une fumée légère au-dessus de la houle des têtes. Il fallait que les femmes fussent très jolies, pour résister à cet éclairage, à ce ton uniforme, que les tableaux, aux quatre côtés des murs, tachaient violemment. Là, c'était une bigarrure extraordinaire de couleurs, des rouges, des jaunes, des bleus qui détonnaient, toute une débauche d'arc-en-ciel dans l'or éclatant des cadres. Il commençait à faire très chaud. Des messieurs chauves, au crâne pâli, se promenaient en soufflant, leur chapeau à la main. Tous les visiteurs avaient le nez en l'air. On s'écrasait devant certaines toiles. Il se produisait des courants, des poussées, une débandade de troupeau humain lâché au travers d'un palais. Et, sans relâche, on entendait le roulement continu des pieds sur les parquets, qui accompagnait la clameur sourde et prolongée de ce peuple, grondant comme la mer.

— Tiens! m'a dit Félix, voilà la grande machine dont on parle tant.

Cinq rangs de personnes contemplaient la grande machine. Il y avait des femmes avec des binocles, des artistes qui causaient bas, mécham-

ment, un grand monsieur sec en train de prendre des notes. Mais je regardais à peine. Je venais d'apercevoir, dans une salle voisine, accoudées à la barre d'appui, devant la cimaise, deux dames qui examinaient curieusement un petit tableau. Ce n'a été d'abord qu'un éclair : sous les bavolets des chapeaux, j'avais vu d'épaisses tresses noires et tout un ébouriffement de cheveux blonds ; puis, la vision s'en était allée, un flot de foule, des têtes moutonnantes avaient noyé les deux dames. Mais j'aurais juré que c'étaient elles. Au bout de quelques pas, entre les têtes sans cesse en mouvement, j'ai retrouvé tantôt les cheveux blonds, tantôt les tresses noires. Je n'ai rien dit à Félix, je me suis contenté de le conduire dans la salle voisine, en manœuvrant de façon à ce qu'il parût reconnaître ces dames le premier. Les avait-il vues comme moi? je le croirais, car il m'a jeté un regard oblique, d'une fine ironie.

— Ah! quelle heureuse rencontre! s'est-il écrié en saluant.

Ces dames se sont tournées et ont souri. J'attendais le coup de cette deuxième entrevue. Il a été décisif. Madame Neigeon m'a bouleversé, d'un

simple regard de ses yeux noirs, tandis qu'il m'a semblé retrouver une amie dans madame Gaucheraud. Cette fois, c'était le coup de foudre. Elle avait un petit chapeau jaune, couvert d'une branche de glycine ; et sa robe était de soie mauve, garnie de satin paille, une toilette très voyante et très tendre à la fois. Mais je ne l'ai détaillée que plus tard ; car, à première vue, elle m'est apparue dans du soleil, comme si elle avait fait de la lumière autour d'elle.

Cependant, Félix causait.

— Hein ? rien de fort, disait-il. Je n'ai encore rien vu.

— Mon Dieu ! a déclaré Berthe, c'est comme toutes les années.

Puis, se retournant vers la cimaise :

— Regardez donc ce petit tableau que Louise a découvert. La robe est d'un réussi ! Madame de Rochetaille en avait une exactement pareille, au dernier bal de l'Elysée.

— Oui, a murmuré Louise ; seulement, les ruchés descendaient en carré sur le tablier.

Elles étudiaient de nouveau la petite toile, qui représentait une dame dans un boudoir, debout devant une cheminée, et lisant une lettre. La

peinture m'a semblé très médiocre, mais je me suis senti plein de sympathie pour le peintre.

— Où est-il donc? a demandé Berthe brusquement, en cherchant autour d'elle. Il nous perd tous les dix pas.

Elle parlait de son mari.

— Gaucheraud est là-bas, a tranquillement répondu Félix, qui voyait tout le monde. Il regarde ce grand Christ en sucre, cloué sur une croix de pain d'épice.

En effet, le mari, l'air paisible et désintéressé, faisait pour son compte le tour des salles, les mains derrière le dos. Quand il nous a aperçus, il est venu nous donner une poignée de main ; et il nous a dit de son air gai :

— Avez-vous remarqué? il y a là-bas un Christ d'un sentiment religieux vraiment remarquable.

Ces dames s'étaient remises en marche. Nous les suivions avec Gaucheraud. La présence du mari nous autorisait à les accompagner. On a parlé de M. Neigeon : il allait sans doute venir, s'il sortait assez tôt d'une commission, où il devait faire connaître l'avis du gouvernement sur une question très importante. Gaucheraud s'était em-

paré de moi et me comblait d'amitiés. Cela me gênait, car je devais répondre. Félix avait souri, en me poussant légèrement le coude ; mais je n'avais pu comprendre. Et il profitait de ce que j'occupais le gros homme pour marcher en avant avec ces dames. Je saisissais des lambeaux de conversation.

— Alors, vous allez ce soir aux Variétés ?

— Oui, j'ai loué une baignoire. On dit cette pièce drôle... Je vous emmène, Louise. Oh ! je le veux !

Et plus loin :

— Voilà la saison finie. Cette ouverture du salon est la dernière solennité parisienne.

— Vous oubliez les courses.

— Tiens ! j'ai envie d'aller aux courses de Maisons-Laffite. On m'a dit que c'est très gentil.

Pendant ce temps, Gaucheraud me parlait du Boquet, une propriété superbe, disait-il, et dont mon père avait doublé la valeur. Je le sentais plein de flatteries. Mais je ne l'écoutais guère, remué jusqu'au fond de mon être, chaque fois qu'en s'arrêtant brusquement devant un tableau Louise m'effleurait de sa longue traîne. Son cou blanc sous ses cheveux noirs, était délicat comme

celui d'un enfant. D'ailleurs, elle gardait son allure garçonnière, ce qui me fâchait un peu. On la saluait beaucoup, et elle occupait les gens par les éclats de sa gaieté et les courses vives de ses jupes. Deux ou trois fois, elle s'était retournée pour me regarder fixement. Je marchais dans un rêve, je ne saurais dire combien d'heures je l'ai suivie de la sorte, étourdi par les paroles de Gaucheraud, aveuglé par les lieues de peinture qui se déroulaient à droite et à gauche. J'ai seulement conscience que, vers la fin, on mâchait de la poussière dans les salles, et que je ressentais une horrible fatigue, tandis que les femmes tenaient bon, souriantes.

A six heures, Félix m'a emmené dîner. Puis, au dessert :

— Je te remercie, m'a-t-il dit tout d'un coup.

— De quoi donc ? ai-je demandé, très surpris.

— Mais de ta délicatesse à ne pas faire la cour à madame Gaucheraud. Alors, tu préfères les brunes ?

Je n'ai pu m'empêcher de rougir. Il s'est hâté d'ajouter :

— Je ne veux pas de tes confidences. Au contraire, tu as dû remarquer que je m'abstenais d'in-

tervenir. J'estime qu'il faut faire seul son apprentissage de la vie.

Il ne riait plus, il était sérieux et amical.

— Alors, tu crois qu'elle pourra m'aimer? ai-je dit, sans oser nommer Louise.

— Moi! a-t-il répondu, je n'en sais rien du tout. Fais ce qu'il te plaira. Tu verras bien de quelle manière tourneront les choses.

J'ai regardé cela comme un encouragement. Félix avait repris son ton ironique; et légèrement, en manière de plaisanterie, il prétendait que Gaucheraud aurait voulu me voir tomber amoureux de sa femme.

— Oh! tu ne connais pas le bonhomme, tu n'as pas compris pourquoi il se jetait si fort à ton cou. L'influence de son oncle baisse dans ton arrondissement, et s'il était obligé de se représenter devant ses électeurs, il serait bien aise de pouvoir compter sur ton père... Dame! j'avais peur, tu comprends, du moment où tu peux lui être utile; tandis que moi, aujourd'hui, il m'a usé.

— Mais c'est abominable! me suis-je écrié.

— Pourquoi donc abominable! a-t-il repris d'un air si tranquille, que je n'ai pu savoir s'il se

moquait. Quand une femme doit avoir des amis, autant que ces amis soient utiles au ménage.

En sortant de table, Félix a parlé d'aller aux Variétés. J'avais vu la pièce l'avant-veille ; mais j'ai menti, j'ai témoigné un vif désir de la connaître. Et quelle charmante soirée ! Ces dames étaient justement dans une baignoire voisine de nos fauteuils. En tournant la tête, je pouvais suivre sur le visage de Louise le plaisir qu'elle prenait aux plaisanteries des acteurs. J'avais trouvé ces plaisanteries ineptes, deux jours auparavant. Mais elles ne me blessaient plus, j'y goûtais au contraire une jouissance, parce qu'elles me semblaient mettre une sorte de complicité galante entre Louise et moi. La pièce était très leste, et elle riait surtout des mots risqués. Il suffisait qu'elle fût dans une baignoire, cela devenait une débauche permise. Quand nos yeux se rencontraient au milieu d'un éclat de rire, elle ne baissait pas la tête. Rien ne m'a paru d'une perversion plus raffinée, je me disais que trois heures passées ainsi, dans cette communauté de gaillardises, devaient fort avancer mes affaires. D'ailleurs, toute la salle s'amusait,

beaucoup de femmes, au balcon, ne jouaient même pas de l'éventail.

Pendant un entr'acte, nous sommes allés saluer ces dames. Gaucheraud venait de sortir, nous avons pu nous asseoir. La baignoire était sombre, je sentais Louise près de moi. Ses jupes ont débordé, à un mouvement qu'elle a fait, et m'ont couvert les genoux. J'ai emporté la sensation de ce frôlement, comme un premier aveu muet, qui nous liait l'un à l'autre.

III

Dix jours se sont écoulés. Félix a disparu, je ne trouve aucun prétexte qui puisse me rapprocher de madame Neigeon. J'en suis réduit, pour m'occuper d'elle, à acheter cinq ou six grands journaux où je lis le nom de son mari. Il est intervenu à la Chambre, dans un grave débat, et a prononcé un discours dont on s'occupe beaucoup. Ce discours, à une autre époque, m'aurait paru assommant; il m'intéresse aujourd'hui, je vois les tresses noires et le cou blanc de Louise, derrière les phrases filandreuses. J'ai même eu, avec un monsieur que je connais à peine, une discussion violente au sujet de M. Neigeon, dont je défends l'incapacité. Les attaques méchantes des journaux me mettent hors de moi. Sans doute, cet homme est imbécile; mais cela prouve d'autant plus l'intelligence de sa femme, si elle est, comme on le raconte, la bonne fée de sa fortune.

Pendant ces dix jours d'impatience et de

courses vaines, je suis allé cinq ou six fois chez ma tante, espérant toujours une heureuse chance, quelque rencontre imprévue. D'ailleurs, lors de ma dernière visite, j'ai mécontenté la comtesse si vivement, que je n'oserai y retourner de sitôt. Elle s'était mis en tête de m'obtenir une situation dans la diplomatie, par le crédit de M. Neigeon; et sa stupeur a été grande, lorsque j'ai refusé, en alléguant mes opinions politiques. Le pis était que j'avais accepté, dans le premier moment, lorsque je n'aimais pas Louise et qu'il ne me répugnait pas encore de devoir un bienfait au mari. Aussi, ma tante, qui n'a pu comprendre mon accès de délicatesse, s'est-elle étonnée de ce qu'elle a appelé un caprice d'enfant. Est-ce que des légitimistes, aussi scrupuleux que moi, ne représentent pas la République à l'étranger? Au contraire, la diplomatie est le refuge des légitimistes; ils emplissent les ambassades, ils rendent à la bonne cause un service utile, en retenant les hautes situations que les républicains envient. J'étais fort embarrassé pour répondre par de bonnes raisons, je me suis retranché dans un rigorisme ridicule, et ma tante a fini par me traiter de fou, d'autant plus furieuse, qu'elle avait

déjà parlé de l'affaire à M. Neigeon. N'importe! Louise ne croira pas que je lui fais la cour pour obtenir un poste du ministère.

On rirait de moi, si je racontais par quels étranges sentiments j'ai passé depuis dix jours. D'abord, j'ai été persuadé que Louise s'était aperçue du trouble profond où m'avait jeté le frôlement de sa jupe sur mon genou ; et j'en concluais que je ne lui déplaisais pas, puisqu'elle ne s'était pas reculée tout de suite. Je trouvais là comme une avance sensuelle, qui allait plus loin que la coquetterie permise. Ce sont ici des notes sincères, une sorte de confession où je ne cache rien. Beaucoup d'hommes, s'ils disaient tout, avoueraient que les milieux changent, mais que la femme reste la même. En amour, la femme se donne ou permet qu'on la prenne. Je parle des femmes mariées, des mondaines ayant des convenances à garder. Les hommes qui les désirent, sentent vite si elles s'offrent, sous la bonne tenue de l'éducation et le raffinement du luxe. Tout ceci est pour dire que, dans mon égoïsme d'amant, je trouvais naturelle une liaison possible de Louise avec moi. Ce bout de jupe sur mes

genoux était simplement d'une franchise et d'une crânerie charmantes.

Seulement, quelques heures plus tard, je me prenais à douter, je faisais les raisonnements contraires. Une fille seule pouvait s'offrir ainsi, j'étais un sot de croire qu'une femme se jetait à ma tête, même étourdiment. Madame Neigeon ne pensait pas à moi. Elle avait peut-être des amants, mais ses liaisons étaient à coup sûr plus calculées et plus compliquées. Il devait y avoir loin entre la femme que j'avais rêvée, la femme toute d'instinct, allant à son plaisir, et la femme adroite, la Parisienne pleine de dessous, qu'elle était sans doute.

Alors, elle m'a échappé tout à fait. Je ne la voyais plus, je ne savais même plus s'il était bien vrai que je fusse resté cinq minutes, dans l'ombre d'une loge, à la sentir vivre contre moi. Et j'ai été très malheureux, au point qu'un instant j'ai songé à retourner m'enfermer au Boquet.

Avant-hier, il m'a enfin poussé une idée que je m'étonne ne pas avoir eue tout de suite. C'était d'aller assister à une séance de la chambre; peut-être M. Neigeon parlerait-il, peut-être sa femme serait-elle là. Mais il était dit que je ne verrais

point encore ce diable d'homme. Il devait prendre la parole, et il n'a pas même paru : on racontait qu'il s'était trouvé retenu dans je ne sais quelle commission du Sénat. En revanche, comme je m'asseyais au fond d'une tribune, j'ai éprouvé une émotion, en apercevant madame Gaucheraud au premier rang de la tribune d'en face. Elle m'a vu, elle m'a regardé en souriant. Hélas! Louise n'était pas avec elle. Ma joie est tombée. A la sortie, je me suis arrangé pour rencontrer madame Gaucheraud dans un couloir. Elle s'est montrée familière. Félix, certainement, lui a parlé de moi.

— Est-ce que vous vous êtes absenté de Paris? m'a-t-elle demandé.

Je suis resté muet, révolté de cette question. Moi qui battais si furieusement la ville!

— C'est qu'on ne vous rencontre nulle part. La dernière réception, au ministère, a été superbe, et il y a eu une exposition hippique merveilleuse...

Puis, devant mon air désespéré, elle s'est mise à rire.

— Allons, à demain, a-t-elle repris en s'éloignant. On vous verra là-bas, n'est-ce pas ?

J'ai répondu oui, stupide, n'osant risquer une question, de peur de l'entendre rire de nouveau. Elle s'était retournée, elle me regardait d'un air malicieux.

— Venez, a-t-elle murmuré encore, du ton discret d'une amie qui m'aurait réservé quelque surprise heureuse.

Il m'a pris une folle envie de courir derrière elle, pour l'interroger. Mais elle avait déjà tourné dans un autre couloir ; je me suis emporté contre mon sot amour-propre, qui m'empêchait d'avouer mon ignorance. Certes, j'étais prêt à aller là-bas; mais où était-ce, là-bas? Le vague de ce rendez-vous me mettait l'esprit à la torture, et j'éprouvais en outre une honte à ne pas savoir ce que le monde savait. Le soir, j'ai couru chez Félix, en me proposant d'obtenir de lui, d'une façon habile, les renseignements dont j'avais besoin. Félix était absent. Alors, désolé, je me suis plongé dans la lecture des journaux, choisissant les plus mondains et les plus répandus, tâchant de deviner, au milieu des informations publiées pour le lendemain, quel était le lieu où le bon ton voulait qu'on se donnât rendez-vous. Mes perplexités ont grandi, il y avait toutes

sortes de solennités : une exposition de maîtres anciens, une vente de charité dans un grand cercle, une messe en musique à Sainte-Clotilde, une répétition générale, deux concerts et une prise de voile, sans compter des courses un peu partout. Comment un débarqué de la veille, un provincial qui avait conscience de ses gaucheries, pouvait-il se débrouiller parmi une pareille confusion ? Je comprenais bien que le ton suprême était de se rendre à un de ces endroits ; mais auquel, grand Dieu ? Enfin, au risque de me morfondre toute une journée et de me dévorer d'impatience, si je me trompais, j'ai osé choisir. Je croyais me souvenir d'avoir entendu ces dames parler des courses de Maisons-Laffitte. Cette décision prise, je me suis senti plus calme.

Quel coin de terre ravissant, cette banlieue de Paris ! Je ne connaissais pas Maisons-Laffitte, qui m'a enchanté, avec ses maisons si gaies, bâties sur un coteau que borde la Seine. On est dans les premiers jours de mai, les pommiers tout blancs font de grands bouquets, au milieu de la verdure tendre des peupliers et des ormes.

Cependant, je me suis trouvé d'abord bien dépaysé, perdu entre des murs et des haies vives,

ne voulant demander mon chemin à personne. J'avais eu la joie de voir beaucoup de monde prendre le même train; mais ces dames n'étaient pas là, et à mesure que je guettais les passants, dans Maisons-Laffitte, mon cœur se serrait. Je finissais par me perdre, hors des habitations, le long de la Seine, lorsqu'une grosse émotion m'a arrêté net, près d'une touffe de ronces. A cinquante pas, venant à moi, un groupe de personnes s'avançait lentement, et je reconnaissais Louise et Berthe; Gaucheraud et Félix, toujours inséparables, suivaient à quelques pas. Ainsi, j'avais deviné. Cela m'a emplid'orgueil. Mais mon trouble était si grand, que j'ai commis un véritable enfantillage. Je me suis caché derrière la touffe de ronces, pris de je ne sais quelle honte, craignant de paraître ridicule. Lorsque Louise a passé, le bord de sa robe a frôlé le buisson. Tout de suite, j'avais compris la sottise de mon premier mouvement. Aussi me suis-je hâté de couper à travers champs; et, comme les promeneurs arrivaient à un coude de la route, j'ai débouché de l'air le plus naturel possible, en homme qui se croit seul et qui s'abandonne à la rêverie du grand air.

— Tiens ! c'est vous ! a crié Gaucheraud.

J'ai salué, en affectant une vive surprise. On s'est exclamé, on a échangé des poignées de main. Mais Félix riait de son air singulier ; tandis que Berthe m'adressait un clignement d'yeux, qui a établi une complicité entre nous. On s'était remis en marche ; je me suis trouvé quelques secondes en arrière avec elle.

— Alors, vous êtes venu ? m'a-t-elle dit gaiement, à demi-voix.

Et, sans me laisser le temps de répondre, elle m'a plaisanté, en ajoutant que j'étais bien heureux d'être encore si enfant. Je sentais une alliée, il me semblait qu'elle aurait goûté une joie personnelle à mettre son amie dans mes bras. Puis, Félix s'étant retourné, pour demander :

— De quoi riez-vous donc ?

— C'est monsieur de Vaugelade qui me raconte son voyage avec toute une famille d'Anglais, a-t-elle répondu tranquillement.

Gaucheraud avait repris le bras de Félix et l'entraînait, comme pour ne pas gêner mon tête-à-tête avec sa femme. Je suis resté seul entre Louise et Berthe, j'ai passé là une heure exquise, sur cette route ombreuse, qui suivait la Seine.

Louise avait une robe de soie claire, et son ombrelle, à doublure rose, baignait son visage d'une lumière fine et chaude, sans une ombre. La campagne la rendait plus libre encore, parlant haut, me regardant en face, répondant à Berthe qui la lançait dans des conversations hardies avec une insistance dont j'ai été frappé plus tard.

— Donnez donc le bras à madame Neigeon, a fini par me dire cette dernière. Vous n'êtes pas galant, vous voyez bien qu'elle est fatiguée.

J'ai offert mon bras à Louise, qui s'y est appuyée tout de suite. Berthe avait rejoint son mari et Félix, nous restions seuls, à plus de quarante pas de distance. La route montait le coteau, et nous avons marché très lentement. En bas, la Seine coulait, entre des prairies étalées comme des tapis de velours vert. Il y avait là une île mince et longue, que coupaient les deux ponts, où des trains passaient avec un roulement lointain de foudre. Puis, de l'autre côté de l'eau, une plaine immense, des cultures s'étendaient jusqu'au mont Valérien, dont on apercevait, au bord du ciel, les constructions grises, dans un poudroiement de soleil. Et, surtout, ce qui m'attendrissait aux larmes, c'était l'odeur de printemps ré-

pandue autour de nous, montant des herbes, aux bords de la route.

— Retournez-vous bientôt au Boquet? m'a demandé Louise.

J'ai eu la sottise de répondre non, ne prévoyant pas qu'elle allait ajouter:

— Ah! c'est fâcheux, nous partons la semaine prochaine pour les Mûreaux, cette propriété que mon mari possède à deux lieues de chez vous, je crois, et il comptait vous inviter à nous venir voir.

J'ai balbutié, j'ai dit que mon père me rappellerait peut-être plus vite que je ne pensais. Il m'avait semblé sentir son bras s'appuyer davantage sur le mien. Était-ce donc un rendez-vous qu'elle me donnait? Dans l'idée galante que je me faisais de cette Parisienne, si libre et si raffinée, j'ai bâti tout de suite un roman, une liaison offerte à la campagne, un mois d'amour sous de grands arbres. Oui, c'était cela, elle me trouvait sans doute des grâces de gentilhomme campagnard, elle voulait m'aimer là-bas, dans mon cadre.

— J'ai à vous gronder, a-t-elle repris tout d'un coup, en prenant un air tendre et maternel.

— Comment cela ? ai-je murmuré.

— Oui, votre tante m'a parlé de vous. Il paraît que vous ne voulez rien accepter de notre main. C'est très blessant, cela. Pourquoi refusez-vous, dites ?

J'ai rougi une seconde fois. J'étais sur le point de risquer ma déclaration, de crier : « Je refuse, parce que je vous aime. » Mais elle a eu un geste, comme si elle comprenait et qu'elle voulût me faire taire. Puis elle a ajouté, en riant :

— Si vous êtes fier, si vous tenez à rendre service pour service, nous acceptons bien volontiers votre protection là-bas. Vous savez qu'il y a un conseiller général à nommer. Mon mari se porte, mais il craint d'être battu, ce qui serait très désagréable dans sa situation... Voulez-vous nous aider ?

On ne pouvait être plus charmante. Cette histoire d'élection m'a paru un prétexte de femme spirituelle, pour nous retrouver aux champs.

— Mais sans doute je vous aiderai ! ai-je répondu avec gaieté.

— Et si vous faites nommer mon mari, il est entendu que mon mari vous donne à son tour un coup d'épaule ?

— Marché conclu.

— Oui, marché conclu.

Elle m'a tendu sa petite main, et j'ai tapé dedans. Nous plaisantions tous les deux. Cela me semblait ravissant, en vérité. Les arbres avaient cessé, le soleil tombait d'aplomb en haut de la côte, et nous marchions dans une grande chaleur, muets tous les deux. Mais cet imbécile de Gaucheraud est venu troubler ce silence frissonnant, sous le ciel de flamme. Il nous avait entendus parler du conseil général, il ne m'a plus lâché, me contant l'histoire de son oncle, manœuvrant pour se faire présenter à mon père. Enfin, nous sommes arrivés au champ de courses. Ils ont trouvé les courses superbes. Moi, tout le temps, debout derrière Louise, j'ai regardé son cou délicat. Et quel adorable retour, par une brusque ondée ! Le vert de la campagne, sous la pluie, s'était attendri encore, les feuilles et la terre sentaient bon, d'une odeur d'amour. Louise avait fermé les yeux à demi, lasse et comme envahie par les voluptés du printemps.

— Rappelez-vous notre marché, m'a-t-elle dit à la gare, en montant dans sa voiture qui l'atten-

dait. Aux Mûreaux, dans quinze jours, n'est-ce pas?

J'ai serré la main qu'elle me tendait, et je crains même d'avoir été un peu brutal, car pour la première fois je l'ai vue grave, avec deux plis de mécontentement aux lèvres. Mais Berthe semblait toujours m'encourager à oser davantage, et Félix gardait toujours son rire énigmatique, tandis que Gaucheraud me tapait sur l'épaule, en criant :

— Aux Mûreaux, dans quinze jours, monsieur de Vaugelade... Nous y serons tous.

Le diable l'emporte!

IV

Je reviens des Mûreaux, et mon esprit est si plein de pensées contradictoires, que moi-même j'ai besoin de me raconter la journée que je viens de passer près de Louise, pour tâcher de me faire une opinion nette.

Bien que les Mûreaux ne soient qu'à deux lieues du Boquet, je connaissais peu ce coin de notre pays. Nos chasses sont du côté de Gommerville, et comme on fait un assez long détour pour traverser la petite rivière du Béage, je n'étais pas allé par là dix fois en ma vie. Le coteau est pourtant délicieux, avec sa route qui monte, bordée de grands noyers. Puis, sur le plateau, on redescend, et les Mûreaux se trouvent à l'entrée d'un vallon, dont les pentes se resserrent bientôt en une gorge étroite. L'habitation, une maison carrée du dix-septième siècle, n'a pas grande importance ; mais le parc est magnifique, avec ses larges

pelouses et le bout de forêt qui le termine, si inextricable, que les allées elles-mêmes ont été envahies par les branches.

Quand je suis arrivé à cheval, deux grands chiens m'ont accueilli par des aboiements et des bonds prolongés. Au bout de l'avenue, j'avais aperçu une tache blanche. C'était Louise, en robe claire, en chapeau de paille. Elle n'est pas descendue à ma rencontre, elle est restée immobile et souriante, sur le vaste perron qui monte au vestibule. Il était au plus neuf heures.

— Ah ! que vous êtes charmant ! m'a-t-elle crié. Vous êtes matinal au moins, vous !... Comme vous voyez, je suis encore la seule levée au château.

Je l'ai complimentée de ce beau courage de Parisienne. Mais elle a ajouté en riant :

— Il est vrai que je ne suis ici que depuis cinq jours. Je me lèverais avec les poules, les premiers matins... Seulement, dès la seconde semaine, je reprends petit à petit mes habitudes de paresseuse, je finis par descendre à dix heures, comme à Paris... Enfin, ce matin, je suis encore une campagnarde.

Jamais je ne l'avais vue si ravissante. Dans sa

hâte à quitter sa chambre, elle avait noué négligemment ses cheveux, elle s'était enveloppée dans le premier peignoir venu ; et, toute fraîche, les yeux humides de sommeil, elle redevenait enfant. De petites mèches s'envolaient sur son cou. J'apercevais ses bras nus jusqu'aux coudes, lorsque ses larges manches s'entr'ouvraient.

— Vous ne savez pas où j'allais ? a-t-elle répondu. Eh bien, j'allais voir, sur ce berceau là-bas, un rideau de volubilis, qui, paraît-il, est merveilleux, quand le soleil n'a pas encore fermé les fleurs. C'est le jardinier qui m'a dit ça ; et, comme j'ai manqué mes volubilis, hier, je ne veux pas les rater aujourd'hui... Vous m'accompagnez, n'est-ce pas ?

J'avais grande envie de lui offrir mon bras, mais j'ai compris que ce serait ridicule. Elle courait comme une pensionnaire échappée. Arrivée au berceau, elle a eu un cri d'admiration. Toute une draperie de volubilis pendait de haut, une pluie de clochettes emperlées de rosée et dont les teintes délicates allaient du rose vif au violet et au bleu pâles. On aurait dit une de ces fantaisies des albums japonais, d'une grâce et d'une étrangeté exquises.

— Voilà la récompense, quand on se lève matin, disait Louise gaiement.

Puis, elle s'est assise sous le berceau, et je me suis permis de me mettre près d'elle, en voyant qu'elle reculait sa jupe pour me faire une petite place. J'étais très ému, parce qu'il me venait la pensée de brusquer les choses, en la prenant à la taille et en la baisant sur le cou. Je sentais bien que c'était là une brutalité de sous-lieutenant forçant la vertu d'une chambrière. Mais je ne trouvais rien autre chose, et cette idée m'obsédait, tournait à une sorte de besoin physique. Je ne sais si Louise a compris ce qui se passait en moi : elle ne s'est pas levée ; seulement, elle a pris un air grave.

— D'abord, causons de nos affaires, voulez-vous ? m'a-t-elle dit.

Mes oreilles bourdonnaient, je me suis efforcé de l'écouter. Il faisait sombre et un peu froid, sous le berceau. Le soleil trouait le feuillage des volubilis de minces fusées d'or ; et, sur le peignoir blanc de Louise, c'était comme des mouches d'or, des insectes d'or qui se posaient.

— Où en sommes-nous, m'a-t-elle demandé, d'un air de complice.

Alors, je lui ai raconté l'étrange revirement que je venais de remarquer chez mon père. Lui qui, pendant dix ans, s'était emporté contre le nouvel état de choses, en me défendant de ne jamais servir la République, m'avait laissé entendre, dès le soir de mon arrivée, qu'un garçon de mon âge se devait à son pays. Je soupçonnais ma tante de cette conversion. On devait avoir lâché des femmes sur lui. Louise souriait, en m'écoutant. Elle finit par dire :

— J'ai rencontré monsieur de Vaugelade, il y a trois jours, dans un château voisin, où je me trouvais en visite... Nous avons causé.

Puis, elle a ajouté vivement :

— Vous savez que cette élection au conseil général a lieu dimanche. Vous allez vous mettre en campagne tout de suite... Avec votre père, le succès de mon mari est certain.

— Monsieur Neigeon est ici ? ai-je demandé après une hésitation.

— Oui, il est arrivé hier soir... Mais vous ne le verrez pas ce matin, car il est reparti du côté de Gommerville, pour déjeuner chez un propriétaire de ses amis, qui a une grande influence.

Elle s'était levée, je suis resté assis un instant

encore, regrettant décidément de ne pas lui avoir baisé le cou. Jamais je ne retrouverais un petit coin si noir, à cette heure matinale, lorsqu'elle était au saut du lit, à peine habillée. Maintenant, il était trop tard ; et j'ai si bien senti que j'allais la faire rire en tombant à ses pieds sur la terre humide, que j'ai remis ma déclaration à un moment plus favorable.

D'ailleurs, au bout de l'allée, je venais d'apercevoir la silhouette épaisse de Gaucheraud. En nous voyant sortir du bosquet, Louise et moi, il a eu un petit ricanement. Puis, il s'est extasié sur notre courage à nous lever si matin. Lui descendait à peine.

— Et Berthe ? lui a demandé Louise; a-t-elle passé une bonne nuit ?

— Ma foi, je n'en sais rien, a-t-il répondu. Je ne l'ai pas vue encore.

Et, s'apercevant de mon étonnement, il a expliqué que sa femme avait la migraine pour la journée, lorsqu'on entrait chez elle le matin. Ils avaient deux chambres; cela était plus commode, à la campagne surtout. Il a conclu tranquillement en disant sans rire :

— Ma femme adore coucher seule.

Nous traversions alors la terrasse qui domine le parc, et je n'ai pu m'empêcher de penser aux histoires gaillardes qu'on raconte sur la vie de château. Il me plaisait de rêver un coin d'élégante débauche, des amants marchant pieds nus et sans chandelle le long des corridors, allant rejoindre des dames dans des chambres discrètes, dont les portes restaient entrebâillées. C'étaient là des régals de Parisiennes perverses promptes à profiter des libertés de la campagne, qui donnaient un regain de vivacité à leur liaison près de se rompre. Et, tout d'un coup, j'ai eu la conviction que mon rêve était une réalité, en voyant sortir du vestibule Berthe et mon ami Félix, l'un et l'autre nonchalants, comme brisés, malgré la grasse nuit qu'ils venaient de dormir.

— Vous n'êtes pas souffrante? a demandé obligeamment Louise à son amie.

— Non, merci. Seulement, vous savez, le changement, ça vous rend toute nerveuse... Et puis, au petit jour, il y a des oiseaux qui ont fait un bruit!

J'avais serré la main de Félix. Et, je ne sais pourquoi, au sourire que les deux femmes ont échangé, tandis que Gaucheraud sifflotait, le

dos arrondi et complaisant, il m'est venu la pensée que Louise n'ignorait rien de ce qui se passait chez elle. Elle devait entendre, la nuit, ces pas d'homme le long des corridors, ces portes ouvertes et refermées avec des lenteurs sages, ces souffles d'amour sortant des alcôves noires et courant dans les murs. Ah ! pourquoi ne lui avais-je pas baisé le cou, sous le berceau ! Puisqu'elle tolérait ces choses, elle ne se serait pas fâchée. Je calculais déjà par quelle ouverture de la maison je pourrais entrer, lorsque je viendrais la nuit, pour monter chez elle. Il y avait une fenêtre basse, à gauche du vestibule, qui me semblait excellente.

On déjeunait à onze heures. Après le déjeuner, Gaucheraud a disparu pour faire la sieste. Il s'était ouvert à moi, en me confiant qu'il craignait de ne pas être réélu, aux futures élections, et en ajoutant qu'il comptait résider trois semaines dans l'arrondissement, afin d'y gagner des sympathies. Aussi, après être descendu chez son oncle, avait-il voulu passer quelques jours aux Mûreaux, désireux de montrer à tout le pays qu'il était au mieux avec les Neigeon ; cela, pensait-il, devait lui faire gagner des voix. J'ai com-

pris qu'il éprouvait la grande envie d'être également invité chez mon père. Le malheur était que je paraissais ne pas aimer les blondes.

J'ai passé, en compagnie de ces dames et de Félix, une après-midi très gaie. Cette vie de château, ces grâces parisiennes qui s'ébattent au grand air, dans les premiers soleils de l'été, sont vraiment charmantes. C'est le salon élargi et continué sur les pelouses ; non plus le salon d'hiver où l'on est parqué un peu à l'étroit, où les femmes décolletées jouent de l'éventail, au milieu des habits noirs debout le long des murs ; mais un salon en vacances, les femmes vêtues de clair courant librement dans les allées, les hommes en vestons osant se montrer bons enfants, un abandon de l'étiquette mondaine, une familiarité qui exclut l'ennui des conversations toutes faites. Je dois confesser cependant que les allures de ces dames continuaient à me surprendre, moi grandi en province parmi des dévotes. Louise, après le déjeuner, comme nous prenions le café sur la terrasse, s'est permis une cigarette. Berthe lâchait des mots d'argot, naturellement. Plus tard, toutes deux ont disparu, avec un grand bruit de jupes, riant au loin, s'appelant, pleines

d'une étourderie qui me troublait. C'est sot à avouer, mais ces façons, nouvelles pour moi, me faisaient espérer de la part de Louise un rendez-vous pour une nuit très prochaine. Félix fumait des cigares, paisiblement. Je le surprenais parfois à me regarder de son air railleur.

A quatre heures et demie, j'ai parlé de m'en aller. Louise s'est récriée aussitôt.

— Non, non, vous ne partez pas. Je vous garde à dîner... Mon mari va rentrer sûrement. Vous le verrez enfin. Il faut pourtant que je vous présente à lui.

Je lui ai expliqué que mon père m'attendait. Il y avait, au Boquet, un dîner auquel je me trouvais forcé d'assister. J'ai ajouté en riant.

— C'est un dîner électoral, je vais travailler pour vous.

— Oh ! alors, a-t-elle dit, partez vite... Et vous savez, si vous réussissez, venez chercher votre récompense.

Il m'a semblé qu'elle rougissait en disant cela. Voulait-elle seulement parler du poste diplomatique que mon père me presse d'accepter ? J'ai cru pouvoir prêter un sens plus tendre à ses paroles, j'ai pris sans doute un air si insupportable-

ment fat, que je l'ai vue une seconde fois devenir grave, avec ce pli des lèvres qui lui donne une expression de mécontentement hautain.

D'ailleurs, je n'ai pas eu le temps de réfléchir à ce brusque changement de physionomie. Comme je partais, une légère voiture s'est arrêtée devant le perron. Je croyais déjà au retour du mari. Mais il n'y avait, dans la voiture, que deux enfants, une petite fille de cinq ans environ et un petit garçon de quatre, accompagnés par une femme de chambre. Ils tendaient les bras, ils riaient ; et, dès qu'ils ont pu sauter à terre, ils ont couru se jeter dans les jupes de Louise. Elle les baisait sur les cheveux.

— A qui sont ces beaux enfants ? ai-je demandé.

— Mais ils sont à moi ! m'a-t-elle répondu, d'un air de surprise.

A elle ! Je ne saurais exprimer le coup que cette simple parole m'a porté. Il m'a semblé que, brusquement, elle m'échappait, que ces petits êtres-là creusaient de leurs mains faibles un fossé infranchissable entre elle et moi. Comment ! elle avait des enfants, et je n'en savais rien ! je n'ai pu retenir ce cri brutal :

— Vous avez des enfants !

— Sans doute, a-t-elle dit tranquillement. Ils sont allés voir leur marraine, ce matin, à deux lieues d'ici... Permettez-moi de vous les présenter : monsieur Lucien, mademoiselle Marguerite.

Les petits me souriaient. Je devais avoir l'air stupide. Non, je ne pouvais m'habituer à l'idée qu'elle était mère. Cela dérangeait toutes mes idées. Je suis parti, la tête bourdonnante, et à cette heure encore je ne sais que penser. Je vois Louise sous le berceau de volubilis, et je la vois baisant les cheveux de Lucien et de Marguerite. Décidément, ces Parisiennes sont trop compliquées pour un provincial de mon espèce. Il faut que je dorme. Je tâcherai de comprendre demain.

V

Ceci est le dénouement de l'aventure. Oh ! quelle leçon ! Mais tâchons de conter les choses froidement.

Dimanche, M. Neigeon a été nommé conseiller général. Après le dépouillement du scrutin, il est devenu évident que, sans notre appui, le candidat échouait. Mon père, qui, lui, a vu M. Neigeon, m'a laissé entendre qu'un homme si absolument médiocre n'était pas à craindre ; d'ailleurs, il s'agissait de battre le candidat radical. Le soir, après le dîner, le vieil homme s'est réveillé chez mon père, et il s'est contenté de me dire :

— Tout cela n'est pas bien propre. Mais ils m'ont tous répété que je travaillais pour toi... Enfin, fais ce que tu dois faire. Moi, je n'ai qu'à m'en aller, car je ne comprends plus.

Le lundi et le mardi, j'ai hésité à me rendre aux Mûreaux. Il me semblait qu'il y avait quel-

que brutalité à aller si vite chercher des remerciements. D'ailleurs, les enfants ne me gênaient plus. Je m'étais raisonné, en me prouvant que Louise était aussi peu mère que possible. Ne disait-on, pas dans ma province, que les Parisiennes ne sacrifiaient jamais un plaisir à leurs enfants, et qu'elles abandonnaient ceux-ci aux domestiques, pour être libres? Hier, mercredi, tous mes scrupules ont donc disparu. L'impatience me dévorait. Je suis parti en guerre, dès huit heures.

Mon projet était d'arriver aux Mûreaux comme la première fois, le matin, et de trouver Louise seule, à son lever. Mais, quand je suis descendu de cheval, un domestique m'a dit que madame n'était pas encore sortie de sa chambre, sans m'offrir d'ailleurs d'aller la prévenir. J'ai répondu que j'attendrais.

Et j'ai attendu, en effet, deux grandes heures. Je ne sais plus combien de fois j'ai fait le tour du parterre. De temps à autre, je levais les yeux vers les fenêtres du premier étage; mais les persiennes en restaient hermétiquement closes. Las et énervé de cette promenade prolongée, j'ai fini par aller m'asseoir sous le berceau de volubilis.

Ce matin-là, le temps était couvert, le soleil ne glissait pas en poussière d'or entre les feuilles. Il faisait presque nuit, dans ces verdures. Je réfléchissais, je me disais que je devais jouer le tout pour le tout. Ma conviction était que, si j'hésitais de nouveau, Louise ne serait jamais à moi. Je m'encourageais, j'évoquais ce qui me l'avait fait juger complaisante et facile. Mon plan était simple et je le mûrissais ; dès que je me trouverais seul avec elle, je lui prendrais les mains, j'affecterais d'être troublé, afin de ne pas trop l'effaroucher d'abord ; puis, je lui baiserais le cou, et le reste allait tout seul. Pour la dixième fois, je perfectionnais mon plan, lorsque tout d'un coup Louise a paru.

— Où vous cachez-vous donc ? disait-elle gaiement, en me cherchant dans l'obscurité. Ah ! vous êtes là ! Il y a dix minutes que je cours après vous... Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre.

Je lui ai répondu, la gorge un peu serrée, que l'attente n'avait rien d'ennuyeux, lorsqu'on songeait à elle.

— Je vous avais averti, a-t-elle repris sans paraître s'arrêter à cette fadeur ; je ne suis cam-

pagnarde que la première semaine. Maintenant, me voilà redevenue Parisienne, je ne puis plus quitter mon lit.

Elle était restée à l'entrée du berceau, comme si elle n'eût pas voulu se risquer dans le noir des feuilles.

— Eh bien ! vous ne venez pas ? a-t-elle fini par me demander. Nous avons à causer.

— Mais on est très bien là, ai-je dit, la voix frémissante. Nous pouvons causer sur ce banc.

Elle a eu encore une hésitation d'une seconde. Puis, bravement :

— Comme vous voudrez. C'est qu'il fait si noir ! Il est vrai que les paroles n'ont pas de couleur.

Et elle s'est mise près de moi. Je me sentais défaillir. L'heure était donc arrivée ! Encore une minute, et je lui prenais les mains. Cependant, toujours très à l'aise, elle continuait à parler de sa voix claire, qu'aucune émotion n'altérait.

— Je ne vous remercierai pas en phrases toutes faites. Vous nous avez donné là un bon coup d'épaule, sans lequel nous restions sur le carreau...

J'étais hors d'état de l'interrompre. Je tremblais, je m'exhortais à l'audace.

— D'ailleurs, entre nous, les mots sont inutiles, avait-elle repris. Vous savez, nous avons conclu un marché...

Elle riait en disant cela. Ce rire m'a décidé brusquement. Je lui ai saisi les mains, et elle ne les a pas retirées. Je les sentais toutes petites et toutes tièdes dans les miennes. Elle les abandonnait amicalement, familièrement, tandis qu'elle répétait :

— Oui, n'est-ce pas? c'est à moi de m'exécuter maintenant.

Alors, j'ai osé la brutaliser, lui tirer les mains pour les poser sur mes lèvres. L'ombre avait augmenté, un nuage devait passer sur nos têtes, l'odeur forte des herbes me grisait dans ce trou de feuillage. Mais avant que mes lèvres se soient posées sur sa peau, elle s'est dégagée avec une force nerveuse que je n'aurais pas soupçonnée, et à son tour elle m'a pris rudement par les poignets. Elle me maintenait, sans colère, la voix toujours calme, un peu grondante pourtant.

— Voyons, ne faites pas d'enfantillages, a-t-

elle dit. Voilà ce que je craignais. Me permettez-vous de vous donner une leçon, pendant que je vous tiens là, dans un petit coin?

Elle avait la sévérité souriante d'une mère qui réprimande un gamin.

— Dès le premier jour, j'ai bien compris. On vous a conté des horreurs sur mon compte, n'est-ce pas?... Vous avez espéré des choses, et je vous excuse, car vous ne savez rien de notre monde, vous êtes tombé à Paris avec les idées de ce pays de loups... Puis, vous vous dites encore que c'est un peu de ma faute, si vous vous êtes trompé. J'aurais dû vous arrêter, vous vous seriez retiré sur un mot de moi. C'est vrai, je n'ai pas prononcé ce mot, je vous ai laissé aller, vous devez me regarder comme une abominable coquette... Savez-vous pourquoi je n'ai pas dit ce mot?

J'ai balbutié. L'étonnement de cette scène me paralysait. Elle me serrait les poignets davantage, elle me secouait, me parlant de si près, que je sentais son souffle sur mon visage.

— Je ne l'ai pas dit, parce que vous m'intéressiez et que je voulais vous donner cette leçon .. Vous ne comprenez pas encore, mais vous réfléchirez et vous devinerez. On nous ca-

lomnie beaucoup. Nous faisons peut-être tout ce qu'il faut pour cela. Seulement, vous le voyez, il y en a qui sont honnêtes, même parmi celles qui paraissent les plus folles et les plus compromises... Tout cela est très délicat. Je vous répète que vous réfléchirez et que vous comprendrez.

— Lâchez-moi, ai-je murmuré tout confus.

— Non, je ne vous lâcherai pas... Demandez-moi pardon, si vous voulez que je vous lâche.

Et, malgré son ton de plaisanterie, j'ai senti qu'elle s'irritait, que des larmes de colère montaient à ses yeux, sous l'affront que je lui avais fait. Un sentiment d'estime, un véritable respect pour cette femme si charmante et si forte, grandissaient en moi. Sa grâce d'amazone à porter vertueusement l'imbécillité de son mari, son mélange de coquetterie et de rigueur, son dédain des mauvais propos et son rôle d'homme dans le ménage, caché sous l'étourderie de sa conduite, en faisaient une figure très complexe, qui m'emplissait d'admiration.

— Pardon ! ai-je dit humblement.

Elle m'a lâché. Je me suis levé aussitôt, tandis qu'elle restait tranquille sur le banc, ne craignant plus rien de l'obscurité, ni de l'odeur trou-

blante des feuillages. Elle a repris sa voix gaie, en disant :

— Maintenant, je reviens à notre marché. Comme je suis très honnête, je paie mes dettes... Tenez, voici votre nomination de secrétaire d'ambassade. Je l'ai reçue hier soir.

Et, voyant que j'hésitais à prendre l'enveloppe qu'elle me tendait :

— Mais, s'est-elle écriée avec une pointe d'ironie, il me semble qu'à présent vous pouvez bien être l'obligé de mon mari.

Tel a été le dénouement de ma première aventure. Lorsque nous sommes sortis du berceau, Félix se trouvait sur la terrasse, avec Gaucheraud et Berthe. Il a pincé les lèvres, en me voyant venir, ma nomination à la main. Sans doute il était au courant de tout, et il se moquait de moi. Je l'ai pris à l'écart, pour lui reprocher amèrement de m'avoir laissé commettre une pareille faute ; mais il m'a répondu que l'expérience seule formait la jeunesse ; et, comme je lui désignais d'un signe Berthe qui marchait devant nous, l'interrogeant aussi sur celle-là, il a eu un haussement d'épaules, d'une signification fort claire. Les choses étant ainsi, je dois avouer que, malgré

tout, je ne comprends pas encore très bien l'étrange morale du monde, où les femmes les plus honnêtes montrent des complaisances singulières.

Ce qui m'a donné le dernier coup, ç'a été d'apprendre par Gaucheraud lui-même que mon père les avait invités, lui et sa femme, à venir passer trois jours au Boquet. Félix s'était remis à sourire, en nous annonçant qu'il rentrait à Paris le lendemain.

Alors, je me suis sauvé, j'ai prétexté que j'avais formellement promis à mon père d'être de retour pour l'heure du déjeuner. J'étais déjà au bout de l'avenue, lorsque j'ai aperçu un monsieur dans un cabriolet. Ce devait être M. Neigeon. Ma foi ! j'aime mieux l'avoir manqué encore. C'est dimanche que Gaucheraud et sa femme viennent s'installer au Boquet. Quelle corvée !

FIN

TABLE

NANTAS. 1
POUR UNE NUIT D'AMOUR. 63
LA MORT D'OLIVIER BÉCAILLE. 131
MADAME NEIGEON. 187

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

LF
Z861n

Author Zola, Emile

Title Nantas.

67303

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED